This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

20480 e. 41/(1).

PALAIS

DE

VERSAILLES.

[redacted]

SOUVENIRS
HISTORIQUES
DES
RÉSIDENCES ROYALES
de France.

PAR

J. VATOUT,
PREMIER BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI.

Palais
DE VERSAILLES.

A PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES,
RUE JACOB, 56;
A VERSAILLES,
A LA LIBRAIRIE, AVENUE DE PARIS, 8.

1837.

Cette manière d'écrire l'histoire par les monuments, d'animer les lieux par les faits dont ils ont été les témoins, d'évoquer les principaux personnages sur la scène même où ils ont joué leurs rôles, m'a paru présenter un caractère nouveau d'intérêt et d'utilité.

Le plan de mon ouvrage embrasse :

Le Palais de Versailles, élevé en 1661 pour l'apothéose d'un seul; consacré en 1837 à la gloire de tous;

Le Palais-Royal, qui vit la grandeur de Richelieu et les folies de la Fronde; plus tard séjour de la maison d'Orléans, et berceau de la royauté de Juillet;

Le Château d'Eu, résidence des Guises, de cette famille qui, sans avoir porté la couronne, eut la puissance d'une dynastie;

Le Louvre, qui, d'un rendez-vous de chasse sous Dagobert, devint la demeure de nos rois jusqu'à Louis XIV, *et qui est aujourd'hui le temple des Arts;*

Le Palais de Fontainebleau, riche et brillante mosaïque d'architectures et de souvenirs, depuis les méditations de saint Louis jusqu'aux embellissements de François Ier; *depuis les tournois de Henri* II *jusqu'à l'abdication de Napoléon;*

Neuilly, à tant de titres si cher à Votre Majesté;

Le Palais des Tuileries, bâti par Catherine de Médicis, et tour à tour le siége du pouvoir populaire et du pouvoir royal;

Saint-Cloud, avec ses fêtes embellies par cette Henriette d'Angleterre si brusque-

ment ravie aux hommages de la cour; son dix-huit brumaire, et sa politique impériale;

Le Palais de Compiègne, *dont la célébrité remonte à Clovis, et qui, depuis le jour où Hugues Capet y fut proclamé roi, a subi tant de vicissitudes;*

Meudon, *où le grand Dauphin, fils de Louis* XIV, *tenait sa cour;*

Le Château de Pau, *immortalisé par la naissance de Henri* IV;

L'Elysée-Bourbon, *où s'acheva le rêve des cent-jours;*

*Enfin, le Château d'*Amboise, *où Anne de Bretagne pleura la mort de Charles* VIII, *et où l'audace des Guises déjoua cette conjuration qui devait les renverser, et qui les rendit maîtres du royaume.*

L'intérêt de ces grands souvenirs sera encore rehaussé par l'auguste bienveillance qui a daigné en agréer l'hommage : le nom de Votre Majesté deviendra la providence de mon livre.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

de Votre Majesté

Le très-humble et très-dévoué
Serviteur et Sujet,

J. Vatout.

LE PALAIS

DE

VERSAILLES.

CHAPITRE PREMIER.

Notice historique.

Sans chercher à éclaircir les obscurités qui entourent le nom et le berceau de Versailles, je dirai en peu de mots ce que son Palais était autrefois, les métamorphoses qu'il a subies, enfin ce qu'il est aujourd'hui.

En 1561, Martial de Loménie, secrétaire des finances de Charles IX, était seigneur de Versailles : le roi de Navarre, depuis Henri IV, « allait souvent y courre le cerf. »

En 1573, Albert de Gondy, maréchal de Retz, acheta[1] cette seigneurie.

La position de Versailles, les forêts qui l'environnaient, sa proximité de Saint-Germain, devaient naturellement plaire à Louis XIII, qui aimait passionnément la chasse; aussi ce prince s'y rendait-il souvent; mais, dit Saint-Simon, « il était obligé de coucher dans un méchant « cabaret à rouliers, ou dans un moulin à vent. » Il fit bâtir, en 1624, un pavillon pour lui servir de rendez-vous de chasse[2].

Ce n'était qu'un abri; Louis XIII voulut une habitation : il acquit en 1627, de Jean de Soisy, un terrain que cette famille possédait depuis le 14e siècle, et sur lequel s'élevait un moulin à vent. C'est là que fut construit en briques « ce chétif château duquel Bassompierre disait « qu'un simple gentilhomme ne saurait prendre « vanité. »

[1] Nous avons adopté cette version malgré les mémoires de l'Estoile, qui rapporte un fait dont rien ne nous paraît garantir l'authenticité : c'est que Catherine de Médicis « fit « étrangler, dans l'intérêt du comte de Retz, pour lui faire « avoir le château de Versailles, le secrétaire d'État Léo- « ménie, qui en était possesseur. »

[2] On voit encore une partie de ce bâtiment rue de la Pompe, à l'angle de l'avenue de Saint-Cloud; il a conservé le nom de *Pavillon royal.*

Au-dessus du moulin qui venait de faire place à une résidence royale, sur le penchant de la butte, en face des hauteurs de Satory, s'élevait le vieux château qu'Albert de Gondy avait acquis des Loménie; il était en ruine; il gênait la vue du nouveau château; Louis XIII l'acheta pour en faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges[1].

Destinée aux délassements de la chasse, cette demeure ne fut pas toujours étrangère aux intrigues politiques. Un jour, c'était le 11 novembre 1630, Louis XIII arrive à l'improviste à Versailles, accompagné de Saint-Simon. L'inquiétude dont son esprit était agité se peignait dans ses mouvements; il se promenait à grands pas, se jetait sur son lit, se relevait précipitamment, buvait, cherchait à la fenêtre la fraîcheur de l'air, ouvrait ses habits comme un homme qu'un feu intérieur aurait dévoré. « — Sire, lui dit Saint-« Simon, je suis persuadé que V. M. protégera le « cardinal contre une cabale de gens sans mérite « qui en veulent plus au ministère qu'au mi-« nistre; sans attaquer la reine mère, V. M. peut

[1] Suivant contrat passé le 8 avril 1632 avec J. F. de Gondy, oncle du cardinal de Retz, et premier archevêque de Paris, moyennant soixante mille livres en pièces de seize sols (137,000 francs de nos jours).

« se contenter d'éloigner ceux qui lui inspirent « des idées contraires à votre volonté; car enfin, « sire, vous êtes le maître. — Oui, je le suis, « répliqua le roi, et je le ferai sentir; j'attends « M. le cardinal; je lui ai fait dire par Lavalette « de se rendre à Versailles. »

Une voiture se fait entendre dans la cour du château, c'est Richelieu avec Bouthillier. Le roi l'embrasse avec un mélange de confiance et de crainte, et le cardinal le supplie adroitement de lui permettre de quitter le ministère. « Après la « scène du Luxembourg, lui dit-il, après la ma- « nière dont ma bien-aimée nièce, madame de « Combalet, a été traitée par la reine en la pré- « sence même de V. M., je n'ai plus qu'à faire « place aux Marillac. — Ah! monsieur le cardinal! « — La reine mère se l'était bien promis, reprit « Richelieu, elle n'avait, disait-elle, qu'à voir le « roi pour ressaisir sur lui tout son empire. — Je « suis le maître! » répéta Louis XIII.

Richelieu se laissa faire violence, et la nuit se passa à préparer dans le plus grand secret les mesures qui devaient rendre au cardinal sa toute-puissance. Marillac, le garde des sceaux, mandé pour travailler avec le roi, se flattait de devenir premier ministre : il alla expier son illusion dans une prison d'État; son frère, le maréchal, commandant en Italie, attendait un courrier qui de-

vait lui annoncer la chute du cardinal : le courrier arriva, mais avec l'ordre au maréchal Schomberg de se saisir de son collègue et de prendre le commandement de l'armée. La foule des courtisans, qui s'était précipitée au Luxembourg, fut obligée de se replier au Palais-Cardinal ; « enfin Marie de « Médicis et Anne d'Autriche se consolèrent mu- « tuellement en récitant des psaumes, tandis que « Nogent, en sa façon ordinaire de bouffon, disait « à ces deux reines : je ne sais qu'un verset : « *Nolite confidere in principibus !* [1] » Ainsi finit la journée des dupes, le seul événement politique dont Versailles ait été le théâtre sous Louis XIII.

Un corps de logis de vingt-deux toises sur chaque face, deux ailes terminées par quatre petits pavillons, un petit parc orné de quelques statues, voilà quel était le château de Versailles lorsqu'en 1660, Louis XIV conçut le projet d'en faire une des magnificences du monde. Le génie de l'homme luttant contre la nature ; les fleuves détournés de leur cours pour apporter leurs eaux dans des lits de marbre ; une armée occupant ses loisirs à ces immenses travaux [2] ; tous les arts à

[1] Journal de Richelieu.

[2] Louis XIV voulait amener à Versailles la rivière de l'Eure ; il ne subsiste de cette entreprise gigantesque que ses inutiles vestiges.

la fois rivalisant de zèle pour égaler la grandeur de la pensée qui les avait convoqués; un palais plus splendide que tous les palais des rois, s'élevant sur les plans de Mansard et se décorant des trésors du pinceau de Lebrun; des jardins merveilleux dessinés par Le Nôtre et ornés des chefs-d'œuvre du Puget et de Girardon; une main souveraine prodiguant par millions les riches tributs de ses conquêtes; une cour fastueuse ajoutant par son luxe à l'éclat de ce royal séjour; enfin ces premières fêtes ordonnées par Colbert, animées par Molière, célébrées par La Fontaine et présidées par un demi-dieu rayonnant de jeunesse, d'amour et de gloire, tel fut le spectacle que présenta la pompeuse création du palais de Versailles.

« Tout le monde a ouï parler des merveilles de « ces fêtes, des palais devenus jardins, des jar- « dins devenus palais; de la soudaineté avec la- « quelle on a créé ces magnifiques choses qui ren- « dront les enchantements croyables à l'avenir. » C'est ainsi que s'exprimait La Fontaine à l'occasion des plaisirs de *l'île enchantée*. En 1664, Louis XIV, impatient de consacrer ses premiers travaux, avait fait venir d'Italie le célèbre Vigarani pour diriger ces fêtes sous les ordres du duc de Saint-Aignan. Les grâces, la valeur, le génie furent tour à tour conviés à les embellir. Madame

Henriette, mademoiselle de la Vallière, madame de Montespan paraient de leurs attraits le banquet présidé par Anne d'Autriche. Dans le carrousel du palais d'Alcine, le duc de Guise, le comte d'Armagnac, le duc de Noailles, le marquis de Soyecourt, le prince de Marsillac combattirent sous des armures de chevaliers, autour du roi qui représentait Roger, monté sur un des plus beaux chevaux du monde « et portant une cui-« rasse de lames d'argent couverte d'une brode-« rie d'or et de diamants. » Enfin, Molière composa et fit jouer devant la cour *la Princesse d'Élide* dont la poésie, la danse et la musique firent les honneurs, et dont les vers étaient parfumés d'encens. En lisant le récit de ces brillantes solennités dans son style tout émaillé de fleurs et de pierreries[1], on croit assister aux merveilles fantastiques des Mille et une Nuits, et on répète avec l'auteur de Psyché :

« L'un et l'autre *soleils* sont rayonnants de gloire !
Ah ! si j'étais aidé des Filles de Mémoire,
De quels traits j'ornerais cette comparaison !
Versailles ! tu serais le palais d'Apollon....

[1] La description imprimée dans les Œuvres de Molière existe à la bibliothèque du roi, dans un manuscrit où les armes et les devises de chaque chevalier sont peintes sur vélin.

Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,
Est assis au milieu d'un chœur de Néréides;
Toutes sont des Vénus de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur et s'arrête à ses yeux;
Il n'aime que Thétis, et Thétis les surpasse;
Chacune en le servant fait office de Grâce. »

Le poëte fait allusion sous le nom de Thétis à Marie-Thérèse, et le bon homme ne devine pas que la véritable reine de la fête était une jeune fille aux blonds cheveux, aux yeux pleins de douceur, à l'âme délicate et tendre, qui devait un jour expier dans les larmes et dans les austérités du cloître, cette royauté passagère et ces plaisirs d'un moment.

Louis XIV ne fixa sa résidence à Versailles qu'en 1681. Raconter tous les événements qui se sont passés dans ce palais, ce serait retracer en grande partie le règne de ce monarque, et tel n'est pas le but que nous nous sommes proposé dans ce premier aperçu. Dans le chapitre consacré à la description de chaque appartement, nous reproduirons les faits et les anecdotes qui s'y rattachent. Nous nous bornons ici à constater que le palais de Versailles était parvenu à ce degré de splendeur qui l'a mis au premier rang des résidences souveraines, et que de tous côtés l'admiration publique saluait et célébrait sa magnificence.

Pour ajouter au charme de cette royale demeure, Louis XIV avait fait bâtir, en 1671, le Grand-Trianon qui, « commencé à la fin de l'hiver, dit « Félibien, se trouva fait au printemps comme s'il « fût sorti de la terre avec les fleurs de ses jardins, « et dont les grâces et les amours ont été les seuls « architectes. « Ils en ont été aussi les hôtes, car « madame de Montespan y venait souvent de son « château de Clagny faire collation avec le roi « et la reine.[1] » Mais ce palais qui porta d'abord le nom de palais de Flore, s'il avait l'éclat des attributs de cette déesse, en avait aussi la fragilité. Il fut remplacé en 1683, par le Grand-Trianon d'aujourd'hui[2], qui fut chanté par les beaux esprits du temps[3]. Très-jeune encore, le duc de Bourgogne se mit lui-même au nombre de ses

[1] Lettres de madame de Sévigné.

[2] Cette maison de plaisance a été bâtie à l'une des extrémités du Parc, dans le lieu où étaient quelques habitations avec des terres, qui portaient le nom de village de *Trianon*, et que Louis XIV avait achetées, en 1663, des moines de Sainte-Geneviève. Le roi Louis-Philippe, en 1836, y a fait de nouveaux embellissements, qui lui permettront de l'habiter avec sa famille. Cette résidence, plus modeste, lui tiendra lieu du magnifique palais qu'il a consacré à la gloire nationale.

[3] Au retour du grand dauphin du siége de Philisbourg (1688), où les soldats l'avaient surnommé Louis le Hardi, on

panégyristes : voici en quels termes il exprimait son admiration[1] :

« Où suis-je ? est-ce dans la belle Paphos ? ou bien me promenay-je, sans suivre de chemin, dans les heureux bois de Tibur, dans les campagnes de Baïes entrecoupées de ruisseaux, ou dans Tempé ornée par des bois toujours arrosés ? Je me trompe. Je vous salue, ô terre que Louis le Grand foule de ses pieds ! ô Trianon qui m'êtes plus agréable que tous les jardins fabuleux !

« Qu'admireray-je plutôt du jardin ou de la maison ? ces lieux cultivés par l'agréable Flore, ou ce palais qui brille de tous côtés par le marbre, les miroirs et la pourpre ? Les uns louent les tapis des barbares et les vases précieux de terre, riches présents envoyés par les peuples du Gange qui sont suppliants. Plusieurs s'étonnent de voir des rois à qui la peinture a rendu la vie, et des dieux qui semblent respirer de nouveau, étant

représenta à Trianon un opéra, auquel le roi et la reine d'Angleterre assistèrent. La princesse de Conti, madame la duchesse et mademoiselle de Blois y dansaient, et en étaient le principal ornement ; car du reste les vers en étaient très-mauvais, et la musique des plus médiocres.

(Madame DE LA FAYETTE).

[1] Cette pièce inédite est un des très-rares manuscrits laissés par le duc de Bourgogne, et donne une idée poétique du Grand-Trianon à sa naissance.

imités par la fonte, et qui sont le plus grand ornement de cette maison.

« Pour moi, je me plais à voir cette galerie ornée de jets d'eau, où les fontaines de Versailles paraissent rejaillir et se jouer encore d'une façon admirable. Voyez-vous comme Phébus renaissant sort du sein de la mer, et comme l'eau arrose Cérès chargée d'épis et Bacchus couronné de raisins? Voyez-vous ces bêtes qui errent dans ce bois qui imite l'ouvrage de Dédale; comme ces grenouilles vomissent l'eau de ce marais, et comme ce géant audacieux frappe les astres par les flots de la mer? Là, s'élèvent des fontaines égales aux colonnes; là, l'eau se rassemble, et forme comme une montagne; là, elle coule toujours d'un chêne vert. Elles ne me sont pas moins agréables, soit qu'elles arrosent le lieu préparé pour rendre la justice ou les bains chéris par Apollon, ou bien qu'elles jaillissent entre les statues des dieux, soit qu'elles ornent le lieu fait pour danser en rond, ou qu'elles imitent les décorations des théâtres et la pompe des triomphes.

« Pourquoi m'arrêtay-je? ce jardin invite toutes les muses, ce jardin à qui cèdent l'heureuse Hybla, les champs odoriférants des Phéaciens et la terre prodigue de Pestum qui produit tous les ans de nouveaux fruits. Un printemps perpétuel y règne, et les zéphyrs y soufflent incessamment, et, toute

l'année, y vient une moisson hâtée de fleurs. On y voit toujours les roses consacrées à Vénus, et les lis aimés des François, et Clytie qui suit toujours le soleil. Pendant que vous y méprisez les hivers, ô Hyacinthe, Narcisse brûle de briller dans un mois qui n'est pas celui auquel il a coutume de paraître, et la vive anémone lui donne d'agréables ornements. Mais je vous chanterai, arbres toujours verts et trop orgueilleux par vos fruits d'or, et vous aussi lauriers qui ne croissez que pour faire des couronnes à Louis le Grand. Borée n'y fait jamais sentir son souffle furieux, de peur de nuire aux belles fleurs; et la brûlante canicule, et les froids excessifs de la chèvre les épargnent. La chose est encore plus grande qu'on ne la croit : les jardins ressemblent à Protée, et tout le parterre change agréablement d'un habit qui paraît tout de pierreries. Les naïades regardent avec étonnement ces jardins qui se transportent, et les ornent de leurs richesses, soit qu'elles se plaisent à pousser l'eau jusque dans les airs, soit qu'elles mettent sur des tables des vases d'eau et des nappes coulantes, ou qu'elles fassent serpenter des ruisseaux au milieu des gazons frais.

« C'est vous qui enrichissez ces jardins, Louis, qui êtes comme l'astre de l'univers. C'est par vous que cette eau est animée, et que ces fleurs sont si

agréables. C'est par vous que résonne au loin ce nouveau canal sur lequel une troupe de cygnes qui sont mêlés parmy ces barques dorées, le fier oiseau de Jupiter, le paon, et les bêtes sauvages qui vous ont été envoyées des rives du Nil et du Tanaïs, avouent que vous êtes leur maître. C'est là que couché à l'ombre sacrée d'un laurier, vous songez à donner un frein au cruel Mars, et à réjouir la terre fatiguée par les bienfaits de la paix. »

Dans les dernières années du règne de Louis, Versailles prit un caractère plus sérieux et plus austère; c'est qu'une femme dépositaire du secret des amours du roi, mêlant à de bénignes attentions de mystiques coquetteries, avait supplanté madame de Montespan dans la faveur royale, et qu'en 1686, dans un petit oratoire du palais, en présence de l'archevêque de Paris et du père La Chaise, Louis XIV avait épousé madame de Maintenon.

L'ameublement du palais perdit aussi quelque chose de sa magnificence. C'était l'époque où l'Europe, enhardie par nos revers, voulait imposer à la vieillesse de Louis XIV une paix humiliante. La France, épuisée d'hommes et d'argent, était dans la consternation : l'alarme était à Versailles. Les ministres, effrayés des progrès du prince Eugène, avaient proposé au roi de se re-

tirer derrière la Loire, au château de Chambord. Indigné de ce lâche conseil, Louis, contre l'avis de tous, décida que la seule réponse à faire à l'Europe, c'était la guerre; et Villars fut mandé à Versailles où il reçut l'ordre d'aller prendre sur-le-champ le commandement de l'armée. «Adieu, « sire, lui dit le maréchal, je vais combattre vos « ennemis et je vous laisse au milieu des miens. —«Allez, M. le maréchal, lui répondit le roi en « l'embrassant : si le sort des armes vous était con- « traire, je ramasserais tout ce que j'aurais encore « de troupes, je me mettrais à la tête de ma no- « blesse, et je saurais faire un dernier effort avec « vous et périr ensemble ou sauver l'État.» Dans son élan magnanime, et pour payer les premiers frais de la guerre, il n'hésita pas à dépouiller son palais, comme en 1688, de ses plus riches ornements [1]. Les lauriers de Denain payèrent large-

[1] «Lorsque, en 1709, il fut question parmi les courtisans de faire le sacrifice de la vaisselle et des objets de luxe qu'ils possédaient, on se souvint des railleries de l'étranger, lorsqu'en la guerre de 1688, tant de précieux meubles d'argent massif, qui faisaient l'ornement de la galerie et des grands et petits appartements de Versailles, furent envoyés à la Monnaie, jusqu'au trône d'argent; le souvenir du peu qui en revint, et de la perte inestimable de ces admirables façons, plus chères que la matière, détermina plusieurs ministres à s'opposer à ce projet. Cependant, malgré ces raisons, le Roi persista.» (Mémoires de Saint-Simon.)

ment ce sacrifice, et pour n'avoir pas désespéré de l'honneur français, le grand roi mourut dans toute la dignité de sa gloire.

Après la mort de Louis XIV, le régent, pour se conformer à ses dernières volontés, fit conduire d'abord Louis XV, enfant, à Vincennes[1]; il l'établit ensuite aux Tuileries; mais, à sa majorité, dans l'année 1722, Louis XV revint habiter Versailles où il était né.

Ce prince avait bien dans les traits, dans la taille, dans la tournure, la majesté de son bisaïeul; mais loin de partager sa passion pour le faste et l'appareil des cours, il recherchait toutes les occasions d'échapper aux embarras de la représentation royale. Naturellement timide, ennemi de l'étiquette, facile à subir les influences étrangères, on le vit asservir ses goûts à toutes les fantaisies des favorites qui le gouvernaient, et Versailles à son tour reçut les empreintes de ces divers caprices. Ainsi, lorsque madame de Chateauroux éveillait dans l'âme indolente du monarque l'amour de la gloire, un air de grandeur et de magnificence, digne du vainqueur de Fontenoy, circulait encore dans Versailles. Madame de Pompadour paraît, et avec elle le règne des madrigaux, des

[1] « Aussitôt après ma mort, le jeune roi sera mené à Vincennes, l'air y étant très-bon. » (Testament de Louis XIV.)

pompons et des colifichets; tout revêt cette légèreté, cette afféterie, ce goût des jolis riens qui formaient le caractère de cette reine de boudoir, et le pinceau de Boucher transforme le palais de Louis XIV en une bergerie où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer Tyrcis ou Corydon une rose à la main. Enfin, sous l'empire d'une courtisane devant laquelle s'évanouit la majesté royale, le trône est transporté ou plutôt caché dans les *petits appartements*; de là ces distributions mesquines, ces vastes pièces converties en cabinets intérieurs que Louis XV fit décorer à grands frais pour servir de temple à ses mystérieux plaisirs. Son architecte, Gabriel, lui avait persuadé d'ordonner une restauration générale du palais; mais la mort vint surprendre ce monarque au milieu de ce projet qui sans doute aurait rendu méconnaissable la merveille de Mansard, à en juger par le pavillon et la partie de l'aile près de la chapelle du côté de l'avenue de Paris, qui furent bâtis dans les années 1772 et 1774. Gabriel, selon l'usage, aima mieux travailler sur un plan de son invention, que de chercher à mettre en harmonie les travaux nouveaux avec l'ancienne architecture, sans s'inquiéter si les créations de son génie ne dénatureraient pas le caractère primitif du monument.

C'est aussi sous la direction de Gabriel que

Louis XV fit élever le *Petit-Trianon*, maison de fantaisie où l'art eut à lutter sans gloire contre le goût du temps et les exigences d'un maître qui voulait soumettre l'architecture elle-même à la bizarrerie de ses caprices.

La reine Marie-Antoinette avait pris ce séjour en affection. Elle chargea Mique, son architecte, et Robert, peintre du roi, d'y faire de nombreux embellissements. Tous deux y prodiguèrent ces accidents factices, ces artifices d'imitation à l'aide desquels on se flatte de remplacer les véritables beautés de la nature; et cependant les ombrages du Petit-Trianon étaient si frais, les eaux si belles, l'habitation si tranquille et si douce, que Louis XVI et sa cour préféraient la simplicité de cette retraite à la splendeur de la demeure de Louis XIV. Le temps n'était plus d'ailleurs où les princes et les grands seigneurs traînaient à leur suite ce monde de gentilshommes, d'écuyers, de pages, de courtisans, qui seuls pouvaient remplir la vaste magnificence des appartements du grand roi. On briguait encore un logement à Versailles [1]; mais on se croyait disgracié si l'on n'était pas admis aux plaisirs plus intimes du Petit-Trianon. « On y avait

[1] On nous a communiqué un état manuscrit des logements du Château de Versailles en 1789. Nous l'avons fait imprimer, comme souvenir curieux, à la suite de ce volume, lettre A.

établi, dit madame Campan, tous les usages de la vie de château. Madame Élisabeth y accompagnait la reine, mais les dames d'honneur et les dames du palais n'y furent point établies. Le roi et les princes y venaient régulièrement souper; une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille, étaient la seule parure des princesses. Leur plaisir était de parcourir les fabriques du hameau, de pêcher dans le lac et de jouer la comédie. »

On délibéra si l'on jouerait sur ce théâtre [1] le *Mariage de Figaro*, qui n'avait pas encore été représenté à Paris. Une partie de la cour le désirait; le roi se fit lire la pièce par madame Campan, et la représentation n'eut pas lieu. L'esprit novateur de Beaumarchais avait effrayé Louis XVI; il semblait pressentir que ce hardi scepticisme et ces idées d'égalité n'attendaient dans toute la France qu'une étincelle pour éclater...

En effet, cinq ans plus tard, l'assemblée nationale prêtait le serment du jeu de paume; le prestige de la royauté tombait devant l'audace de Mirabeau, et la famille royale abandonnait Versailles pour n'y plus revenir.

(1) Le joli théâtre de Trianon a été restauré par le roi Louis-Philippe. L'on y a joué le *Pré-aux-Clercs*, avec un divertissement dansé par l'Opéra, devant le roi de Naples, en 1836.

Pendant la révolution, le troisième jour du second mois de la seconde année de la république, des représentants du peuple furent chargés par la Convention de faire l'inventaire des effets les plus précieux de ce palais et de les envoyer à Paris au comité d'aliénation [1]. Après avoir dépouillé cette résidence de ses meubles et de ses ornements, on essaya d'y établir une succursale de l'hôtel des Invalides; l'essai ne fut pas heureux; des vandales alors proposèrent de le morceler pour le vendre. L'élévation de Bonaparte au pouvoir consulaire sauva ce monument. Devenu empereur, Napoléon songea à le rétablir dans sa grandeur première. Gondoin, l'architecte à qui nous devons l'École de Médecine, lui présenta un plan qui s'élevait à cinquante millions; l'empereur, effrayé de cette somme, demanda à MM. Percier et Fontaine un projet moins dispendieux qu'il examina à Trianon pendant le voyage de 1808 [2]. La guerre d'Es-

[1] Nous avons examiné les procès-verbaux originaux de cet inventaire, qui a été fait avec une telle conscience que les carpes des bassins n'ont pas été oubliées.

[2] Voici la note que Napoléon dicta aux auteurs du projet : « Il faut bien penser au projet sur Versailles. MM. N... « en présentent un raisonnable, dont la dépense est de six « millions ; mais je ne vois pas de logements suffisants, ni « la restauration de la chapelle et de la salle de spectacle.

pagne et la campagne de Russie emportèrent ce projet avec bien d'autres, et sous l'empire, on se borna à mettre en état les appartements de Versailles, à reconstruire des murs fatigués par le temps, à réparer les conduits et les aqueducs.

Une des premières pensées de Louis XVIII, à son avénement au trône en 1814, fut de rétablir la cour à Versailles [1]. Le projet de MM. Percier et Fontaine fut repris, et pour six millions on répara les façades du château, on éleva un pavillon correspondant à celui que Gabriel avait bâti sous Louis XV; on restaura les peintures et les dorures des grands appartements; mais l'arrangement intérieur et l'ameublement auraient entraîné des dépenses devant lesquelles la prudence de Louis XVIII recula.

« D'après ce projet, j'aurai la jouissance des grands appar-
« tements, l'Empereur et l'Impératrice seront logés.... A pré-
« sent il faut connaître ce que l'on pourra avoir sur la même
« somme en logements de princes et de grands officiers; il
« faut sur les six millions trouver encore six logements de
« princes, douze de grands officiers, et une cinquantaine
« d'autres. Alors seulement on pourra dire qu'on peut ha-
« biter Versailles et y passer un été. »

(Extrait des Résidences des souverains, par MM. Percier et Fontaine, 1833.)

[1] On peut en donner pour preuve l'état des logements qu'il avait arrêté avec le concierge du palais. (Voir cet état à la fin du volume, lettre B.)

Les choses restèrent dans le même état sous le règne de Charles X.

Il était réservé au roi Louis-Philippe de restituer à ce palais son antique splendeur; cependant les temps avaient marché; Versailles ne pouvait plus revivre aux conditions de la monarchie de Louis XIV; il ne pouvait plus être le séjour d'un peuple de courtisans, ni l'olympe d'un monarque. Mais devenir le rendez-vous de toutes les illustrations de la France, recueillir l'héritage de toutes ses gloires, et sans se dépouiller des souvenirs de sa grandeur passée, revêtir une grandeur nouvelle, toute nationale, c'était une destinée non moins belle, non moins auguste que la première. C'est celle que lui a faite le roi Louis-Philippe. D'une part, ce prince a pris soin d'effacer les distributions mesquines, les arrangements de complaisance par lesquels on avait défiguré la grandeur de Louis XIV; il a créé à grands frais de nouveaux salons, des galeries immenses; il a restauré les lambris, les plafonds, les peintures; il a prodigué partout l'or, les meubles, les ornements; il a ajouté une majesté nouvelle à la majesté des anciens appartements..... On croirait que Louis XIV n'est absent que d'hier!

D'autre part, on a fait revivre sur la toile tous les hommes, toutes les actions, toutes les ba-

tailles qui ont illustré les annales françaises depuis le berceau de la monarchie jusqu'à nos jours, et on en a décoré tous les appartements. Ici, ce sont nos plus beaux faits d'armes sous les premières races; là, c'est Louis XIV environné de toutes les grandeurs de son règne; plus tard, 1792 avec son élan, sa jeunesse et ses brillantes métamorphoses; et puis Napoléon avec tous les prodiges de l'empire; enfin le peuple de juillet, avec ses mille bras, combattant pour la charte et plaçant la liberté sous l'égide des lois.

Nous laissons naturellement à d'autres le soin d'apprécier la pensée qui d'un palais, consacré à l'apothéose d'un seul homme [1], a fait le palais de toutes les grandeurs nationales, et qui, loin de circonscrire la majesté de ce monument dans les limites d'un seul règne, l'a étendue à toutes les époques de notre histoire, confondant ainsi dans un même hommage la France de tous les temps, adoptant toutes ses gloires et les rassemblant dans un même sanctuaire comme elles n'ont eu qu'une même patrie.

La collection historique que renferme le pa-

[1] « Comme le soleil est la devise du Roi, et que les « poëtes confondent le soleil et Apollon, il n'y a rien dans « cette superbe maison qui n'ait rapport à cette divinité. »

(Description du Château de Versailles, par Félibien. 1674.)

lais de Versailles peut se diviser en quatre parties principales :

1° Les tableaux ;
2° Les portraits ;
3° Les bustes et statues ;
4° Les vieux châteaux et les marines [1].

Les tableaux représentent :

1° Les grandes batailles qui, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours, ont immortalisé les armes françaises.

2° Les événements ou les traits les plus remarquables de nos annales historiques.

3° Le siècle de Louis XIV.
4° Les règnes de Louis XV et de Louis XVI.
5° La brillante époque de 1792.
6° Les victoires de la république.
7° Les campagnes de Napoléon.
8° Les actions mémorables de l'empire.
9° Le règne de Louis XVIII.
10° Le règne de Charles X.
11° La révolution de 1830.
12° Le règne de Louis-Philippe.

Il faut ajouter à l'énumération de ces tableaux

[1] Le Roi se propose aussi de mettre à Versailles la collection générale des médailles historiques françaises.

l'admirable collection des gouaches qui retracent la campagne d'Italie.

Les portraits comprennent :

1° La collection de tous les rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis-Philippe.
2° Tous les grands amiraux de France.
3° Tous les connétables.
4° Tous les maréchaux.
5° Tous ceux de nos guerriers célèbres qui n'ont été revêtus d'aucune de ces dignités.

Indépendamment de ces séries toutes composées de noms français, le roi d'accord avec notre caractère national qui, pour être jaloux de sa propre gloire, n'en rend pas moins justice à la gloire des autres nations, a rassemblé dans une galerie immense les portraits des personnages de tous les temps, de tous les pays, qui se sont illustrés sur le trône, dans l'ordre politique, à la guerre, dans la magistrature, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts; ainsi, on voit Charles-Quint à côté de François Ier, le prince Eugène à côté de Villars, Marie-Thérèse à côté du grand Frédéric, Léon X près de Richelieu, Newton près de Descartes, Alfiéri près de Corneille; ainsi, l'œil et la pensée assistent à la re-

présentation universelle de tout ce qui a honoré l'humanité.

Les bustes et les statues forment également des galeries de personnages célèbres depuis les premiers siècles de la monarchie jusqu'à nos jours. On y a joint les tombeaux des rois et reines, princes et princesses de France [1].

Les vieux châteaux forment une collection de vues des anciens châteaux de la France avec les personnages dans le costume du temps. Tout y est d'une grande exactitude, car les tableaux sont de l'époque.

Les marines représentent quelques-unes de nos batailles navales.

Réunir toutes ces richesses dans un même lieu était déjà un grand travail; ce n'était pas tout. Il fallait encore les classer de manière à permettre à celui qui les visiterait de les suivre de l'œil et de la pensée sans peine et sans confusion. L'ordre chronologique s'offrait à l'esprit comme le plus satisfaisant, mais il était entouré de sérieuses difficultés. En effet, il ne s'agissait

[1] La plupart de ces tombeaux étaient au musée des Petits-Augustins, à Paris. Quant aux images des princes et princesses, le Roi les a fait mouler sur les statues et bustes conservés dans les caveaux de Saint-Denis, et dans plusieurs autres résidences.

pas de ranger par date, dans une seule et même galerie, une série de tableaux dont la forme et la hauteur auraient été calculées d'avance sur les proportions de l'emplacement. Le roi Louis-Philippe a fait d'immenses travaux [1] dans l'intérieur du palais de Versailles; grâces à d'heureux changements, des amas de petits appartements sont devenus de vastes salons ou de magnifiques galeries; mais enfin le palais existait; il existait séparé en trois corps de logis, divisé en plusieurs étages, distribué en pièces de diverses grandeurs; d'autre part, un grand nombre de tableaux étaient déjà faits. On n'était donc maître ni de disposer les places pour les tableaux, ni de créer tous les tableaux pour les places; il fallait accepter ce qui était; il fallait combiner l'ordre historique tant avec la disposition générale des bâtiments qu'avec leur distribution intérieure; il fallait enfin coordonner les dimensions des tableaux avec l'étendue des pièces destinées à les recevoir.

Ces obstacles préexistants à tous projets, indépendants de toutes les prévisions, plus impérieux que toutes les volontés, ne permettaient pas de s'asservir rigoureusement aux règles absolues de la chronologie.

[1] Nous les indiquerons dans le chapitre consacré à la visite des appartements.

La collection historique de Versailles offre dans son ensemble les principaux faits, les principaux personnages qui ont illustré nos annales; le catalogue général en fera foi : libre de toute entrave, il pourra assigner à chaque tableau, à chaque portrait sa place dans l'ordre chronologique; mais sous l'empire des difficultés que présentait la dimension des tableaux ou la disposition des appartements, il n'était point possible de suivre ainsi pas à pas sur une même ligne la marche du temps, comme on peut le faire dans une série de numéros [1]. Il a donc fallu adopter un système qui suppléât aux exigences des localités. On a créé de grandes divisions historiques; on a adapté à chaque salle, à chaque galerie une série de faits ou de personnages rangés par ordre chronologique, aussi complète que le nombre des tableaux le permettait, aussi étendue que le comportait la dimension des pièces. Dans l'aile du sud, par exemple, ici c'est la collection d'un certain nombre de nos grandes batailles, depuis Tolbiac jusqu'à Wagram; là, les premières campagnes de Napoléon; dans le corps central du palais, c'est

[1] Ainsi la Bataille d'Aboukir se trouve dans la même salle que le Sacre de Napoléon, parce que la grandeur de ces tableaux ne laissait pas la faculté de les installer ailleurs.

la réunion de tous les maréchaux de France; dans l'aile du nord, une série d'événements historiques depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.

Ce système, le seul qui fût compatible avec les dispositions intérieures du palais, offre aussi cet avantage que si l'on veut ajouter à la collection de Versailles une nouvelle série historique, cette addition n'occasionnera pas le moindre dérangement dans l'ordre actuellement établi. L'esprit et la mémoire se complairont d'ailleurs dans cet ordre si commode pour étudier l'histoire, si favorable aux méditations qu'elle inspire. En effet, ces premiers élans de la liberté, ces premières victoires du drapeau tricolore, ces guerriers qui commençaient, jeunes et obscurs, cette longue carrière d'exploits qu'ils ont si glorieusement parcourue, ces simples uniformes qui cachaient des maréchaux et des rois, donnent à la salle de 1792 une physionomie pittoresque, originale, qui frappe plus vivement la pensée; tous les souvenirs de Marengo groupés dans la même enceinte rehaussent encore cette bataille si féconde en résultats; enfin n'est-ce pas un plus digne hommage rendu à la révolution de 1830 que d'avoir élevé pour elle seule une salle grande et belle comme son souvenir?

L'ancienne dénomination de certains appartements aurait formé un étrange contraste

avec les tableaux qu'on y a placés; afin de concilier les anciennes traditions avec les modifications nouvelles, on a conservé à côté de la désignation moderne le nom consacré par l'usage; ainsi on dit: Salle de 1792, *ancienne salle des Cent-Suisses;* salle du Sacre de Napoléon, *ancienne salle des Gardes.* De cette manière, les souvenirs du passé ne disparaîtront pas devant les dispositions du présent, car le palais de Versailles est tout à la fois resté le palais de Louis XIV, et devenu le temple des arts et de la gloire française.

Tels sont les soins qu'on a pris, les travaux qu'on a ordonnés [1], les sacrifices qu'on a faits pour rendre ce grand œuvre digne de la pensée nationale qui l'a inspiré, du séjour royal qui l'a recueilli, et du grand peuple dont il raconte l'histoire.

[1] Le roi Louis-Philippe a fait à Versailles, depuis 1833, près de cent voyages pour presser l'exécution des travaux dirigés par M. Nepveu, architecte du Palais.

CHAPITRE II.

Cour du Palais.

Un vieux serviteur de Louis XIII, C. Denis[1], pour remercier Louis XIV des faveurs que *sa bonté magnifique répandait sur ses enfants*, lui dédia sur les merveilles de Versailles un poëme qui commence par ces vers :

« Ce lieu si magnifique et ce pompeux séjour,
Présente un beau spectacle en entrant dans la cour;
Et l'on ne peut trouver, quelque part que l'on aille,
De Palais comparable au Palais de Versaille.
Quatre gros pavillons pompeusement parés,
Font face à ce Château dont ils sont séparés.
Deux balcons soutenus de six grosses colonnes,
Glorieux de porter de royales personnes,
Qui font de ce Palais l'ornement et l'homeur,
Témoignent sur leur front l'excès de leur bonheur.
Chaque balcon portant des vases, des figures,
Des balustres ornés de diverses peintures,

[1] Commandant des fontaines de la ville et des parcs de Versailles.

Où l'or brille et ravit les yeux du spectateur,
Des ailes du Palais égalent la hauteur.
Huit colonnes de jaspe au fond de cette place
En supportent un qui fait une belle face;
Plusieurs autres balcons de colonnes portés,
Ont le même ornement, et sont aux deux côtés;
Ils sont tous faits de fer, et les mains de Lobelle
Ont signalé son nom par une œuvre si belle.
Mais quittons ces objets, la cour a des beautés
Où pour les contempler nos yeux sont invités.
Au milieu de la cour un bassin a la gloire
De passer en blancheur et l'albâtre et l'ivoire.
Là, deux petits Amours un Triton embrassants
Lui témoignent qu'ils ont des cœurs reconnaissants.
On voit aux deux côtés où le même état brille,
Deux beaux bassins de marbre en façon de coquille;
Deux volières de fer toutes brillantes d'or,
Dessus ces deux bassins augmentent le trésor;
Des figures de prix, des corniches fort belles,
Des balustres dorés enrichissent les ailes;
On y voit quantité de bustes d'empereurs,
Dont les noms autrefois imprimaient des terreurs!
D'un modeste regard contemplons ces merveilles,
Dont les siècles passés n'ont point vu de pareilles,
Des meubles précieux les pompeux ornements,
Et tout ce qu'on peut voir dans les appartements;
Les riches cabinets garnis de pierreries,
Et les buffets d'argent et les orfèvreries,
Les urnes, les bassins et plusieurs pots de fleurs,
Les lambris qui sont peints de diverses couleurs,
Les glaces, les miroirs, le jaspe et le porphire,
Et tout ce qu'a de beau le plus puissant empire;

Si bien qu'examinant tout d'un soing diligent
On trouve cinq à six cents mille marcs d'argent [1].»

On comprendra sans peine que si nous avons cité ces vers, c'est moins pour le mérite de la poésie que pour la vérité des détails. L'auteur était là, dans le palais de Versailles; il écrivait en 1674, il a assisté à tous les travaux, et les rares descriptions qui en existent prêtent à son récit un intérêt didactique. En effet, on y retrouve et le vieux palais de Louis XIII et les premiers embellissements ordonnés par Louis XIV. C'est que, dit Félibien, « S. M. a eu cette piété « pour la mémoire du feu roi, son père, de ne « rien abattre de ce qu'il avait fait bâtir. » Telle était à cet égard la ferme volonté de Louis XIV, que lorsque Jules Hardoin Mansard, qui avait remplacé Leveau dans la direction des bâtiments, chercha à persuader au roi, dans l'intérêt de ses nouveaux plans, que cet édifice n'était pas d'une bonne construction : — « Il faut l'abattre, répon- « dit ce prince avec humeur, mais il sera rétabli « comme il est. » Le château de briques resta donc debout. Il était simple, sans autre ornement qu'une longue balustrade en fer qui régnait tout autour de ses croisées; il était environné de fos-

[1] Manuscrit de la bibliothèque du roi.

sés, et donnait, du côté de Paris, sur une place plantée d'arbres, et du côté du parc sur des bois qui serraient de près le château et qui servaient aux plaisirs de la chasse, comme l'attestent les plans et les gravures du temps. Leveau y fit d'abord quelques embellissements; mais ils devinrent insuffisants lorsque Louis XIV conçut le projet de transporter à Versailles son gouvernement et sa cour. Du côté de Paris, Mansard commença par orner le vieux château de statues, de bustes, de vases, de balcons dorés, de portiques à colonnes; il fit combler les fossés et les remplaça par une grille dorée, en dehors de laquelle il éleva, pour loger les ministres, quatre gros pavillons, auxquels il ajouta plus tard deux ailes de bâtiments. Ce sont ces deux ailes avec leurs pavillons qui ont fait appeler *cour des ministres* la *grande cour* où elles sont situées.

Cette cour n'existait pas : Louis XIV la créa aux dépens de la promenade publique, lorsque, pour donner plus de grandeur aux avenues de son palais, il forma la place d'armes et construisit les écuries. Il la sépara de cette place par une grille richement dorée, aux deux côtés de laquelle on remarquait les deux groupes de pierre que l'on y voit encore aujourd'hui, l'un de Girardon, représentant l'*Espagne domptée sous la forme d'un*

lion; l'autre de Marsy, représentant l'*aigle de l'Empire vaincu* [1].

[1] En feuilletant le *devis manuscrit des ouvrages pour les bâtiments du roi,* nous avons trouvé cette note relative à ce groupe :

pour la pose et façon.....	2200	3200 liv.
Achat de la pierre.....	400	
Pour le gain.....	600	

Il nous a paru assez curieux de reproduire ici quelques indications puisées dans le même devis, comme donnant un aperçu des prix de certains objets d'art ou matériaux, et de la main-d'œuvre du temps :

Dorure d'ornements des grilles du château.....	3 liv. 15 s. le pied.
Figures en pierre.....	300
Trophées.....	150
Vases.....	30
Glaces de la manufacture de Paris, 14 pouces de hauteur.	10
id. 28 pouces.....	60
id. 37 pouces.....	230
id. 40 pouces.....	425

Marbres achetés par Colbert :

De Carare, le pied cube...	20
Pyrénées..... *id.*	15 à 18
Bourbonnais... *id.*	12
Vert d'Égypte.. *id.*	40

Journées des ouvriers :

Appareilleurs, les plus forts	2 liv.	5 sols.
Piqueurs.....	1	5
Poseurs de pierres.....	1	12

La grille qui avait remplacé les fossés formait, en 1674, une ligne droite avec des pilastres surmontés de vases de pierre, et se terminait aux deux pavillons à colonnes ajoutés par Mansard. Les quatre éléments, représentés chacun par trois figures, ornaient les balcons de pierre qui couronnaient ces pavillons : Cérès, Pomone et Flore représentaient *la terre*; Vulcain et les deux cyclopes Sterops et Bronte, *le feu*; Neptune, Téthys et Galathée, *l'eau*; Junon, Iris et Zéphire représentaient *l'air*. « Ces figures, dit Félibien, « n'avaient pas été placées au hasard; elles ont re- « lation au soleil; et comme ces deux ailes sont « destinées aux offices de la bouche, du gobelet, « de la panneterie, de la fruiterie et des autres « offices de Sa Majesté, on a voulu montrer que « les quatre éléments fournissent à l'envi l'un « de l'autre tout ce qu'ils ont de plus exquis pour « la nourriture des hommes : *la terre* donne libé- « ralement ses animaux, ses fruits, ses fleurs et « ses liqueurs; *l'eau* fournit les poissons; *l'air* les « oiseaux, et *le feu* le moyen d'apprêter les ali- « ments. »

Limosins, les meilleurs....	1 liv.	» sols.
Maçons.....	1	10
Manœuvres, douze à.....	»	14

Les troupes étaient chargées des travaux de terrassement; on a employé jusqu'à trente mille hommes à la fois.

Cette cour prit le nom de *cour royale* lorsqu'on fit la cour des ministres; sa grille droite fut remplacée par une autre de forme semi-circulaire, plus riche, et ornée de deux groupes représentant l'*Abondance* et *la Paix*. La porte de cette grille, décorée des chiffres et des armes du roi, était là où se trouve aujourd'hui la statue équestre de Louis XIV.

On n'était admis dans la *cour royale* que lorsqu'on avait les honneurs du Louvre, c'est-à-dire le droit de recouvrir sa voiture d'une tenture de velours avec ses armes dans les coins. Ceux qui ne jouissaient pas de ce privilége trouvaient à l'entrée de la cour des chaises à porteur, dites *chaises bleues*, qui les transportaient pour six sous jusqu'aux vestibules des escaliers de marbre.

Dans la partie gauche de cette cour, à l'angle du vieux château où se trouve au rez-de-chaussée la croisée qui fait face à l'avenue de Paris, logeait un valet de garde-robe, chargé de faire connaître l'heure *du lever* du roi. Les courtisans et les solliciteurs ont été de tout temps une gent fort matinale; ils ne se faisaient point scrupule de devancer le point du jour, pour venir frapper à la croisée du valet de garde-robe et l'éveiller brusquement... l'ambition est sans pitié! mais le bonhomme aimait à dormir tranquille, et, fatigué de se voir si fréquemment troublé dans son som-

meil, il avait imaginé de placer au carreau de la fenêtre, avant de se coucher, une carte dont le nombre des points marquait l'heure *du lever*. Le huit de trèfle, par exemple, disait *huit* heures; le dix de pique, *dix* heures, etc. Plus tard, il substitua au jeu de cartes un cadran dont il se bornait à mettre l'aiguille sur l'heure qu'il devait annoncer. Grâce à cet ingénieux expédient, sa paresse fut respectée; on connut l'heure du lever du roi, sans déranger le lever du valet de garde-robe.

De la cour royale, on montait trois marches, et après avoir passé un palier, cinq marches encore, et on se trouvait en face du vestibule du corps central du château, dans une petite cour élevée, qui s'appela *cour de marbre* lorsque Louis XIV l'eut fait paver d'un *marbre blanc et noir, avec des bandes de marbre blanc et rouge*.

Au milieu était un bassin de marbre blanc, orné de figures en bronze doré, et dans les deux angles deux volières de fer doré en forme de tourelles, au-dessous desquelles on remarquait deux coquilles avec deux jeunes tritons lançant de l'eau. L'élévation de cette cour ne permettait pas à Louis XIV de monter en voiture à couvert dans cette partie du château; Monicart, l'auteur des

Merveilles parlantes de Versailles, l'atteste par ces vers :

« Si le roi sort en carrosse, à cheval,
Son petit escalier donnant sur mon[1] passage,
Il me traverse à pied; car à mon carrelage
Voitures ni chevaux n'ont jamais fait de mal.
On voit que son carrosse est à quelque distance
Du petit escalier de son appartement.
Ces cinq marches ici causent l'empêchement
Que le cocher plus près n'avance;
Et dans trente pas tout au plus
Que Louis à pied vient de faire,
Il rejoint sa voiture unie à l'ordinaire,
Et sans ornements superflus.
Il sort avec fort peu de suite;
Trente gardes au plus! l'escorte est bien petite;
Et le voilà parti pour aller prendre l'air,
Ce qu'il fait tous les jours, l'été comme l'hiver. »

Le corps du milieu du palais avait trois ouvertures dont les portes étaient de fer doré, et au-dessus desquelles s'élevait un balcon soutenu par huit colonnes de marbre jaspé de blanc et de rouge. C'est par là que les personnes de la cour passaient pour se rendre dans les jardins, où le public n'entrait que par deux grilles, situées au deux extrémités de la cour des ministres.

La cour de marbre fut plus d'une fois témoin

[1] C'est la cour de marbre qui parle.

des fêtes que Louis XIV aimait à donner : en 1674, après la conquête de la Franche-Comté, on y représenta la tragédie lyrique d'*Alceste*, de Lulli et Quinault. « Le théâtre occupait toute la « petite cour ; les deux côtés étaient ornés de « douze caisses de grands orangers, qui laissaient « voir, dans le point de la perspective, les huit « colonnes de marbre qui portent le balcon doré. « Devant chaque caisse s'élevaient des guéridons « d'or et d'azur, chargés de girandoles de cristal « et d'argent, allumées chacune de dix bougies ; « et de grands vases de porcelaine, remplis de « fleurs, étaient disposés pour empêcher que « l'eau ne tombât dans le bassin de marbre où « elle aurait fait du bruit. »

Une autre fois, Louis XIV y fit servir un magnifique souper « sur une table placée autour de « la fontaine, et chargée de tubéreuses et d'œillets ; « cette table *servait de base à huit consoles de la-* « *pis enrichies d'or, qui s'élevaient à la hauteur de* « *quatorze pieds, et portaient huit figures d'ar-* « *gent drapées d'or.* Mille lumières y formaient « une colonne de feu, et les violons et les haut- « bois remplissaient l'air d'une douce harmonie. »

C'est aussi dans cette cour que se faisait la procession du *vœu de la Vierge* [1], et qu'à la nais-

[1] « Le roi alla à vespres, et ensuite il y eut procession dans

sance du dauphin, fils de Louis XVI, les corps des arts et métiers de Paris se rendirent en grande cérémonie pour présenter leurs hommages au roi. Les ramoneurs, vêtus élégamment, portaient une superbe cheminée, au haut de laquelle on voyait un petit compagnon; les porteurs de chaises avaient une chaise dorée dans laquelle étaient une nourrice et un petit dauphin; enfin tous les métiers avaient leurs attributs. Le roi resta longtemps à son balcon, et prit beaucoup de plaisir à jouir de ce spectacle.

Si le respect que Louis XIV eut pour le château de Louis XIII ne permit pas à Mansard de déployer son génie du côté de l'avenue de Paris, cet architecte prit dans l'intérieur du palais et du côté des jardins une brillante revanche. Les grands appartements, la galerie des glaces, l'aile neuve du nord, l'aile neuve du sud, attestent sa gloire et la grandeur de Louis.

Aujourd'hui les cours ne sont plus séparées; on ne retrouve plus les volières, les bassins, les groupes de bronze qui ornaient la cour de marbre, ni la grille dorée qui enfermait la *cour*

la cour. Cette procession fut établie par le feu roi quand il mit le royaume sous la protection de la Vierge. Avant cela il était sous la protection de saint Michel, et plus anciennement sous la protection de saint Martin. »

(Dangeau, 15 août 1694.)

royale. Des deux ailes dont elle était bordée, et qui servaient aux officiers sous Louis XIV, celle de droite avec son pavillon fut complétement abattue sous Louis XV, pour faire place à l'*aile Gabriel;* celle de gauche existe encore, sauf le pavillon à statues qui la terminait, et qui a été détruit pour faire place au pavillon à colonnes élevé sous Louis XVIII par MM. Percier et Fontaine.

Louis-Philippe n'a point changé l'ordonnance extérieure des bâtiments; seulement, par d'utiles dispositions, il a relié l'aile Gabriel avec l'aile droite du vieux palais.

La cour de marbre, par son élévation au-dessus du sol, masquait la double vue du parc et de l'avenue de Paris. On a fait disparaître ce grave inconvénient. Cette cour a été repavée en marbre, mais abaissée de manière que l'œil peut à présent jouir des deux côtés d'un magnifique spectacle.

C'est peu : la cour du palais devait recevoir une décoration digne de la majesté du lieu et de sa nouvelle destination. Louis XIV y a reparu dans toute sa grandeur; sa statue équestre [1],

[1] La statue équestre de Louis XIV en costume du temps est l'ouvrage de Petitot; le cheval, dû à feu Cartelier, avait été primitivement destiné à la statue de Louis XV, qui devait être érigée au milieu du rond-point des Champs-Élysées.

placée par ordre du roi, domine les trois grandes avenues qui conduisent au palais, et s'élève au milieu de seize statues colossales qui représentent la France de tous les temps dans sa gloire politique et militaire. C'est du Guesclin dont l'ombre gagnait des batailles; Bayard, l'honneur de la chevalerie; Turenne et Condé, un moment séparés par des intrigues de cour, mais réunis par l'immortalité; c'est Duquesne, Duguay-Trouin, Tourville, Suffren, qui ont fait flotter victorieux sur les mers le pavillon français; c'est Suger, dont la sagesse maintint la paix compromise par la sainte manie des croisades; Sully, le digne ami du roi le plus aimé du peuple; Richelieu qui, selon la belle expression de Montesquieu, fit de Louis XIII le premier roi de l'Europe et le second homme de la France; Colbert, heureux sans doute de se retrouver sous les yeux du grand roi, dans ce même palais où tant de fois il lui donna des conseils utiles à la prospérité du royaume; c'est Fleurus et Zurich, sous les traits de Jourdan et de Masséna; Montebello, honoré des hommages de la patrie et des larmes de Napoléon; enfin, le vainqueur de Diernstein, Mortier, perdant sous la balle d'un assassin, au milieu d'une fête, les restes d'une vie épargnée par quarante ans de combats..... Alliance de siècles,

de grandeurs et de renommées, qui révèle dès le premier pas la pensée toute française qui a présidé à la création du palais historique de Versailles!

CHAPITRE III.

Aperçu général de l'Intérieur du Palais.

Le palais de Versailles se divise en trois corps de bâtiments principaux : le *corps central*, l'*aile du sud*, l'*aile du nord*[1].

Nous avons dit ce qu'était le château de Versailles à la mort de Louis XIII, et les premiers embellissements qu'il reçut de Louis XIV. Ce monarque, qui tenait sa cour à Saint-Germain et à Fontainebleau, prit un goût très-vif pour cette résidence. Il y donna des fêtes; mais rarement il y couchait[2]. Il se trouvait à l'étroit dans

[1] Nous ne comprenons, dans cette définition, ni les ailes des Ministres, ni la Surintendance, ni les Grands-Communs, qui sont en dehors du palais même consacré par Louis-Philippe à recevoir cette vaste collection de tableaux historiques.

[2] A la fête de 1668, il repartit le soir pour Saint-Germain,

la demeure paternelle; il ordonna à Mansard les grands appartements.

Un auteur contemporain, Félibien, historiographe des bâtiments du roi, nous a laissé la description de ces grands appartements tels qu'ils existaient en 1671. Pour le suivre avec plus de clarté, il faut se rappeler qu'à l'époque où il écrivait, ni l'aile neuve du sud, ni l'aile neuve du nord, ni la grande galerie des glaces avec les salons de la *Paix* et de la *Guerre* qui la terminent, n'existaient encore. « Aux deux ailes de la petite cour, dit-il, sont deux escaliers de marbre jaspé de rouge et de blanc, qui conduisent aux appartements; celui qui est à droite [1] mène en haut, d'un côté sur l'aile, à une salle et à une galerie[2], et de l'autre côté, à plusieurs chambres qui sont l'appartement du roi, séparé de celui de la reine par un salon qui occupe le corps du logis du milieu, et d'où l'on va de plain-pied par trois portes sur une terrasse qui regarde le jardin[3]. Cette terrasse est toute pavée de mar-

à la fin du feu d'artifice, et le dauphin resta seul à coucher à Versailles.

[1] Cet escalier a été détruit par Louis XV.

[2] Cette galerie prit plus tard le nom de galerie Mignard, lorsque, par ordre de Louis XIV, ce peintre en eut décoré le plafond.

[3] Ce salon, que l'on voit dans les premiers plans de Mansard,

bre blanc, noir et rouge, avec un bassin de marbre blanc au milieu, d'où s'élève présentement un gros jet d'eau où l'on doit mettre un groupe de figures de bronze dorées qui jetteront de l'eau [1].

« Le bâtiment qui est à main droite, est composé *par bas* de plusieurs pièces de différentes grandeurs.

« Lorsque, de la grande cour, on a passé sous un portique, on rencontre le grand escalier qui a treize toises et demie de face sur plus de cinq toises de large [2]. On peut entrer dans le grand *appartement bas* par la cour [3] qui est au delà de cet escalier, ou bien par une arcade qui est au bas du même escalier, et qui conduit dans un vestibule qui a vue sur le jardin, comme toutes les autres pièces qui suivent.

« De ce vestibule, on entre dans un salon orné de la même manière que celui qui est ensuite [4],

disparut avec la terrasse, lorsque l'espace qu'il occupait fut compris dans la galerie des Glaces, construite longtemps après.

[1] Cette terrasse a également disparu, lors de la création de la grande galerie des Glaces.

[2] Cet escalier n'existe plus.

[3] Cour de la Chapelle.

[4] Ces deux salons sont aujourd'hui les deux salles consa-

lequel est peint dans son plafond et dans ses côtés de peintures à fresque. Les différents morceaux d'architecture qu'on y a représentés font paraître ce lieu comme environné de plusieurs colonnes diversement ornées, et encore plus grand et plus élevé qu'il n'est en effet.

« De cette salle, on passe dans une autre qui sert de vestibule [1], lorsqu'on entre par la cour dans ces appartements. Le plafond en est soutenu par huit colonnes d'ordre dorique, qui sont d'un marbre jaspé de blanc et rouge qui vient de Dinan et du pays de Liége. Les chapiteaux et les bases sont d'un autre marbre un peu plus gris qu'on appelle petite brèche. Ces huit colonnes sont disposées en deux rangs, quatre d'un côté et quatre d'un autre, et séparent le vestibule en trois parties. Contre les murs et vis-à-vis les colonnes sont des pilastres de même marbre qui portent la corniche qui règne au-dessous du plafond; et, du côté qui est opposé aux fenêtres, il y a deux niches pour mettre des figures.

crées aux guerriers illustres qui n'ont été ni connétables ni maréchaux.

[1] C'est la dernière salle des maréchaux de France, du côté de l'aile du nord : on y voit encore les huit colonnes.

« En suite de ce vestibule est une autre salle dont la corniche qui soutient le plafond est portée par douze colonnes d'ordre ionique avec leurs pilastres en arrière-corps [1]. Les quatre colonnes qui sont dans les angles avec les douze pilastres sont d'un marbre blanc et noir, et les huit autres colonnes sont d'un autre marbre appelé brèche qui vient du côté des Pyrénées, dont le fond est blanc, tacheté de couleurs rouge, noire, violette, bleue et jaunâtre. Les chapiteaux et bases des colonnes et des pilastres sont d'un beau marbre blanc.

« De cette salle, l'on entre dans une autre de même grandeur dont le plafond est de forme octogone [2]. Tout autour sont placés, contre les trumeaux des portes et des fenêtres, douze piédestaux de marbre très-rare sur lesquels sont douze figures de jeunes hommes de bronze doré, ayant des ailes au dos, qui représentent les douze mois de l'année. Les chambranles ou

[1] Ces colonnes ont disparu, lorsque Louis XV changea l'ordonnance de ces appartements. C'est aujourd'hui l'avant-dernière salle des maréchaux.

[2] C'est le salon qui fait l'angle nord du rez-de-chaussée ; les colonnes, les piédestaux et les figures n'y sont plus, par le même motif que ci-dessus.

bandéaux des portes ou des croisées sont de Languedoc, couleur de feu et blanc.

« A côté de cette salle est la chambre et le cabinet des bains [1]; ce dernier est comme séparé en deux, car la partie où l'on entre d'abord a dix-huit pieds en carré, et dans le milieu il y a une grande cuve de marbre; mais l'autre partie, qui est plus enfoncée et qui fait comme une espèce d'alcôve où l'on monte quelques degrés, n'a que neuf pieds de large sur trois toises de long.

« C'est là que sont les petites baignoires de marbre, et derrière est le réservoir pour les eaux. Toutes ces pièces sont pavées de différentes sortes de marbre. Et comme les chambranles et les embrasures des portes, les appuis et les embrasures des fenêtres, les lambris et tout ce qui n'est pas couvert de tapisserie, est revêtu de différents marbres mis par compartiments les uns dans les autres, tous ces lieux paraissent solidement bâtis de cette riche matière que le roi a fait venir de plusieurs endroits de son royaume, où depuis dix ans l'on a découvert des carrières de

[1] Ces bains furent aussi convertis, par Louis XV, en appartements pour loger les princes de la famille royale; on voit encore sur les volets, qui sont du temps, des dauphins sculptés et des urnes d'où s'échappent des nappes d'eau.

marbre de toutes sortes de couleurs et aussi beaux que ceux que l'on amenait autrefois de Grèce et d'Italie. L'on a observé d'employer ceux qui sont les plus rares et les plus précieux dans les lieux les plus proches de la personne du roi; de sorte qu'à mesure qu'on passe d'une chambre dans une autre, on y voit plus de richesse, soit dans les marbres, soit dans la sculpture, soit dans les peintures qui embellissent les plafonds.

« L'on a tenu la même conduite dans l'*appartement d'en haut;* car lorsqu'on a monté l'escalier qui a deux rampes, l'une à droite et l'autre à gauche, et qu'on est arrivé par la première dans le grand palier, l'on entre dans sept autres pièces de plain-pied qui sont toutes diversement ornées de peintures et de marbres de différentes espèces. La première est un salon qui a cinq toises et demie de long sur cinq toises de large[1]. Les bandeaux des portes et des fenêtres sont de marbre jaspé de blanc et rouge. Les embrasures des portes et des fenêtres et les lambris qui règnent tout autour, sont de marbre blanc rempli par compartiments de marbres rouge et

[1] C'est le salon de Diane : le salon de Vénus était une sorte de vestibule, en parallèle avec la grande salle (devenue salle du Sacre), qui était à l'entrée des grands appartements de la reine.

blanc, d'un autre marbre verdâtre qu'on nomme de Campan et qui vient des Pyrénées, et d'un marbre noir et blanc.

« La seconde [1], qui est la salle des Gardes, a les bandeaux de ses portes et de ses fenêtres d'un marbre qui vient de Bourbonnais, qui est mêlé de rouge, de blanc, de noir et de jaune. Les embrasures et les lambris sont de pièces de rapport de même marbre et de petites brèches sur un fond blanc.

« La troisième [2] est une antichambre. Le marbre dont sont faits les bandeaux des fenêtres et des portes est celui qu'on nomme brèche. Les lambris et les embrasures sont aussi de rapport du même marbre, et d'un autre marbre vert qui est sur un marbre blanc.

« La quatrième [3] est une chambre ornée dans ses portes et dans ses fenêtres de marbre vert, brun et rouge, avec des taches et veines d'un

[1] Salon de Mars.

Cher curieux, qui me regardes,
Apprends aujourd'hui qu'autrefois
On me donna le nom de la salle des Gardes
Du plus magnifique des rois;
Mais on a fait de moi depuis un autre usage:
Je sers d'appartement, de montre et de passage.

MONICART, tome premier.

[2] Depuis, salon de Mercure.

[3] Salon d'Apollon.

vert de la couleur des émeraudes. Les ouvriers l'appellent vert d'Égypte, quoiqu'il soit aussi tiré des Pyrénées. Les lambris et les embrasures sont de marbre blanc rempli par compartiments d'un autre marbre d'Égypte, mais plus rougeâtre, d'un autre marbre noir et blanc et d'un beau marbre d'agate qui vient de Serancolin et du côté des Pyrénées.

« La cinquième [1], qui est le *grand cabinet*, est de même grandeur que la chambre. Les bandeaux de ses portes et de ses fenêtres sont d'un marbre noir avec des veines jaunes; on le nomme portoro; il vient aussi des Pyrénées. Les lambris et embrasures sont de rapport du même marbre, de celui qu'on nomme d'Égypte et de celui de Serancolin, sur un marbre blanc.

« La sixième est la petite chambre à coucher: tout le marbre dont elle est ornée est de couleur de feu avec des veines blanches, et se nomme marbre rouge de Languedoc.

« La septième est le petit cabinet qui a ses issues sur la grande terrasse pavée de marbre dont il a été parlé ci-devant. Les chambranles

[1] Ce grand cabinet, la chambre et le petit cabinet qui suivent, et qui donnaient sur le jardin, ont été fondus dans le salon de la Guerre et dans la galerie des Glaces.

(Voir Sylvestre et Blondel.)

des portes et des fenêtres sont de marbre vert et rouge avec des veines blanches, qu'on appelle de Campan. Les embrasures et les lambris sont du même marbre, de celui qu'on nomme d'Égypte, et de celui de Languedoc, rapportés par différents compartiments sur un marbre blanc.

« Toutes ces pièces sont parquetées de menuiserie, et les portes de bronze doré travaillées à jour; les plafonds *doivent* être enrichis de peintures par les meilleurs peintres de l'Académie royale; et comme le soleil est la devise du roi, on a pris les sept planètes pour servir de sujet aux tableaux des sept pièces de cet appartement, de sorte que dans chacune *on y doit représenter* les actions des héros de l'antiquité, qui auront rapport à chacune des planètes et aux actions de Sa Majesté. On en voit les figures symboliques dans les ornements de sculpture qu'on a faits aux corniches et dans les plafonds.

« De l'autre côté qui regarde l'Orangerie, est un logement semblable à celui dont je viens de parler. L'escalier [1] n'est pas si grand que celui du roi, parce que la chapelle qui est tout proche [2] occupe

[1] Cet escalier est celui qu'on voit encore aujourd'hui, et qu'on appelle l'*escalier de marbre*.

[2] Cette chapelle cessa d'exister, lorsque Louis XV fit élever celle qu'a remplacée le salon d'Hercule.

une partie de la place. L'appartement d'en bas sert à loger Monseigneur le Dauphin. Il est aussi orné de différents tableaux dans les plafonds.

« L'appartement qui est au-dessus est le logement de la reine composé d'un pareil nombre de chambres que celui du roi. Elles sont toutes revêtues des mêmes sortes de marbres, mais rapportés et mis les uns dans les autres de différentes manières; et les peintures qui ornent les plafonds *doivent* aussi représenter des héroïnes de l'antiquité avec rapport aux sept planètes [1]. »

On voit par cette description imparfaite que les grands appartements n'étaient pas complétement achevés, et n'avaient pas encore reçu ces ornements, ces décorations qui devaient plus tard leur donner tant d'éclat. Aussi Louis XIV venait-il souvent de Saint-Germain pour presser l'exécution des travaux. Il encourageait les ouvriers et les artistes par sa présence et par ses conseils; et le souverain *qui ne savait pas attendre* passa plus d'une fois des heures entières à

[1] La construction du salon de la Paix et de la galerie des Glaces prit aussi les trois dernières pièces de l'appartement de la reine dans le premier pavillon, élevé par Mansard sur le jardin.

suivre les progrès du pinceau de Lebrun. Lorsque d'autres soins ne lui permettaient pas de venir en personne à Versailles, il écrivait à Mansard, et cette lettre tout entière de sa main témoigne de la sollicitude avec laquelle il entrait dans tous les détails :

Le 10 juin, à onze heures du soir.

« Il me paraît que tout va bien par les mémoires que vous « m'avez envoyés de Versailles et de Marly. Il n'y a point de « temps à perdre. J'ai pensé *au plomb* que l'on doit mettre « aux *vannes* de la rivière où l'on a travaillé ; s'il est plus « large qu'aux autres *vannes*, il fera un très-mauvais effet en « descendant ; c'est pourquoi, quand il y aurait quelques dé- « fauts aux pièces, ils paraîtraient moins que si le plomb « était différent des autres. Faites en sorte qu'il n'y en ait « point, et faites-moi réponse devant que d'y faire tra- « vailler.

« N'ordonnez rien pour mon antichambre à Trianon, que « je ne vous aie parlé demain matin.

« *Signé* Louis. »

Louis XIV apportait surtout la plus grande attention à la distribution intérieure des appartements. Rien ne le prouve mieux que ce rapport

manuscrit de Mansard annoté en marge de la main même du roi :

A Fontainebleau, le 13 octobre 1696.	Á Paris, ce 12 octobre 1696.
Bon.	J'arrivai hier au soir de Marly, on a commencé de mercredi à imprimer les faces du bâtiment neuf pour la première couche.
Bon.	L'on continue toujours à poser les tuyaux de 18 pouces et toutes les autres choses marquées par le dernier mémoire que j'ai eu l'honneur d'envoyer à Sa Majesté.
Il faut toujours presser.	Le sieur Brouard promet toujours avoir fait pour le temps qu'il a promis.
Bon.	Tous les glacis qui sont semés commencent à verdir. Il en reste encore beaucoup à achever de dresser, qui ne pourront être en état de semer que dans la fin de la semaine prochaine.
Je veux lambrisser la galerie de la princesse de Conty, comme je l'avais ordonné.	Sa Majesté réglera, s'il lui plaît, si elle approuve les dessins pour la petite galerie de S. A. S. Madame la Princesse de Conty, afin que l'on

J'approuve que l'on fasse la menuiserie comme les dessins que vous m'avez envoyés, et pour *ajuster les ornements que vous trouvez. Je désire* que vous fassiez un lambris fort plat où les bordures des tableaux entrent, s'il est possible, une partie dedans, pour qu'ils ayent le moins de saillie qu'il se pourra. Mandez-moi ce que vous croyez possible, et ce que vous ferez pour le mieux; car je m'en remets à vous.

fasse en sorte qu'elle soit posée avant son retour. Sa Majesté permettra, s'il lui plaît, de lui représenter que, comme la galerie est étroite, lorsqu'elle sera boisée elle paraîtra encore plus, et que l'on ne pourra changer les tableaux si aisément de place qu'on le peut faire sur l'étoffe; c'est mon avis, et qui peut n'être pas bon.

Bon.

Je renvoye les dessins que vous m'avez envoyés.

Pressez sans cesse.

La rampe qui descend le long du bâtiment neuf et du commun s'avance fort, et fera parfaitement bien.

Vous supprimerez les petits tableaux que vous jugerez à propos, prenez garde seulement d'en oster de jolis.

La menuiserie du bâtiment neuf n'a pas été si vite ces derniers jours qu'on me le faisait espérer, cependant les menuisiers assurent à M. de Rusé, que le tout sera fini à la fin du mois.

L'on travaille aux incrustements de la pièce d'eau derrière le château, autrement dit la demi-lune; on n'a point encore posé aucune pierre des pilastres, on commence à tailler les piédestaux, mais cela va fort doucement, dont je me suis plaint au sieur Bailly, et ai prié M. de Rusé de tenir la main pour que cet ouvrage aille plus vite à l'avenir. Je ne manquerai pas de retourner à Marly, au plus tard mardi.

J'approuve vos plaintes.

Je passai hier *à Versailles*, on travaillait au rétablissement de la cloison qui sépare la petite garde-robe d'avec le cabinet joignant l'oratoire de l'appartement de la Reine, ainsi que je l'ai expliqué plus au long, par le premier mémoire que j'ai envoyé à Sa Majesté.

Bon.

Comme la saison ne permet pas de découvrir sur le château pour rétablir solidement pour toujours le comble qui écrase, par son poids et par l'assemblage qui a été mal fait de la charpente, la calotte du salon au bout de la galerie du côté du midi, et que cependant il est à propos de mettre en sûreté jus-

Bon.

ques au printemps prochain, je me suis contenté de faire abattre le plancher dans le comble, tant solives que plâtre, pour en diminuer la grande charge, et mettre quelques pièces en décharge pour soutenir les tirants, et les empêcher d'écraser la calotte; c'est l'ordre que j'ai donné aux ouvriers, et à quoi on a travaillé.

Signé MANSARD.

Mettez tout en sûreté pour le 6 février.

Signé LOUIS.

Ces grands appartements ne furent achevés qu'à la fin de 1681, époque où Louis XIV transporta sa cour à Versailles.

On lit dans une relation de 1683 : « Je vis *le grand appartement du roi nouvellement bâti.* L'assemblée nombreuse et les illuminations qui s'y font trois fois la semaine offrent ce qu'il y a dans le monde de plus beau, de plus magnifique, de plus surprenant. Figurez-vous l'éclat de cent mille bougies! un grand soleil, le brillant soleil du mois de juillet! Les ameublements d'or et d'argent avaient encore leur éclat particulier comme les marbres; on y voyait des tapisseries, statues, tableaux, argenterie, vases, fleurs, lustres, tapis somptueux et rares. »

Tant de richesses et tant d'éclat avaient éveillé la curiosité publique; mais, à l'exception des gens

de la cour et de quelques personnes qui, dans certaines solennités, venaient avec des billets voir le roi dîner ou passer à la messe, l'intérieur du château était interdit aux regards du public, lorsque, le 6 août 1682, naquit le duc de Bourgogne. Sa naissance fit éclater une allégresse universelle. Louis XIV s'étant montré en public, le peuple le porta depuis la surintendance, où la dauphine était accouchée, jusqu'à ses appartements; on faisait des feux de joie dans les cours du château; on y avait jeté quelques parquets destinés à la grande galerie; on vint le dire au roi qui répondit en riant : «Qu'on les laisse se réjouir!» *Ce fut à cette occasion que Louis XIV fit ouvrir au public ses appartements à certains jours de la semaine.* Cet usage ne dura que jusqu'à la mort de Marie-Thérèse[1].

Dans ces grands jours, on étalait avec pompe toutes les magnificences du palais, et notamment les belles tapisseries parmi lesquelles on remarquait celles des *quatre éléments* et des *quatre saisons*, dont Charles Perrault, secrétaire de Colbert, Charpentier et Chapelain composèrent les devises. Chacune d'elles était un symbole en l'honneur de Louis. Ainsi, dans la tapisserie des quatre éléments, il est représenté pour la bien-

[1] 30 juillet 1683.

faisance *comme un grand Fleuve* auquel on prête ce langage :

Loin de moi tout périt, tout languit de faiblesse
Et sèche de tristesse,
Faute de mon secours.
Près de moi tout fleurit, tout profite et s'avance,
Et l'on me voit porter la joie et l'abondance
Partout où je porte mon cours.

PERRAULT.

Pour la valeur, *comme un Lion* que le même poëte fait ainsi parler :

Dans ces climats heureux, si charmants et si calmes,
Et sous l'ombre de tant de palmes,
Il peut bien prendre du repos;
Qui serait assez téméraire
De le troubler mal à propos,
Et s'exposer à sa colère?

Dans la tapisserie des *quatre saisons*, c'est un Lis pour *la sincérité*, un Perce-neige pour *la force*.

LE LIS.

Rejeton glorieux d'une tige sublime,
Je monte vers le ciel d'un effort magnanime,
Et brille d'un éclat qui n'a rien d'emprunté.
Rien de ce que je suis aux mortels ne se cache;
Mon front toujours ouvert aussi bien que sans tache,
Sert de parfait symbole à la sincérité.

CHARPENTIER.

LE PERCE-NEIGE.

Ce n'est qu'aux saisons favorables
Que l'on voit mes semblables
Par leur brillant éclat les regards attirer;
Pour moi je ne vois point d'assez fort adversaire;
C'est dans le temps le plus contraire
Que je fleuris le plus et me fais admirer [1] !

CHAPELAIN.

La grande galerie des Glaces, les salons de la Paix et de la Guerre ajoutèrent à la splendeur du corps central, et les deux ailes du *sud* et du *nord* avec la chapelle vinrent compléter cet ensemble magnifique qui fera longtemps encore l'admiration du monde.

Louis XV fit détruire le *grand escalier* [2], et changea la distribution de l'aile droite du vieux château. Il y ajouta une aile nouvelle, l'aile Gabriel, où se trouvait la *salle de la comédie* qui n'existe plus; enfin, il fit construire à l'extrémité de l'*aile du nord*, le *grand opéra* qu'on voit encore aujourd'hui.

[1] Extraits d'un manuscrit sur vélin avec figures peintes par Bailly, en 1668.

[2] Cet escalier s'appela tour à tour *le grand escalier* ou

« Le palais de Versailles, dit madame Campan, « tourmenté en dehors par une infinité de distri- « butions nouvelles, et mutilé dans son ordon- « nance, tant par la suppression de l'escalier des « ambassadeurs que par le péristyle à colonnes « placé au fond de la cour de marbre, avait éga- « lement besoin de réparations pour la solidité « et la beauté du monument. Louis XVI demanda « donc à M. Mique, son architecte, plusieurs « plans pour la restauration du palais. Ce qu'il « fallait de millions et d'années fit ajourner ce « projet. »

Lorsque les révolutions eurent disséminé les richesses de ce palais, et que Versailles eut cessé d'être la résidence des rois, on allait encore le

l'escalier des ambassadeurs; on y arrivait, de la cour, par trois portes à jour en fer richement doré. Le vestibule avait quarante pieds de largeur. Au-dessus du palier où finissait le perron, on voyait dans le mur une niche ornée de coquillages et de deux dauphins, d'où jaillissait une fontaine au-dessus de laquelle était placé le buste en marbre de Louis XIV, par Coysevox, avec cette devise commune au soleil et au roi : *Nec pluribus impar.* Quatre tableaux peints par van der Meulen, de riches peintures de Lebrun, des colonnes de marbre, huit grandes portes de bois sculpté, enrichies d'ornements en or, servaient de décoration à la partie supérieure de l'escalier, qui était éclairé d'en haut par un toit de verre.

visiter comme un de nos plus beaux monuments et de nos plus brillants souvenirs; mais on y éprouvait cette tristesse qu'inspirent toutes les grandeurs déchues. Aujourd'hui, ce sentiment a fait place à une admiration mêlée d'orgueil. Ces royales solitudes se sont peuplées de tous les hommes qui ont illustré la France; et on se plaît dans cet Élysée de la gloire à rechercher ceux qui se recommandent le plus par leurs vertus ou par leurs exploits à la reconnaissance du pays.

Nous avons adopté, pour la description des appartements, l'ordre dans lequel le palais a été bâti :

1° Corps central.
2° Aile du sud.
3° Aile du nord.

On pourra suivre ainsi l'histoire du monument dans ses progrès comme dans ses modifications, et recueillir avec plus de clarté les souvenirs qui s'y rattachent.

CHAPITRE IV.

Corps central du Palais.

ESCALIER DE MARBRE.

Lorsque *le grand escalier* de l'aile droite du palais existait, l'escalier de *marbre*, celui dont nous parlons, desservait, au premier étage, les grands appartements de la reine, la chapelle de Louis XIII, dont parle Félibien, et l'appartement particulier du roi. La première des portes, en commençant par la droite au premier étage, conduisait à la salle des gardes de la reine; la seconde, à la grande salle (aujourd'hui, salle du trône); la troisième, à la chapelle de Louis XIII; la quatrième, qui n'existe plus, servait d'entrée à un petit vestibule qui conduisait à droite à la chapelle, à gauche à l'appartement du roi; c'est par là que Louis XIII passait pour aller à la messe. On voit ainsi que l'ancienne chapelle occupait tout à la fois une partie de la *salle du Sacre* et

les salles aujourd'hui consacrées aux campagnes de 1793, 1794 et 1795.

Lorsque la chapelle fut transportée à l'aile droite du palais, dans l'emplacement qui est devenu le *salon d'Hercule*, le petit vestibule dont nous venons de parler, fut mis à jour, comme on le voit, par une arcade au-dessous de laquelle règne une balustrade en marbre; et pour établir la symétrie, on peignit sur le mur qui fait face, *le vestibule d'un palais :* trois artistes y ont travaillé, Philippe Meusnier pour l'architecture, Blain de Fontenay pour les fleurs, et François Poërson pour les figures.

Un jour, Louis XIV, appuyé sur cette balustrade, aperçut le grand Condé qui, à cause de son grand âge et des fatigues de la guerre, montait péniblement les degrés de l'escalier, et comme ce prince s'excusait de sa lenteur, le roi lui dit : « Mon cou-« sin, ne vous pressez pas; on ne saurait mar-« cher plus vite quand on est aussi chargé de « lauriers que vous l'êtes. »

Jusqu'en 1789, les vestibules de l'escalier de marbre étaient remplis de petites boutiques où des marchandes privilégiées vendaient aux personnes de la cour mille objets de luxe et de fantaisie. *Les marchands ont été chassés du temple*, et remplacés par les bustes et les statues des personnages célèbres qui ont honoré les XVIIe

et XVIIIe siècles par leurs succès dans les arts et dans la littérature.

On y remarque Mansard et le Nôtre, qui ont créé le palais et les jardins de Versailles, le Brun et Coysevox qui les ont embellis, La Fontaine et Boileau qui les ont célébrés, Racine qui les a charmés de l'harmonie de ses vers, et Molière qui les a tant de fois égayés aux dépens mêmes des courtisans; enfin, le chantre des jardins qui a laissé sur les ombrages de Versailles ces touchants regrets :

Amour, qu'est devenu ce bosquet enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage, où, si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre
La Vallière apprenait le secret de son cœur,
Et, sans se croire aimée, avouait son vainqueur?

Au milieu de toutes ces célébrités, les regards s'arrêtent avec plaisir sur deux souverains également jaloux de protéger ou de faire revivre toutes ces gloires, Louis XIV et Louis-Philippe, qui semblent placés là comme pour faire les honneurs d'un palais que l'un a élevé, et dont l'autre a renouvelé les merveilles.

PREMIER ÉTAGE.

Appartement particulier du Roi.

ANCIENNE SALLE DES GARDES.

Cet appartement, qui forme le pourtour de la cour de marbre, composait, au premier étage, la partie du vieux palais habitée par Louis XIII. Louis XIV le fit décorer et l'habita à son tour; on l'appelait l'appartement particulier du roi, afin de le distinguer *des grands appartements* construits plus tard par Mansard et qui étaient réservés pour les grandes solennités.

Louis-Philippe, pour rendre à cet appartement le caractère analogue à sa destination primitive, y a fait rassembler une collection de tableaux qui rappellent le siècle de Louis XIV. Dans la première salle [1], dite salle des gardes, on remar-

[1] On voit sur la cheminée un tableau de Parrocel, représentant un combat où figurent des gardes du roi.

que la bataille de Nerwinde, où le 29 juillet 1693, le maréchal de Luxembourg, assisté de Créqui, du prince de Conti et du jeune duc de Chartres (depuis régent), défit l'armée du roi Guillaume et lui prit cent pièces de canon; et la bataille de Cassel, par Vander-Meulen, où Philippe duc d'Orléans (frère du roi) remporta sur le prince d'Orange, le 11 avril 1677, cette victoire qui excita une auguste jalousie et fit prédire aux courtisans *que Monsieur ne commanderait plus d'armée.* « Ils ne se trompèrent pas, » dit Voltaire.

ANCIENNE SALLE DU GRAND COUVERT, SOUS LOUIS XIV.

Lorsque le roi dînait en *grand couvert*, on plaçait autour de la table des balustrades, et le public était admis à voir manger la famille royale.

Les princesses du sang ne mangeaient point au grand couvert; c'était un honneur réservé aux fils, filles, petits-fils, petites-filles de France, excepté dans les festins de noces de la maison royale.

Il arrivait pourtant quelquefois que, pour ne pas souper seul ou tête à tête avec le grand dauphin, Louis XIV faisait venir au grand couvert la duchesse de Bourbon et la princesse de Conti, ses filles : c'était une grande faveur.

On voit encore dans cette salle quelques anciens tableaux de l'histoire d'*Alexandre* : c'était le héros de prédilection auquel on comparait Louis XIV, lorsque la flatterie se résignait à le faire descendre de l'Olympe; ces tableaux sont de Piètre de Cortone et de Parrocel d'Avignon.

Parmi ceux qui ont été nouvellement placés dans cette salle par ordre du roi, on remarque les siéges de Tournay, de Dôle, de Lille et de Valenciennes. Les yeux s'arrêtent surtout avec curiosité sur une vue du château de Versailles en 1669, c'est-à-dire à l'époque où, livré au génie de Mansard, ce palais commençait à revêtir cet éclat et cette grandeur qui, plus tard, devaient exciter l'envie et l'admiration de l'Europe.

Il est un autre tableau qui représente Louis XIV à son petit lever, recevant chevaliers de ses ordres le duc de Bourgogne, le duc du Maine et plusieurs seigneurs de sa cour. Il avait appartenu à M. le comte de Sérant, ancien gouverneur des enfants de France sous Louis XVI. Il est précieux sous ce rapport que, représentant fidèlement la chambre de Louis XIV, il a servi en 1836 à recomposer, autant que possible, cette chambre telle qu'elle était du vivant de ce monarque.

ANCIENS PETITS APPARTEMENTS DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Ces petits appartements, éclairés sur une petite cour et desservis par un petit escalier, étaient, sous Louis XIV, les dépendances du service intime de la chambre de la reine; le petit oratoire dont parle Mansard dans son rapport au roi, en faisait partie.

Sous Louis XV, ce petit oratoire subsista; mais Marie Leckzinska y ajouta des bains et un cabinet d'étude où elle occupait ses loisirs à peindre. Cette princesse a composé plusieurs tableaux; on en voit un qui représente un paysage, dans la galerie du Grand-Trianon. Elle les avait légués en mourant à madame de Noailles, sa dame d'honneur, qui les réunit dans un petit salon sur la porte duquel elle écrivit : *Innocents mensonges de la bonne reine.* C'est que madame de Noailles était dans le secret des travaux de Marie Leckzinska; elle savait que sa royale main se bornait à déposer les couleurs indiquées sur les divers

traits dessinés à l'avance sur la toile par son maître. *Innocente supercherie*, en effet, dont la tradition n'est point perdue parmi nos élégantes de Paris!

La reine Marie-Antoinette, pour échapper aux ennuis de l'étiquette, et goûter dans un cercle choisi les douceurs de l'intimité, fit arranger avec autant de luxe que de goût ces petits appartements qui se composaient d'un cabinet, d'un boudoir, d'une bibliothèque, d'une toilette et d'une antichambre.

C'est là que, dans un aimable abandon, cette princesse recevait cette société de prédilection qui souleva tant de jalousies : la comtesse Jules de Polignac et sa belle-sœur Diane; MM. de Guignes, de Coigny, d'Adhémar, de Bezenval, de Polignac, de Vaudreuil, de Guiches et le prince de Ligne.

Ces petits appartements ont été restaurés et remeublés dans le goût de l'époque.

ŒIL DE BŒUF.

Cette pièce n'était, dans le principe, qu'une antichambre éclairée sur une petite cour par un œil de bœuf, et qui servait d'entrée à un cabinet qui précédait la chambre où Louis XIV est mort.

Lorsque ce monarque, après la construction de la galerie des Glaces, transporta sa chambre de parade des grands appartements où elle était, dans cette grande chambre sur la cour de marbre qui devint plus tard sa chambre à coucher, on abattit la cloison qui séparait l'antichambre du cabinet, et ces deux pièces réunies et décorées des mêmes ornements, notamment d'une admirable frise, ne formèrent plus qu'un grand salon appelé indistinctement *salon des nobles* ou *grande antichambre du roi* sur un plan de Blondel, mais resté plus célèbre dans les fastes de Versailles sous le nom de l'*œil de bœuf*.

Cette pièce communique d'un côté, par une porte en glaces, à la grande galerie; de l'autre, à la chambre de Louis XIV.

C'était l'antichambre de la faveur, le vestibule

du temple où les courtisans venaient saluer le lever du *soleil;* et, comme pour mieux leur rappeler qu'ils allaient là pour adorer un dieu, le pinceau de Mignard avait représenté, dans un tableau qu'on y voit encore, la famille de Louis XIV sous l'emblème des divinités de l'Olympe : Anne d'Autriche en *Cybèle*, Marie-Thérèse en *Junon*, mademoiselle de Montpensier en *Diane*, Philippe d'Orléans en *Neptune*, Henriette d'Angleterre sous les traits de l'*Aurore;* Enfin Louis XIV sous la figure du *maître des dieux*. Cette allégorie a quelque chose qui froisse la dignité d'homme; mais faut-il en accuser plutôt l'orgueil du monarque que la bassesse de ses flatteurs? car enfin, lorsqu'il voyait cette vieille aristocratie que Richelieu n'avait pu dompter par les échafauds, quitter les demeures féodales de leurs ancêtres pour venir à Versailles s'humilier devant un de ses regards; lorsqu'il voyait des héros le servir à genoux; les femmes les plus belles ambitionner ses hommages; les plus grands génies lui prodiguer leurs louanges; les lettres, les arts et toute la nature l'accabler à l'envi de leurs faveurs et de leurs merveilles; certes, Louis, au milieu de ce nuage d'encens, ne pouvait-il pas se croire au-dessus de l'humanité ; et, lorsqu'il représentait Jupiter, s'imaginer qu'il était un dieu?

Aujourd'hui, plusieurs portraits ornent cette salle : Louis XIV couronné par la Victoire; le duc de Bourgogne, son petit-fils, ravi si jeune à l'espoir de la France; Anne d'Autriche, reine altière et mère admirable; Philippe d'Orléans, *Monsieur*, protecteur éclairé des arts; mademoiselle de Montpensier, *la grande mademoiselle*, veuve de onze promesses de mariage, et dupe de sa tendresse pour Lauzun; et Marie-Anne de Bavière, épouse du grand dauphin, qui n'était pas jolie, mais dont l'esprit et l'amabilité plaisaient assez à Louis XIV pour avoir porté ombrage à madame de Maintenon.

CHAMBRE DE LOUIS XIV.

Avant la création de la brillante enveloppe dont Mansard entoura le vieux palais de Louis XIII, Louis XIV, quand il venait passer quelques jours à Versailles, couchait dans la chambre qui devint plus tard celle de Louis XV. On a vu, par le récit de Félibien, que la nouvelle chambre de ce monarque faisait partie du pavillon-nord élevé par cet architecte du côté du jardin; mais, lorsque l'on construisit la grande galerie des Glaces avec les deux salons de la Guerre et de la Paix, cette chambre disparut dans le nouveau plan, ainsi que le cabinet à la suite donnant sur la terrasse qui séparait les deux pavillons. « Car, « dit Blondel, l'avant-corps du côté du jardin ne « fut pas d'abord exécuté tel qu'on le voit aujour- « d'hui; on avait laissé dans le milieu de son « étendue un renfoncement de la moitié du dou- « ble de ce palais sur la longueur de neuf croisées [1]. « Ce n'a été que longtemps après, et lorsqu'on a

[1] Voir les plans de Sylvestre.

« construit la grande galerie, que l'on aligna tout « l'avant-corps. »

Dans les grands appartements, le salon de Mercure servait de chambre de parade; il portait le nom de *chambre du lit*, comme le dit *Monicart* avec son exactitude, puérile peut-être, mais toujours précieuse à consulter :

« Quand mon superbe lit en ces lieux est dressé,
Il éblouit les yeux, et se trouve placé
Sur une magnifique estrade
Assez basse et sans balustrade.
Tu la vois ouvragée en travail de rapport,
Et que même on estime fort.
Remarque, parmi ces ouvrages,
Ces beaux compartiments de fleurs et de feuillages. »

Ce même poëte, s'il est permis de lui donner ce nom, ajoute qu'on n'y voit plus que *la place du lit*. C'est qu'à l'époque où il dressait en vers l'état des lieux de la salle de Mercure, la grande chambre de Louis XIV, sur la cour de marbre, était devenue la *chambre de parade;* on y avait transporté le lit dont parle Monicart. Cette chambre de parade devint la chambre à coucher de Louis XIV dans les dernières années de sa vie. Le lit et l'ameublement étaient l'œuvre de Simon Delobel, tapissier, valet de chambre du roi, frère de celui qui avait fait les balcons de la

cour de marbre. Pour ne pas rester au-dessous des grands artistes qui embellissaient le palais, il employa douze ans à confectionner ce travail qui prit rang parmi les merveilles du temps; de Soucy prêta le secours amical de sa plume à Delobel, pour en faire la description sous la forme d'une épître dédicatoire à Louis XIV. Cette épître *inédite*, où la pompe du style le dispute au luxe des étoffes, donne sur la chambre du roi des détails authentiques que nous avons pensé que le lecteur recueillerait avec plaisir[1].

Cet ameublement, *consacré tout entier au triomphe de Vénus*[2], devait flatter l'orgueil d'un roi qui aimait à figurer comme un demi-dieu de la Fable dans ces fêtes mythologiques qui étaient autant d'hommages rendus à l'amour et à la beauté; il devait sourire, comme un heureux à-propos, aux Lavallière, aux Fontange, aux Montespan; mais, plus tard, cette allégorie effaroucha des regards austères, et fit place à des emblèmes religieux.

[1] Manuscrit de la bibliothèque du roi. Voir aux pièces justificatives, lettre C.

[2] « Le triomphe de Vénus est le sujet de cet ameublement; les tableaux et les reliefs qui en font les ornements expriment la force de ses charmes, et les Amours répandus sur tout l'ouvrage, sous la figure de petits Plaisirs, marquent assez la douceur de son empire. » (De Soucy.)

La *courte-pointe* de Delobel fut échangée contre un couvre-pied brodé par les demoiselles de Saint-Cyr : on y voyait le sacrifice d'Abraham et le sacrifice d'Iphigénie; singulier rapprochement, qui révèle la double inspiration de madame de Maintenon et de Racine! et, dans les derniers moments de Louis, de saints amulettes contrastaient, sous ces vastes rideaux, avec les Grâces et les Amours étonnés de s'y trouver encore.

Les somptueuses draperies si pompeusement décrites par de Soucy avaient disparu dans la révolution. Lorsqu'à l'aide des anciens souvenirs et du tableau où Louis XIV, à son petit lever, reçoit ses fils chevaliers de ses ordres, Louis-Philippe conçut le projet de restituer à la chambre de Louis XIV son caractère primitif et son ancienne splendeur, on rechercha tout ce qui pouvait y contribuer en étoffes, en meubles, en tableaux et en ornements : le lit a été retrouvé dans les dépôts de la Couronne, et l'on remarque encore sur le dossier l'étoffe où Delobel avait fait broder l'*Amour endormi sur un lit de fleurs au milieu des Nymphes*. Le couvre-pied, après avoir voyagé, en deux morceaux, d'Allemagne en Italie, et avoir été vainement offert à Louis XVIII et à Charles X, a été acheté par ordre de Louis-Philippe; et ce n'est pas un

des ornements les moins curieux de la couche royale. Le morceau où est brodé le sacrifice d'Abraham, forme aujourd'hui le ciel du lit. Les Plaisirs qui représentent la symphonie et la danse, et qui sont au pied du lit, faisaient partie des étoffes de Delobel; les trophées d'armes dorés dont il parle et qui ornaient les quatre coins du plafond, ont été rétablis, ainsi que les deux Amours, avec les armes de France, qui étaient au-dessus du lit, et les deux génies ailés qui dominaient la cheminée.

La balustrade a été également retrouvée au garde-meuble : on n'a eu qu'à la faire redorer. L'étiquette défendait de la franchir sans la permission du roi; car on raconte qu'en 1714, le premier président de Novion s'étant permis de s'avancer près du lit de Louis XIV qui était souffrant, le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, *le tira par sa robe* et lui dit : « Où allez-vous? sortez; des gens comme vous « n'entrent pas dans la balustrade, *si le roi ne « les appelle pour leur parler.* »

Aux côtés du lit, il y avait deux tableaux : l'un, du Dominiquin, représentant David chantant les louanges du Seigneur; l'autre, de Raphaël, saint Jean l'évangéliste dans l'île de Pathmos. Louis XIV avait l'habitude, quand il passait d'un château dans un autre, de se faire

suivre par les tableaux qu'il préférait. Le David du Dominiquin était de ce nombre, et il a fait à Marly, à Saint-Germain, à Fontainebleau, autant de voyages que le roi lui-même : il est aujourd'hui au Louvre avec un grand nombre de chefs-d'œuvre de l'école italienne qui se trouvaient autrefois à Versailles. Mais on n'a pas retrouvé le saint Jean de Raphaël ; on l'a remplacé par une sainte famille du même maître, et on lui a donné pour pendant, au lieu de David, une sainte Cécile du Dominiquin, qui est de la même dimension. On a été plus heureux pour les quatre évangélistes, qui ont repris leur ancienne place.

On admire, au plafond, un des plus beaux ouvrages de Paul Véronèse, *Jupiter qui foudroie les Titans*. Ce tableau faisait partie de la galerie du conseil des Dix, à Venise; il en fut enlevé par l'armée française dans les premières campagnes d'Italie. C'est Napoléon qui l'a fait transporter à Versailles. Sa place au conseil des Dix est demeurée vacante; c'est un hommage au génie de Paul Véronèse; c'est en même temps un regret pour les voyageurs; mais ils s'en consoleront aisément quand ils le retrouveront à Versailles au milieu de tant d'autres richesses.

Louis XIV avait fait placer dans sa chambre quelques portraits, et notamment celui de sa mère par Van-Dyck, qu'on y voit encore au-

jourd'hui. Louis-Philippe y a rassemblé les portraits de la famille de ce monarque, et l'a entouré des principaux objets de ses affections. Tel est le grand dauphin, dont il célébra la naissance par des fêtes si magnifiques; telle est la gracieuse et spirituelle duchesse de Bourgogne, l'enfant gâtée de sa vieillesse[1].

Dans le coin de la chambre, à gauche de la cheminée, se trouve sur une table un coussin de velours rouge où, du temps de Louis XIV, se déposait tous les soirs un sac de soie verte, renfermant une chemise, un mouchoir et une petite épée longue à peine de deux pieds. Lorsque le roi passait chez la reine, le premier valet de chambre remettait ce sac de soie à la première femme de chambre, qui, le lendemain, devait le rendre au premier valet de chambre du roi.

[1] « Le roi et madame de Maintenon firent leur poupée de cette princesse, dont l'esprit flatteur, insinuant, attentif, leur plut infiniment. Elle sautait au cou du roi à toute heure, se mettait sur ses genoux, le tourmentait de toutes sortes de badinages, visitait ses papiers, ouvrait et lisait ses lettres en sa présence, quelquefois malgré lui, et en usait de même avec madame de Maintenon. Elle était l'âme de la cour, elle en était adorée; tous, grands et petits, s'empressaient à lui plaire; tout manquait à chacun en son absence; tout était rempli par sa présence, et ses manières lui attachaient tous les cœurs. »

Louis XV avait adopté une autre étiquette de nuit : il annonçait ses visites à Marie Leczinska, par une épingle noire, attachée sur une pelote où la reine devait en placer une autre. Cet usage dura jusqu'au moment où des scrupules de conscience, ou peut-être de jalousie, firent que l'épingle du roi resta seule sur la pelote; et c'est, dit-on, depuis cette époque que Louis XV s'abandonna sans frein à l'amour des plaisirs.

Cette chambre fut témoin des derniers moments et de la mort de Louis XIV. « Toute la cour « se tenait tout le jour dans la galerie. Personne « ne s'arrêtait plus dans l'antichambre la plus pro- « che de sa chambre, que les valets familiers et la « pharmacie. Les entrées passaient dans les ca- « binets par la porte de glace qui y donnait de « la galerie. Les ministres et les secrétaires d'État « y entraient aussi, et tous se tenaient dans le ca- « binet qui joignait la galerie. Les princes du « sang ni les princesses filles du roi n'entraient pas « plus avant, à moins que le roi ne les deman- « dât, ce qui n'arrivait guère. Le maréchal de Vil- « leroy, le chancelier, les deux bâtards, M. le duc « d'Orléans, le P. Tellier, le curé de la paroisse, « quand Maréchal, premier chirurgien, Fagon, « premier médecin, et les premiers valets de « chambre n'étaient pas dans la chambre, se te- « naient dans le *cabinet du conseil qui est entre*

« *la chambre du roi et un autre cabinet* où étaient « les princes et les princesses du sang, les en- « trées et les ministres [1]. »

Pendant sa maladie, Louis XIV travaillait encore avec ses ministres; il entendait la messe dans son lit, il dînait debout et en robe de chambre, tandis que les vingt-quatre violons ordinaires de sa musique jouaient dans l'appartement voisin; et le soir, seule à son chevet, madame de Maintenon le circonvenait d'exhortations mystiques. C'est là que le 24 août elle arracha à la faiblesse d'un mourant ce fameux codicile que la courageuse fermeté du duc d'Orléans fit anéantir; c'est dans cette chambre que le lendemain, retrouvant la dignité de son caractère, il prit dans ses bras le jeune prince qui devait après lui porter la couronne, et mêla aux plus nobles conseils les repentirs d'une grande âme; c'est là, enfin, que le 1er septembre 1715, après avoir adressé à ses serviteurs désolés ces belles paroles : *M'aviez-vous donc cru immortel!* s'éteignit le monarque qui a le mieux compris peut-être la majesté du trône.

L'usage voulait qu'aussitôt que le roi avait fermé les yeux, le premier gentilhomme ouvrît

[1] Saint-Simon.

la croisée qui domine la cour de marbre, et criât trois fois au peuple, du haut du balcon : « Le roi est mort ! » Il brisait alors sa canne, il en prenait une autre et criait : « Vive le roi ! » On mettait en même temps l'aiguille de l'horloge du palais sur l'heure à laquelle le roi avait expiré, et elle devait y rester immobile jusqu'à la mort de son successeur [1].

Depuis Louis XIV, aucun souverain n'a couché dans cette chambre : par respect pour la mémoire du grand roi, elle est restée comme un de ces sanctuaires que l'on pare dans les jours de fête et qu'on expose à la vénération publique.

[1] Cet usage de l'horloge fut observé pour Louis XV, qui mourut à Versailles ; et, en 1824, le concierge, M. Bouchmann, le renouvela après la mort de Louis XVIII.

CABINET DU ROI.

Ce cabinet n'eut pas d'abord, sous Louis XIV, l'étendue qu'il a aujourd'hui. Il finissait aux deux croisées qui donnent sur la cour de marbre, et avait à sa suite le cabinet des Termes, éclairé sur la cour des Cerfs, et qui faisait partie des petits cabinets dont nous parlerons dans le paragraphe suivant. Ce ne fut que plus tard qu'il fut agrandi aux dépens du cabinet des Termes.

Cette pièce devint le cabinet du roi; elle fut appelée aussi cabinet du Conseil [1], parce que le roi y travaillait avec les ministres qu'il convoquait, tantôt individuellement, tantôt collectivement. Le conseil se tenait tous les jours, excepté le vendredi [2]. Les ministres, dit Saint-Simon, se réunissaient dans la chambre du roi, sur la fin de

[1] Voir le plan de Blondel.

[2] « 20 novembre 1699. Le roi tint conseil le matin avec ses ministres, ce qu'il n'a point accoutumé de faire les vendredis. C'est le seul jour de la semaine qu'il ne travaille point avec ses ministres. » DANGEAU.

la messe, pour entrer dans ce cabinet, lorsque le roi était rentré par la grande galerie qui y communiquait par une porte en glace.

C'est ici qu'avec Colbert il signait ces édits qui allaient répandre la vie et la prospérité dans toutes les veines de l'État; avec Louvois, il traçait les plans des conquêtes qui ont immortalisé son nom; avec Torcy, il préparait les traités gardiens des intérêts et de l'honneur français; et, quand on se rappelle qu'à cette même place il promettait à Villars partant pour Denain, de s'ensevelir avec lui sous les ruines de la monarchie, on s'écrie avec Montesquieu : « Il savait bien que « le courage peut affermir une couronne, et que « l'infamie ne le fait jamais. »

Il donna, dans ces mêmes lieux, une grande preuve de son respect pour la justice. Le chancelier Voisin, ayant appris qu'un scélérat avait eu assez de crédit pour obtenir des lettres de grâce, vint trouver Louis XIV dans son cabinet. « Sire, lui dit-il, Votre Majesté ne peut accorder des lettres de grâce dans un cas pareil. — Je les ai promises, dit le roi, qui n'aimait pas à être contredit; allez me chercher les sceaux. — Mais, sire... — Faites ce que je veux. » Le chancelier apporte les sceaux. Le roi scelle les lettres de grâce, et rend les sceaux au chancelier. « *Ils sont pollués*, dit celui-ci en les repoussant sur la table, *je ne*

les reprends plus. » Et le roi, ne prononçant que ces mots : Quel homme !... jette les lettres de grâce au feu.

Louis XIV présidait lui-même tous ses conseils; et ceux qui connaissaient l'inflexibilité de ses maximes politiques et sa jalousie du pouvoir absolu, ne furent pas peu surpris, lorsqu'en 1705, il introduisit un matin, dans ce cabinet, le duc de Bourgogne, et, pour l'associer au gouvernement, ordonna à tous ses ministres d'aller travailler avec lui, toutes les fois qu'il les manderait.... Hommage inattendu, qui fut un coup de foudre pour les ministres, mais qui était bien dû aux vertus du digne élève de Fénelon, de cette âme droite et ferme qui, selon l'expression d'un historien moderne, aimait la liberté, et nourrissait l'espoir d'unir le prince, le peuple et l'armée, par un faisceau d'institutions généreuses !

Louis XIV donnait aussi, dans cette pièce, des audiences particulières : il y reçut, en 1712, lord Bolingbroke, auquel il fit présent d'une bague ornée du diamant magnifique que le grand dauphin portait à son chapeau; il y reçut également le nonce qui lui présenta la fameuse bulle Unigenitus.

Mais la scène la plus solennelle dont ce cabinet fut témoin, se passa le 16 novembre 1700.

Le roi, au sortir du lever, y avait fait entrer secrètement le duc d'Anjou : l'ambassadeur d'Espagne est introduit. Louis XIV, lui montrant le jeune prince, lui dit *qu'il pouvait le saluer comme son roi.* Aussitôt l'ambassadeur se jeta à genoux, à la manière espagnole, et lui fit un compliment en cette langue. Le roi lui dit que son petit-fils ne l'entendait pas encore et que c'était à lui à répondre. Aussitôt il fit ouvrir, contre toute coutume, les deux battants de la porte de son cabinet, et commanda à tout le monde d'entrer. Puis, portant majestueusement les yeux sur la nombreuse assistance : « Messieurs, dit-il, en montrant le duc « d'Anjou, voilà le roi d'Espagne! Sa naissance « l'appelait à cette couronne, et le feu roi aussi « par son testament. Toute la nation l'a sou- « haité et me l'a demandé instamment : c'était « l'ordre du ciel, je l'ai accordé avec plaisir. » Et, se tournant vers son petit-fils : « Soyez bon Espa- « gnol, lui dit-il, c'est à présent votre premier de- « voir ; mais souvenez-vous que vous êtes né Fran- « çais, pour entretenir l'union entre les deux « couronnes. C'est le moyen de les rendre heu- « reuses et de conserver la paix à l'Europe. Désor- « mais il n'y aura plus de Pyrénées. »

Louis XV était loin d'avoir pour les affaires de l'État le goût et l'aptitude de son aïeul : effrayé du poids de la vaste administration de Louis XIV,

il s'estimait trop heureux de trouver des mains qui lui épargnaient la peine de le porter. Quand les opérations des ministres n'avaient pas de succès, il se contentait de dire : « Ils l'ont voulu, ils « ont cru faire pour le mieux. »

Aussi, écoutait-il avec insouciance et monsieur le Duc proposant le renvoi de l'infante d'Espagne, et le cardinal de Fleury sacrifiant la Pologne à son amour pour le repos.

Cette table, sur laquelle Louis XIV aimait à s'asseoir pour causer plus familièrement[1], a vu Choiseul présenter à la signature du roi, en 1761, le pacte de famille ; en 1763, le traité qui termina la guerre de sept ans ; et le 6 août 1762, l'arrêt d'expulsion rendu contre les jésuites, en réponse à cette orgueilleuse condition de leur général : *Sint ut sunt aut non sint.*

Mais, à côté de ces imposants souvenirs, faut-il rappeler qu'à la honte de la royauté, dans cette même salle, en plein conseil, assise sur le bras du fauteuil de Louis XV, une favorite, une courtisane, faisant mille singeries, jeta au feu un paquet de lettres encore cachetées qu'elle avait saisies entre

[1] « J'entrai aussitôt dans le cabinet ; j'y trouvai le roi seul et assis sur le bas bout de la table du conseil : ce qui était sa façon de faire quand il voulait parler à quelqu'un à son aise et à loisir. » SAINT-SIMON.

les mains du roi ?... Cet oubli de toute dignité devait préparer de bien grandes catastrophes. Pour les détourner, la mollesse et la légèreté de M. de Maurepas furent impuissantes ; l'incapacité de M. de Clugny, l'inexpérience de Dormesson, les prodigalités de Calonne, l'imprudence de Brienne, irritèrent les alarmes, au lieu de les calmer ; en vain Necker proposa d'utiles réformes ; en vain Malesherbes fit de nobles remontrances, elles ne purent sauver le trône ; et un jour, le 23 juin 1789, dans l'embrasure de la première croisée de cette salle, M. de Brézé, grand maître des cérémonies, vint, tout ému, rapporter à Louis XVI cette fameuse réponse de Mirabeau : « Allez dire au roi que « nous sommes ici par la volonté du peuple, et « que nous n'en sortirons que par la force des « baïonnettes ! »

On ne voit dans cette pièce aucun tableau, mais on y remarque une ancienne horloge du roi, faite, en 1706, par Morand, qui n'était pas horloger :

« Lorsque l'heure va sonner, deux coqs chantent chacun trois fois, en battant des ailes ; en même temps, les portes de l'horloge s'ouvrent, et deux figures en sortent, portant chacune un timbre en manière de bouclier, sur lesquels deux Amours frappent alternativement les quarts avec des massues. Une figure de Louis XIV, sem-

blable à celle de la place des Victoires, sort du milieu de la décoration. Au-dessus d'elle s'élève un nuage; une victoire en descend, portant une couronne qu'elle tient sur la tête du roi. On entend un carillon fort agréable, à la fin duquel tout disparaît, et l'heure sonne[1].»

[1] Description par Dargenville.

LES CABINETS.

Le cabinet des Termes dont nous venons de parler était ainsi nommé à cause de vingt figures d'enfants en forme de termes, dont il était décoré. Il était entièrement revêtu de glaces et orné de quatre tableaux du Bassan, de vases magnifiques et de plusieurs objets d'art d'un grand prix. C'est par là que Louis XIV entrait dans la grande galerie, lorsqu'il se rendait sans cérémonie à la chapelle. A côté de ce cabinet, il y en avait plusieurs autres, parmi lesquels était le cabinet du billard, qui est devenu la chambre de Louis XV [1].

Cette réunion de pièces formait ce qu'on appelait les *cabinets* ou *les particuliers*. Louis XIV aimait à s'y tenir; il s'y faisait faire des lectures; on y jouait quelquefois la comédie et on y faisait de la musique; Racine y lut sa tragédie d'Es-

[1] « Cette pièce s'appelait anciennement le Cabinet du billard, et était ornée d'excellents tableaux du Guide, de l'Albane et de Lebrun. » (Blondel, liv. VII.)

ther, avant qu'elle fût représentée à Saint-Cyr. Il fallait avoir les grandes entrées pour y être admis; encore, sur les derniers temps, avait-on besoin de toute la protection de madame de Maintenon pour obtenir cette faveur. Elle trouva même que cette retraite était trop accessible, et se plaignit si adroitement au roi de ce qu'il recevait secrètement quelques anciens serviteurs, et notamment Chamillart, que personne ne fut plus reçu que sous son bon plaisir. On regarda comme chose extraordinaire que le maréchal de Villeroi eût assisté à un concert préparé pour le roi, dans ses appartements réservés.

Son but était de séquestrer Louis XIV au profit de ses propres intérêts et de ses prédilections pour le duc du Maine. C'était peu d'avoir fait obtenir à ce fils de madame de Montespan le rang et les honneurs des fils de France : elle voulut perpétuer les mêmes avantages dans les descendants de son favori; et le 15 mars 1710, dans ces mêmes cabinets, en présence de la famille royale, on vit le grand roi, qui avait toujours parlé à ses fils plutôt en maître qu'en père, prendre à part le grand dauphin et le duc de Bourgogne, et les *prier* d'agréer le rang qu'il donnait aux enfants du duc du Maine : « Je suis vieux, ajouta-t-il,

« ma mort ne peut être éloignée; je vous les re-
« commande avec instance, et j'espère qu'après
« moi vous voudrez bien les protéger par amitié
« pour ma mémoire. »

CHAMBRE DE LOUIS XV.

Cette pièce était le *cabinet du billard*. Louis XIV aimait beaucoup ce jeu auquel il était fort adroit, comme à tous les exercices. Presque tous les soirs d'hiver, il jouait, tantôt avec le duc de Vendôme ou le comte d'Armagnac, grand écuyer, tantôt avec le maréchal de Villeroi ou le duc de Grammont. Il entendit un jour vanter l'adresse de Chamillart; voulant s'en assurer par lui-même, il le fit venir à Versailles, admira sa force et l'admit à sa partie. La principale adresse de Chamillart était de gagner tous les courtisans, et de ne se laisser gagner que par le roi. De Luynes était devenu le favori de Louis XIII en dressant des faucons; Chamillart dut au billard de devenir un des familiers de Louis XIV; mais il paraît que le portefeuille ne lui réussit pas aussi bien que le tapis vert, car on salua sa tombe de cette épitaphe:

« Ci gît le fameux Chamillart,
« De son roi le protonotaire,
« Qui fut un héros au billard,
« Un zéro dans le ministère. »

Après la mort de Louis XIV, lorsque Louis XV à sa majorité vint résider à Versailles, il fit arranger pour lui cette chambre et y plaça son lit. C'est là, dans cette alcôve, qu'il est mort. — Un soir, il était revenu malade de Trianon : la petite vérole ne tarda pas à se déclarer avec tant d'intensité qu'on ne pouvait entrer sans danger dans sa chambre. *Mesdames*, filles du roi, qui n'étaient plus jeunes et dont la santé était mauvaise, vinrent s'asseoir près de son lit, et sous les rideaux elles y passaient le jour et la nuit, et prodiguaient à leur auguste père les soins les plus pieux.

Les médecins avaient recommandé au roi de se tenir immobile dans son lit lorsqu'on viendrait pour lui administrer l'extrême-onction. Les portes de la chambre s'ouvrent, toute la famille royale suit le grand aumônier portant le saint Viatique; aussitôt Louis XV ramassant ses forces rejette sa couverture et se lève sur son séant; et quand M. Andouillé, son premier chirurgien, le supplie de ne pas ainsi s'exposer : « Eh quoi ! dit-il d'une « voix encore forte, lorsque Dieu fait à si peu que « moi l'honneur de le visiter, ne dois-je pas me « lever pour le recevoir[1] ? »

[1] Nous tenons cette anecdote du petit-fils d'un seigneur de la cour de Louis XV, qui assistait aux derniers moments de ce monarque.

C'était le 10 mai 1774 : « Toute la Cour, dit madame Campan, s'était rendue au château; l'œil-de-bœuf était rempli de courtisans; le palais, de curieux. Le Dauphin avait décidé qu'il partirait avec la famille royale au moment où le roi rendrait le dernier soupir. Les chefs des écuries étaient donc convenus avec les gens qui étaient dans la chambre du roi que ceux-ci placeraient une bougie allumée auprès d'une fenêtre, et qu'à l'instant où le mourant cesserait de vivre, un d'eux éteindrait la bougie. La bougie fut éteinte. A ce signal, les gardes du corps, les pages, les écuyers montèrent à cheval, tout fut prêt pour le départ. Le Dauphin était chez la Dauphine. Ils attendaient ensemble la nouvelle de la mort de Louis XV. Un bruit terrible et absolument semblable à celui du tonnerre se fit entendre dans la première pièce de l'appartement. C'était la foule des courtisans qui désertaient l'antichambre du souverain expiré, pour venir saluer la nouvelle puissance de Louis XVI. A ce bruit étrange, Marie-Antoinette et son époux reconnurent qu'ils allaient régner..... Madame la comtesse de Noailles entra, la salua la première comme reine de France, et demanda à LL. MM. de vouloir bien quitter les cabinets intérieurs pour venir dans la chambre recevoir les princes et tous les grands officiers, qui désiraient

offrir leurs hommages à leurs nouveaux souverains. Appuyée sur son époux, un mouchoir sur les yeux et dans l'attitude la plus touchante, Marie-Antoinette reçut ces premières visites. Les voitures avancèrent, les gardes, les écuyers étaient à cheval. Le château resta désert : tout le monde s'empressait de fuir une contagion qu'aucun intérêt ne donnait plus le courage de braver. En sortant de la chambre de Louis XV, le duc de Villequier enjoignit à M. Andouillé, premier chirurgien du roi, d'ouvrir le corps et de l'embaumer. Le premier chirurgien devait nécessairement en mourir. « Je suis prêt, réplique « Andouillé ; mais, pendant que j'opérerai, vous « tiendrez la tête, votre charge vous l'ordonne. » Le duc s'en alla sans mot dire, et le corps ne fut ni ouvert ni embaumé. Quelques serviteurs subalternes et de pauvres ouvriers demeurèrent près de ces restes pestiférés ; ils rendirent les derniers devoirs à leur maître ; les chirurgiens prescrivirent de verser de l'esprit-de-vin dans le cercueil [1]. »

On plaça à la hâte le corps du roi dans un carrosse de chasse, et ce fut dans ce déplorable équipage qu'une escorte de quarante hommes courut de Versailles à Saint-Denis, le déposer, la nuit,

[1] Mémoires de madame Campan, tome Ier.

comme un fardeau importun, dans le tombeau des rois de France!

Dans les quatre dessus de portes, on voyait autrefois les portraits de Don Juan d'Autriche, de Catherine de Valois, de Marie de Médicis et de François Ier. Ils sont remplacés par les filles de Louis XV, Mesdames Adélaïde, Victoire, Louise et Sophie, dignement placées dans une chambre où elles ont donné de si touchantes marques de piété filiale. A la place du lit où est mort Louis XV, on voit un grand tableau qui représente ce monarque sacré à Reims, le 25 octobre 1722, par le cardinal Jules de Rohan Guémenée.

SALON DES PENDULES,

ANCIEN CABINET DES MINISTRES.

Le salon des pendules doit son nom à la magnifique pendule de Pasmant exécutée par Dauthiot. Ce chef-d'œuvre d'horlogerie et de mécanique a 7 pieds de hauteur et marque régulièrement l'état du ciel, les phases de la lune, le cours des planètes, les jours, les mois et les années.

C'est là que les ministres s'assemblaient, tantôt seuls, tantôt sous la présidence du roi, quand il ne les appelait pas dans son cabinet. Au conseil des dépêches, tous les ministres demeuraient debout, tant que durait le conseil; les princes seuls et le chancelier avaient le droit de s'asseoir. Aux autres conseils, tous ceux qui en faisaient partie avaient le droit de s'asseoir, excepté les maîtres des requêtes qui venaient apporter des pièces au conseil des finances.

On n'a point mis de tableaux dans cette pièce dont les dessus de portes sont du *Poussin;* mais on y remarque un modèle en bronze de la sta-

tue équestre de Louis XV, par Bouchardon, et cinq tables en mosaïques, représentant les plans de plusieurs résidences royales, notamment de Versailles.

CABINET DES CHASSES.

On arrive à ce cabinet par *le salon des pendules*, ou par un petit escalier qui donne sur la cour de marbre. Sous Louis XIV c'était une antichambre; son nouveau nom lui vint, selon les uns, de la frise qui l'entoure et qui représente des chiens de chasse; selon les autres, de l'usage où Louis XV était d'y faire amener quelques-uns de ses chiens avant son départ pour la chasse. On sait quelle était la passion de ce prince pour ce plaisir; on se rappelle cette épigramme, lorsqu'il ne chassait pas : « Le roi ne « fait rien aujourd'hui ! »

Louis XIV aimait aussi beaucoup la chasse, les chevaux [1], les chiens; il avait des chiennes favorites qui couchaient dans son cabinet, et auxquelles, tous les jours en sortant de table, il *portait des biscotines*. Un jour que, contre son

[1] Fesne, l'un des trois écuyers ordinaires de la grande écurie, était le seul qui dressât les *quatre-vingts chevaux* que le roi montait pour les chasses.

habitude, il avait manqué d'assister au conseil, il s'écria, en parodiant un opéra de Quinault :

« Le conseil à ses yeux a beau se présenter,
« Sitôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle :
« Rien ne peut l'arrêter
« Quand la chasse l'appelle. »

La croisée du cabinet où nous sommes donne sur une petite cour, qu'on appelle la cour des Cerfs; elle est entourée d'un balcon sur lequel, au retour de la chasse, la famille royale se plaçait pour voir faire la curée.

Cette grille en fer, à main gauche sur le balcon, servait d'entrée dans l'alcôve de la chambre de Louis XV. C'est par là que madame Dubarry, dont l'appartement était au-dessus, se rendait secrètement auprès du roi.

La porte dorée, à droite en entrant, donne sur un escalier qui conduisait, en haut, dans le logement de madame Dubarry, en bas, dans la cour de marbre. C'est par là que descendait Louis XIV, pour aller à la chasse ou pour se promener, comme nous l'avons vu dans Monicart; c'est au bas de cet escalier, dans l'ancienne petite salle des gardes du rez-de-chaussée, que le 5 janvier 1757, Damiens frappa Louis XV d'un coup de canif, à l'instant où ce monarque montait en voiture. Depuis cet attentat, les

gardes du corps qui formaient la haie autour du roi, *avaient ordre de faire face au public, afin de mieux surveiller et de prévenir de semblables tentatives* [1].

Au second étage de la cour des Cerfs, en face de l'appartement de madame Dubarry, Louis XV avait fait pratiquer pour lui, de petits appartements, entre autres, un boudoir, une bibliothèque et un laboratoire de chimie, où, réduisant cet art à sa plus vulgaire acception, ses mains royales s'humiliaient quelquefois jusqu'à préparer le chocolat ou le café de la favorite.

Louis XVI aimait aussi cette retraite, qu'il avait fait disposer suivant ses goûts; on y voyait, dans un petit salon doré, les gravures qui lui avaient été dédiées; dans son cabinet topogra-

[1] « Le supplice de Damiens commença le 28 mars, à cinq « heures de l'après-midi. On lui brûla la main droite, ensuite « il fut tenaillé. On jeta du plomb fondu dans ses plaies et « puis on l'écartela. Il resta vivant tout cet espace de temps « de cinq quarts d'heure avec une rare intrépidité. Pour der- « nier appareil, on avait élevé une petite charpente à la hau- « teur des traits des chevaux, sur laquelle il était attaché; ses « bras et ses jambes dépassaient; les chevaux ne purent sé- « parer ses membres. Il fallut employer le secours de la « hache. On réunit ces membres épars au tronçon, on alluma « un bûcher; on les y jeta, et on dispersa les cendres au « vent. Son père, sa femme et sa fille furent bannis du « royaume. »

phique, les cartes qu'il avait faites lui-même[1]; dans la bibliothèque, des livres précieux, tels que les heures d'Anne de Bretagne[2], et de vieux manuscrits de François Ier, et des derniers Valois; les œuvres de Louis XIV, et des papiers de famille.

Au-dessus de la bibliothèque, était la salle *du tour;* Louis XVI avait du goût pour la menuiserie, mais sa passion était la serrurerie. Aussi, avait-il, dans la même enceinte, une forge et deux enclumes. C'est lui qui, sous la direction d'un serrurier, nommé *Gamin*[3], avait, dit-on, forgé la clef de la serrure à sûreté de l'armoire où était renfermé le trop fameux *livre rouge*. C'est lui aussi qui fit le méridien en cuivre, adapté au parquet du Salon des Pendules, en face de la première croisée.

[1] Une de ces cartes existe à la bibliothèque du Palais-Royal.

[2] Ce précieux manuscrit est à la bibliothèque du roi.

[3] «Louis XVI montrait malheureusement un goût trop vif pour les arts mécaniques. La maçonnerie, la serrurerie, lui plaisaient au point qu'il admettait dans son intérieur un garçon serrurier, avec lequel il forgeait des clefs, des serrures; et ses mains noircies par le travail furent plusieurs fois, en ma présence, un sujet de représentations et même de reproches assez vifs de la part de la reine, qui aurait désiré pour le roi d'autres délassements.»

(Mémoires de Mme Campan.)

Louis XVI était curieux : aussi avait-il fait établir au-dessus de sa forge un belvédère, qui dominait les cours de Versailles, l'avenue de Paris et les jardins du voisinage : assis dans ce belvédère, sur un fauteuil, avec un immense télescope, il observait tout ce qui se passait autour de lui, et le soir il amusait le cercle de la reine, ou embarrassait les courtisans du récit de quelques aventures dont il avait surpris le secret.

Le cabinet des Chasses offre aujourd'hui une réunion de portraits, qui captiveront à bon droit l'attention de ceux qui visiteront Versailles; car ce sont tous les hommes qui ont secondé Louis XIV dans ses grands travaux. Colbert, l'ordonnateur des fêtes et des dépenses du palais de Versailles [1]; Le Brun et Vander-Meulen, Coysevox et Pujet, ses décorateurs; Mansard et

[1] Dans l'espoir d'éclaircir la grande question de ce que Versailles a coûté, nous avons examiné les comptes tenus par Colbert, et plusieurs autres documents qui existent dans les archives de la couronne; nous en avons comparé les résultats avec les évaluations si diverses de Mirabeau, de Volney, de Guillemot, de Lemontey, de Dulaure, qui varient depuis quatre cents millions jusqu'à trois milliards, et nous sommes restés convaincus, soit que des papiers aient été distraits, soit qu'ils aient été brûlés, qu'il était plus facile de faire des suppositions que des calculs exacts.

Le Nôtre, ses architectes. La vue de Louis, uniquement entouré des attributs des sciences et des arts, et de ceux qui les ont honorés, repose l'imagination de ces fastueuses allégories où l'homme et le roi disparaissent sous le héros et le dieu; on aime à se rappeler la protection éclairée, puissante, active, qu'il donnait à l'intelligence et au génie. Ce monarque, si fier vis-à-vis de l'étranger, si exigeant pour les grands seigneurs qui le servaient, si sévère à l'égard de sa famille, traitait avec une bienveillance recherchée, et même avec une sorte de bonhomie, les artistes qui se dévouaient à l'exécution de ses grandes pensées. Mansard non-seulement était admis dans la familiarité du roi, mais de simple maçon, il était devenu surintendant des bâtiments, aux appointements de cinquante-deux mille livres, sans perdre la charge de premier architecte, qui lui en valait dix-huit mille, avec la faculté de disposer de tous les emplois[1]; et il mourut marquis et chevalier de Saint-Michel, dans un des appartements du magnifique palais qu'il avait élevé!

Louis XIV n'aimait pas moins Le Nôtre, et Le Nôtre était moins rude, plus modeste et plus aimable. Un jour Louis XIV voulut visiter avec lui les bosquets de Versailles, qui venaient d'être

[1] Dangeau.

achevés. « Monsieur, lui avait dit le roi, je vous « donnerai vingt mille livres par bosquet dont « je serai content. » L'offre fut acceptée avec reconnaissance; mais après la visite des quatre premiers bosquets, que le roi avait bien voulu admirer : « C'est assez, sire, lui dit Le Nôtre; Votre « Majesté est si bonne qu'elle se ruinerait. » Le roi voulut lui donner des armes, il refusa. « Puis-je « oublier ma bêche? » dit-il. Et un jour que le roi se promenait dans un de ces chariots à roulettes, qu'il dirigeait lui-même, et que poussaient des valets de pied, il fit placer Le Nôtre à côté de lui, dans une autre de ces petites voitures; et le bonhomme, transporté de joie, s'écria : « Ah! mon pauvre père, si tu vivais, et « que tu pusses voir un pauvre jardinier comme « moi, ton fils, se promener en chaise à côté du « plus grand roi du monde, rien ne manquerait « à mon bonheur. »

SALLE DU DÉJEUNER.

Ancien appartement de madame de Maintenon.

Louis XIV avait l'habitude de déjeuner dans cette pièce avant de partir pour la chasse. Il y laissait entrer, pour les caresser, quatre chiens favoris qu'il aimait tant que, dans la crainte de trop les fatiguer, les pages avaient ordre de les conduire en voiture à la chasse.

Louis-Philippe avait l'habitude de s'y reposer lorsqu'il allait visiter et suivre les travaux du Musée national de Versailles.

Cette pièce, éclairée sur la cour des Cerfs, faisait autrefois partie *du petit appartement de madame de Maintenon.* « Cet appartement, dit « Saint-Simon, était au haut du grand escalier, « de plain-pied avec l'appartement du roi. » La destruction de ce grand escalier et les nombreux changements opérés par Louis XV dans cette partie intérieure du palais, ne permettent plus aujourd'hui que d'indiquer l'emplacement du

logement occupé par cette femme célèbre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pièce qu'on appelle aujourd'hui *salle du déjeuner* faisait partie du salon par lequel le roi passait, en sortant de la salle à manger[1], pour se rendre dans le cabinet de madame de Maintenon. La petite galerie Mignard, avec ses deux salons, pouvait offrir à cet appartement de brillants accessoires, lorsqu'on y faisait de la musique ou qu'on y jouait la comédie.

« Au sortir du dîner, dit Saint-Simon, le roi « entrait chez madame de Maintenon, se mettait « dans un fauteuil près d'elle, dans sa niche qui « était un canapé fermé de trois côtés, les prin- « cesses du sang sur des tabourets auprès d'eux, « et, dans l'éloignement, les dames privilégiées, « ce qui pour cette entrée-là était assez étendu. « On était auprès de plusieurs cabarets de thé « et de café; en prenait qui voulait. Le roi de- « meurait là plus ou moins, selon que la conver- « sation des princesses l'amusait, ou qu'il avait « affaire; puis il passait devant toutes ces dames, « allait chez lui, et toutes sortaient, excepté quel- « ques familières de madame de Maintenon. Dans « l'après-dînée, personne n'entrait où étaient le « roi et madame de Maintenon, que madame la

[1] Voir les plans de Blondel.

« duchesse de Bourgogne et le ministre qui ve-
« nait travailler. La porte était fermée, et les dames
« qui étaient dans l'autre pièce n'y voyaient le
« roi que passer pour souper, et elles l'y sui-
« vaient. »

On le voit : sur la fin de sa vie, Louis XIV avait transporté l'empire et concentré sa cour dans le petit appartement de madame de Maintenon. Le conseil se tenait souvent dans sa chambre, et tout en faisant de la tapisserie, elle donnait son avis sur les affaires de l'État. Comme elle dînait dans son intérieur, à une table particulière avec quelques dames de ses amies, le roi faisait quelquefois porter son dîner chez elle, et, grâce à d'adroites instances, cette galanterie se changea bientôt en habitude. Les convives ordinaires de ces petits dîners étaient, avec la duchesse de Bourgogne, madame de Lévi, dame du palais, madame de Caylus, si spirituelle, si aimable, madame de Dangeau, femme du Suétone de Versailles, et la marquise d'O, dont Louis XIV aimait l'enjouement et l'imagination romanesque [1]. Le roi se plaisait dans cette

[1] « Mademoiselle de Guilleragues s'était mariée, sur la côte de l'ancienne Troie, avec M. Villiers d'O. Madame de Maintenon, plus touchée du romanesque que sa moderne austérité ne le semblait, prit pour eux un degré d'affection qu'elle

intimité lorsqu'elle était animée par la présence et la gaieté de la duchesse de Bourgogne; il aimait tant cette princesse, dont la familiarité enfantine était si caressante! il riait si bien de ses aimables étourderies! il se plaisait tant à l'applaudir quand elle jouait tour à tour Esther ou la comtesse d'Escarbagnas!..... Mais en 1712, après la mort de cette princesse, le *reversi* solitaire de madame de Maintenon parut bien triste au vieux monarque; elle s'en aperçut; et pour distraire ses ennuis, elle multiplia les petits soupers, les loteries, les spectacles. Elle fit représenter Athalie par les demoiselles de Saint-Cyr.

Quant aux concerts, pour les rendre plus piquants, elle y intercalait des scènes détachées des comédies de Molière que Louis XIV aimait le plus; et pour concilier ces amusements avec les scrupules de sa conscience, elle faisait jouer ces scènes par des musiciens du roi vêtus en comédiens [1]. Mais la musique avait elle-même

trouva moyen de tourner en utile. Villiers fut agréé pour gouverneur du comte de Toulouse, et prit le nom de marquis d'O. Sa femme, galante et romanesque, lui laissa la gravité et l'austérité en partage, et prit pour elle l'enjouement et tout ce qui l'accompagne. » (Mémoires de Dangeau, 1687.)

[1] Tous les comédiens étaient excommuniés, excepté les artistes de l'Académie royale de musique, qui pouvaient même, indépendamment des autres droits des citoyens, obtenir des

perdu son attrait pour Louis, qui gémissait en secret de ne voir autour de lui que quelques vieilles femmes, parfois le duc du Maine et le comte de Toulouse, et toujours le capitaine des gardes; car telle était l'inquiétude ombrageuse de madame de Maintenon, que personne autre n'était admis dans cette mystique intimité. Un seul courtisan eut les honneurs de l'exception : ce fut le maréchal de Villeroy. S'il fut choisi par madame de Maintenon, c'est qu'elle était sûre de son dévouement, et qu'en même temps, conteur agréable, compagnon des plaisirs de la jeunesse du roi, il avait l'art d'en réveiller avec grâce les souvenirs, et de faire revivre sous ses yeux ces carrousels, ces ballets et ces fêtes où Louis avait figuré avec tant d'éclat.

Hélas! il y avait loin de l'auguste et triste captif de la veuve de Scarron, au jeune et brillant souverain qui, vainqueur de la Flandre et de la Franche-Comté, venait se délasser des fatigues de la guerre dans les bosquets enchantés de Versailles!

lettres de noblesse. Ce privilége, qui est inscrit dans les statuts de l'Opéra, fut accordé en souvenir de Louis XIV, qui avait dansé sur les théâtres de la cour.

LE CONFESSIONNAL.

C'est là que s'agenouillait le grand roi, c'est là qu'il humiliait sa fierté devant celui au nom duquel s'abaissent toutes les grandeurs de la terre. Louis XIV était pieux et il s'acquittait avec régularité de tous les devoirs de la religion. Son premier confesseur était le P. La Chaise. Lorsqu'il se sentit vieillir, il pria le roi de lui choisir un successeur, et, au nom de l'attachement qu'il lui portait, il l'exhorta à le choisir dans la compagnie de Jésus : « C'est une compagnie, lui dit-il, « très-étendue, composée de bien des sortes de « gens et d'esprits ; il ne faut pas les mettre au « désespoir..... un mauvais coup est bientôt fait, « et n'est pas sans exemple.....[1]. » Louis XIV se souvint de son aïeul, et un jésuite, le P. Letellier, fut choisi. C'était un zèle plus ardent, plus exalté que celui du P. La Chaise, et sans doute, à travers la grille de ce confessionnal, ses exhortations n'ont pas été sans influence pour arracher

[1] Récit de Maréchal, premier chirurgien du roi.

la révocation de l'édit de Nantes aux scrupules et à la faiblesse de son auguste pénitent.

Louis XIV ne permit jamais à son fils, le grand Dauphin, d'avoir d'autre confesseur que le sien; il désignait également ceux des autres membres de sa famille, et il les choisissait toujours parmi les jésuites. Il communiait en public cinq fois par an, à Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption, à la Toussaint, à Noël; il imposait le même devoir à toute sa famille.

Dangeau nous apprend qu'il exhortait lui-même ses courtisans à faire leurs pâques, qu'il estimait ceux *qui les faisaient bien*, et qu'un jour, le 21 mai 1684, dans la chapelle, il réprimanda tout haut le marquis de Gesvres qui entendait la messe irréligieusement. Il ne voulait pas non plus que l'on travaillât le dimanche, *quelque petit que fût le travail*, car il ne permit pas même, un dimanche soir, avant souper, d'*écrire les billets de la loterie de la duchesse de Bourgogne;* et le lendemain de la mort de ce prince, madame de Maintenon écrivait : « J'ai eu le courage de « voir les saintes reliques que le roi portait sur « lui. »

Dans la niche près du confessionnal, on remarque une glace sans tain, derrière laquelle se tenait, l'épée à la main, pendant la confession,

le capitaine des gardes; car sa consigne était *de ne jamais perdre le roi de vue.*

Le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, roi d'Espagne, avait dans ces moments solennels une bien plus étrange habitude. Naturellement ombrageux, défiant, jaloux de tous les secrets de la reine Élisabeth de Parme, il avait fait placer, à l'Escurial, son confessionnal dans un cabinet qui n'était séparé de sa chambre que par une mince cloison, dans laquelle était pratiqué un vasistas mobile qui lui permettait d'entendre et de voir. Lorsqu'il trouvait que la confession durait trop longtemps, il ouvrait le vasistas en disant : « C'est assez », et rappelait la reine.

On ne sera pas étonné de trouver dans le cabinet du confessionnal de Versailles le portrait de madame de Maintenon!... La jolie enfant qu'elle caresse est Françoise-Marie de Bourbon (Mlle de Blois), fille de Louis XIV et de madame de Montespan. Cette princesse, qui avait la grâce et l'esprit de sa mère, devint l'épouse de Philippe, duc d'Orléans, régent de France.

CABINET DE LOUIS XVI.

ANCIENNE SALLE A MANGER DE LOUIS XIV.

Au bout du salon des Pendules où l'on rentre par le cabinet des Chasses, se trouve l'ancienne salle à manger de Louis XIV[1]. Ce prince aimait la bonne chère, avait un appétit robuste, et faisait par jour deux repas si prolongés, qu'en 1696, pour les abréger, il décida qu'il n'y aurait plus à sa table que *trois services*[2]. Il ne buvait que du vin de Champagne; et ce fut un événement à la cour lorsqu'il le quitta, sur l'avis de Fagon, son médecin, pour boire du vin de Bourgogne, « si vieux, dit Saint-Simon, qu'il en était usé, « et que le roi disait en riant : « Il y a souvent « des seigneurs bien attrapés à vouloir goûter « le vin de ma bouche. » Il buvait à la glace en tout temps, prenait soir et matin plusieurs potages, et faisait servir tous les jours devant lui une corbeille de pâtisseries qu'il mangeait avec

[1] Voir les plans de Blondel.

[2] Mémoires de Dangeau.

des fruits. Il n'aimait pas le gibier, et ne prenait ni thé, ni café, ni liqueur, ni chocolat.

Les fils de France et les princesses du sang dînaient à sa table et se plaçaient à droite et à gauche selon leur rang; madame de Maintenon au milieu. *Monsieur* et *Madame* se mettaient toujours au bout de la table, à gauche du roi, le dos à la fenêtre qui donne sur la grande cour.

Il se passa dans cette salle à manger deux aventures assez singulières. Bontems, le premier valet de chambre de Louis XIV, s'aperçoit un jour que les franges d'or de tous les rideaux du grand appartement ont été coupées et enlevées. Dans son désespoir, il ordonne et fait lui-même les recherches les plus actives pour découvrir les auteurs de ce vol audacieux. Toutes les perquisitions étaient demeurées sans succès, lorsqu'un soir, à souper, un paquet renfermant les franges tombe à l'improviste sur la table du roi avec ce petit billet, tracé d'une écriture contrefaite : « Reprends tes franges, « Bontemps, la peine en passe le plaisir; mes « baise-mains au roi. » On n'a jamais bien connu la source de ce petit complot; mais on soupçonne que c'était une leçon de vigilance donnée à Bontems, et que le roi lui-même était dans le secret.

La seconde anecdote concerne le duc du Maine. On sait qu'il était le favori de madame de

Maintenon, et qu'elle ne laissait échapper aucune occasion d'exalter le courage et les brillantes qualités de ce prince. A défaut de la vérité, elle ne rougissait point, en pareil cas, d'employer le mensonge; tant était grande sa faiblesse pour lui! C'est ce qu'elle fit au sujet de la campagne de Flandre, où les princes s'étaient rendus. Une gazette, fabriquée par la flatterie, annonçe que le duc du Maine a donné les preuves de la plus grande valeur, et que, même il a été blessé. Comme père et comme roi, Louis XIV l'en félicite; mais les bulletins officiels de l'armée ne tardèrent pas à détruire son erreur et sa joie; le duc du Maine ne s'était pas même présenté sur le champ de bataille!..... Le roi en prit une telle humeur, qu'en sortant de table où il avait été fort silencieux, il frappa de sa canne un valet de pied dont l'unique tort était d'avoir mis un biscuit dans sa poche. Cet excès de vivacité si contraire au caractère du roi excita une surprise générale; il n'y eut que les plus intimes confidents qui surent que les épaules du valet de pied avaient porté le poids d'une colère qu'on n'avait point osé manifester à d'autres.

Cette même pièce fut témoin d'une des scènes qui honorent le plus la mémoire de Louis XIV. On sait combien il aimait Molière; il l'avait noblement soutenu pour la représentation du Tar-

tufe; il fit plus encore, si l'on se reporte aux mœurs du temps. Molière était valet de chambre du roi, et à ce titre il mangeait à la table de service; mais les courtisans subalternes, regardant comme un déshonneur de dîner avec un comédien, lui faisaient toujours mauvaise mine et s'éloignaient de lui. Louis XIV le sut, et un matin, après son petit lever, il dit à Molière : « On dit que les officiers de ma chambre ne « vous trouvent pas fait pour manger avec eux : « mettez-vous à cette table, et qu'on m'apporte « *mon en-cas de nuit.* » Et Louis XIV lui servit une aile de volaille. Tout le monde ouvrit de grands yeux, et, de ce jour, on brigua comme une faveur de dîner avec celui qui avait eu l'honneur de déjeuner avec le roi.

Il existe dans la bibliothèque du Palais-Royal un livre intitulé *le Cuisinier de Louis XIV*. A l'aide des menus et des explications qui les accompagnent, on essaya un jour, dans une grande maison, de *recommencer* un des dîners de ce monarque; mais, soit que les vraies traditions aient été perdues, soit que le goût du siècle ait changé, ou que la gastronomie soit en progrès, tout le monde fut d'accord pour reconnaître que si le siècle de Louis XIV avait été le siècle d'Auguste et de Périclès, ce n'était pas celui de Lucullus.

Louis XV faisait aussi grande chère, surtout à Choisy, dont les menus, approuvés par le roi et recueillis sous un maroquin magnifique, attestent que madame de Châteauroux et madame de Pompadour ne dédaignaient pas un dîner fin.

Cette pièce, qui était comme la précédente ornée de tableaux, perdit sa destination première à la fin du règne de Louis XIV, qui en fit un *cabinet de jeu*, et sous Louis XVI qui en fit *son cabinet particulier*. C'est là qu'il ouvrait ses dépêches, et qu'il conservait ses papiers importants.

Ici finissait, sur la cour de marbre, l'appartement de Louis XIV, qui se terminait sur la petite aile droite de la cour royale, au haut du grand escalier, qui n'existe plus, par la *galerie Mignard*, qui a elle-même disparu lors des modifications que Louis XV fit subir à cette aile du palais.

On trouve dans plusieurs auteurs la description de cette petite galerie, et des deux salons qui l'accompagnaient. Les plafonds avaient été peints par Mignard, et on y admirait une collection de tableaux des grands maîtres, qui fut disséminée dans les appartements du palais, ou déposés à la surintendance[1], lorsque Louis XV

[1] Lors du voyage de Joseph II en France, la reine lui parla

convertit cette galerie en un appartement, destiné d'abord à sa sœur, madame Adélaïde, consacré plus tard à l'usage personnel du roi.

de l'appartement qu'elle lui avait fait préparer dans le château de Versailles; l'empereur répondit qu'il ne l'accepterait pas, et qu'en voyageant il logeait toujours au *cabaret* (ce fut sa propre expression) et qu'il y logerait; mais il dînait avec le roi et la reine, et soupait avec toute la famille réunie.

Il reprochait souvent au roi de laisser *dans la poussière des magasins* tant d'admirables tableaux, et lui dit un jour que si l'usage n'était pas d'en placer quelques-uns dans les appartements de Versailles, il ne connaîtrait pas même les principaux chefs-d'œuvre qu'il possédait.

SALLES DE LA VAISSELLE D'OR.

Les *deux salles de la vaisselle d'or*, le *salon des porcelaines*, la *bibliothèque*, la *petite salle à manger*, vinrent remplacer le grand escalier et la galerie Mignard en 1736, et d'abord servirent de logement à madame Adélaïde, sœur du roi : elle couchait dans l'emplacement de la petite galerie; un des salons avait été arrangé pour son cabinet, l'autre pour sa salle à manger, car cette princesse, qui tenait sa maison, avait l'habitude de traiter ses sœurs Sophie, Louise et Victoire. Lorsque madame Adélaïde descendit au rez-de-chaussée, son appartement reçut les destinations que nous allons rappeler.

Les deux premières salles servaient de dépôt à la vaisselle d'or du roi, qui y était renfermée dans de petits buffets à glaces d'une élégance extrême.

A gauche de la seconde de ces deux pièces, se trouvait le *cabinet de la cassette*, dont le nom indique l'ancien usage. C'est là que Louis XV gardait son trésor privé; il en jouissait en avare,

et l'histoire nous raconte avec surprise que ce prince, si prodigue des deniers de l'État, avait la manie de se composer une épargne particulière qu'il grossissait par un intérêt dans la ferme générale.

Il faisait aussi des affaires particulières, dans lesquelles, comme homme privé, il prenait le nom de Louis de Bourbon, qu'il séparait du roi de France. C'est ainsi qu'il vendit un jour à Sevin, premier commis de la guerre, une petite maison qu'il avait au Parc aux Cerfs. Il fit dire à l'acquéreur de lui en apporter le prix en or, et reçut les 40 mille livres de ses propres mains, dans son cabinet [1].

[1] « Le roi, sur ses fonds particuliers, payait l'entretien des « maisons de ses maîtresses, l'éducation de ses filles natu- « relles, et leurs dots quand elles se mariaient. »

(Mémoires de Mme Campan.)

ANCIEN SALON DE PORCELAINES.

Sous l'ancienne monarchie, on exposait dans ce salon, au premier janvier, les plus beaux produits de la manufacture de Sèvres. Louis XVI se plaisait quelquefois à en faire une loterie pour les dames de la cour; ou, quand on les mettait en vente, il s'amusait à regarder par un trou pratiqué dans la porte d'entrée, les personnes qui faisaient des emplettes.

On y voit aujourd'hui quatre tableaux du règne de Louis XIV, parmi lesquels on remarque le siége de Cambray, de Vander-Meulen; et le siége de Naerden, dont le marquis de Rochefort se rendit maître le 22 juillet 1672.

BIBLIOTHÈQUE.

Le roi se propose de réunir dans cette bibliothèque tous les ouvrages analogues au caractère historique qu'il a donné au palais de Versailles : les mémoires de l'histoire de France, l'histoire de France par les meilleurs auteurs, les récits et les plans de nos grandes batailles, les biographies de tous les hommes célèbres. Cette idée complétera cette admirable collection de souvenirs français.

C'est dans une petite armoire de cette pièce, à côté de la porte-nord, que, sur la dénonciation d'un serrurier que Louis XVI avait admis dans une dangereuse intimité, on découvrit le *Livre Rouge*, dépositaire de tant de faveurs, de faiblesses et d'ingratitudes!

PETITE SALLE A MANGER DE LOUIS XV.

Lorsque Louis XV eut fait un cabinet de jeu de l'ancienne salle à manger de Louis XIV, il fit faire cette petite salle à manger, où, plus tard, Louis XVI fit placer un billard.

On y voit plusieurs tableaux : le siége de Luxembourg en 1684, le siége de Maëstricht en 1693, et la bataille de Cassano, où, le 16 août 1705, le duc de Vendôme combattit les Impériaux, eut un cheval tué sous lui, se releva, chargea à la tête des grenadiers royaux, et eut la gloire de vaincre le prince Eugène.

ANCIEN CABINET DES MÉDAILLES,

AUJOURD'HUI SALLE DES GOUACHES DE LOUIS XV ET LOUIS XVI.

Cette pièce, située à côté de la salle d'Abondance, était, sous Louis XIV, le cabinet des antiques et des curiosités. Il renfermait : 1° des bijoux ; 2° des médailles ; 3° des pierres gravées ; 4° des curiosités ; 5° des tableaux. On y remarquait des figures d'or couvertes de pierreries, dans une magnifique nef d'or qui pesait 150 marcs. Les médailles et pierres gravées étaient rangées dans plus de trois cents tiroirs, contenus dans douze grandes armoires.

L'origine de cette collection fut le goût que Gaston de France, duc d'Orléans, avait pour les curiosités. Ce prince possédait en effet, au Luxembourg, un très-beau cabinet de médailles, où il se retirait en petit comité, et où il était le jour où mademoiselle de Chevreuse voulait faire arrêter les princes. Il légua, par son testament, l'an 1659, sa bibliothèque et son cabinet à Louis XIV. Cette collection, déjà très-pré-

cieuse, fut augmentée par les soins de Colbert et de Louvois, qui furent successivement surintendants des bâtiments du roi, place qui emportait la direction des bibliothèques et des médailles.

Entre autres curiosités, on remarquait le bouclier votif en argent, qui fut trouvé dans le Rhône, près d'Avignon, l'an 1656, et qui est aujourd'hui à la bibliothèque royale, sous le nom de bouclier de Scipion.

Il y avait aussi des statues antiques, Cléopâtre, Cupidon et Vénus. Tous les tableaux étaient des grands maîtres; on admirait surtout une Vierge de Raphaël, une sainte famille de Paul Véronèse, le Sacrifice d'Abraham d'Annibal Carrache, et l'Ange et Tobie d'André del Sarte.

Telle était l'admiration qu'excitait la vue de ce cabinet, que l'auteur de la *Relation des Assemblées de Versailles, en* 1683, s'écrie : « J'ai « vu le riche cabinet du grand calife de Baby- « lone, les superbes ameublements d'Atalus à « Pergame, tous les trésors des rois de la Lydie, « et des amas de pierreries plus que n'en ont « tous les rois des Indes. »

Lorsque, en 1748, madame de Pompadour, qui aimait à jouer la comédie, et qui la jouait bien, voulut offrir cet amusement à Louis XV,

dans les cabinets, elle choisit le cabinet des Médailles pour le théâtre. La troupe se composait du duc d'Orléans, du duc d'Ayen, du duc de Nivernais, du duc de Duras, du comte de Maillebois, du marquis de Courtenvaux, du duc de Coigny et du marquis d'Entraigues.

Les actrices étaient la duchesse de Brancas, la marquise de Pompadour, la comtesse d'Estrades, et la comtesse d'Angivilliers. Le directeur était le duc de La Vallière.

La première pièce que jouèrent sur ce petit théâtre ces véritables comédiens du roi, fut *l'Enfant prodigue*, de Voltaire.

La seconde fut *le Méchant*, de Gresset, qui était aussi dans les bonnes grâces de madame de Pompadour.

Louis XV n'aimait pas Voltaire ; cependant, à la prière de madame de Pompadour, il l'applaudit et lui permit d'assister à la seconde représentation de sa comédie. Voltaire, enchanté, exhala dans ces vers charmants l'encens dont il était enivré :

« Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les dons de plaire,

Pompadour! Vous embellissez
La cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel!
Que votre amour soit éternel!
Que tous vos jours soient marqués par des fêtes!
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis!
Vivez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes!»

SALLE DES CROISADES.

La pièce où nous sommes, qui était autrefois une dépendance de la salle de Comédie qui n'existe plus, a reçu sa nouvelle dénomination des tableaux dont Louis-Philippe l'a décorée. Ils retracent l'histoire des croisades; et ce n'est pas une des pages les moins poétiques de notre histoire, que les brillantes aventures de ces illustres pèlerins et de ces nobles chevaliers qui, après la conquête des royaumes de Naples et de Sicile, ont porté dans la terre sainte leur pieux courage. Ces noms tant célébrés de Robert Guiscar, de Roger, de Coucy, de Tancrède, de Godefroy de Bouillon; ce concile de Clermont, où la parole de Pierre l'Hermite décida la première croisade; l'Europe croyante se précipitant sur l'Asie infidèle; Antioche et Jérusalem enlevées à l'empire du Croissant; Godefroy, venant après la bataille d'Ascalon, suspendre dans la chapelle du Saint-Sépulcre le grand étendard de Mahomet et l'épée du soudan d'Égypte; Louis VII, roi de France, entraîné par la foi sur les bords du Méandre et disputant sa vie aux Sarrasins; Phi-

lippe-Auguste plantant sur les remparts de Ptolémaïs l'oriflamme qui, dans les champs de Bouvines, avait couvert et protégé son corps foulé aux pieds des chevaux; saint Louis, trop séduit peut-être par l'espoir de devenir le parrain d'un roi mahométan, mais si brave à Massour, si grand dans sa captivité, et mourant sur un lit de cendres avec la ferveur d'un anachorète et le courage d'un héros; Philippe le Hardi, son fils, rapportant en France les restes de ce prince qui, reçu dans le ciel, n'a fait que changer de couronne; cette terre, enfin, arrosée du sang d'un dieu; cette croix qui fut le signe de la rédemption du monde; cette tombe sacrée qui en fut le berceau.... sont autant de souvenirs qui frappent et attachent l'imagination.

Leur charme mêlé de respect tient du merveilleux; et tel est encore leur empire dans la Palestine, qu'en 1836, après des siècles, un petit-fils de saint Louis, visitant les lieux saints, a été, de la part de toute la population, l'objet des plus solennels hommages!

SALLE DES ÉTATS GÉNÉRAUX.

Avant de passer dans les Grands Appartements, arrêtons-nous encore dans l'aile Gabriel pour y voir la salle des États Généraux.

La salle des États Généraux était autrefois le foyer de la salle de spectacle bâtie par Louis XV dans l'aile Gabriel. Le roi Louis-Philippe y a fait placer trois grands tableaux qui représentent les assemblées de nos états généraux à diverses époques de notre histoire : les états de 1506, sous Louis XII ; les états de 1614, sous Louis XIII ; les états de 1789, sous Louis XVI.

L'histoire des états généraux offre partout ce sentiment d'indépendance qui déjà cherchait à se manifester dans les diètes tenues par nos anciens rois, sous le nom d'*Assemblées de champ de mars* ou *de champ de mai*. Depuis l'année 1137, où Louis le Gros affranchit les communes, et l'année 1303, sous Philippe le Bel, où le tiers état fut admis aux États Généraux, il y a eu de nombreux exemples de cet amour pour les franchises nationales, notamment sous Charles le

Bel et sous Philippe VI, et pendant la captivité du roi Jean.

Les états de 1506 ne furent pas moins la reconnaissance des droits de la nation qu'un hommage solennel rendu aux vertus de Louis XII. On jugea que l'acte par lequel le monarque avait disposé de la couronne en faveur du comte d'Angoulême (depuis François Ier), avait besoin de la sanction des états généraux; ils furent convoqués à Tours, et après l'adhésion donnée au testament du roi, l'orateur du tiers, Picot, député de Paris, s'écria : « La France est heureuse; « le mouton bondit au milieu des loups, et le « chevreau joue parmi les tigres. Daignez, Sire, « accepter le titre de *Père du peuple!* » Cette proposition fut accueillie par d'unanimes applaudissements, et la postérité équitable a confirmé ce glorieux surnom.

En 1614, Marie de Médicis, après sa réconciliation avec le prince de Condé, s'était engagée à convoquer les états généraux; ils furent remarquables par la fermeté de langage de Savaron, lieutenant général de Clermont, et de Miron, président du tiers état, à la clôture de ces états, le 23 février 1615. Tel fut surtout l'effet produit par ce nouveau paysan du Danube, que, de retour au Louvre, la cour délibéra s'il ne serait pas opportun de l'envoyer à la Bastille!

Quant aux états généraux de 1789, les derniers qui aient été tenus en France, ils étaient devenus le cri de ralliement de tout le royaume, du jour où le parlement, accusant le gouvernement *de réduire la monarchie française à l'état de despotisme*, avait, par sa déclaration du 3 mai 1788, fixé les bases de la constitution de la France, et transmis à tous les bailliages sa profession de foi. Las du présent, on aimait à se créer un meilleur avenir, et on espérait que, grâce à une assemblée élue par la nation, tous les désordres d'une administration capricieuse feraient place à des principes fixes, à des lois, à des garanties. Les états généraux furent convoqués pour le 5 mai, et le 4, veille de l'ouverture, « une *pro-* « *cession solennelle*[1] eut lieu à Versailles. Le roi, « les trois ordres, tous les dignitaires de l'État, « se rendirent à l'église Notre-Dame. La cour « avait déployé une magnificence extraordinaire. « Les deux premiers ordres étaient vêtus avec « pompe; princes, ducs et pairs, gentilshommes, « prélats, étaient parés de pourpre et avaient « la tête couverte de chapeaux à plumes. Les « députés du tiers, vêtus de simples man-

[1] Cette procession est représentée sur la frise qui entoure cette salle.

« teaux noirs, venaient ensuite. Cette pompe « royale, militaire et religieuse, ces chants pieux, « ces instruments guerriers, et surtout la gran- « deur de l'événement, émurent profondément « les cœurs[1]. »

Ces états généraux portaient dans leur sein les destinées de la France, et, comme les Machabées, avaient dans une main le glaive qui détruit, dans l'autre la truelle qui édifie.

[1] Thiers, *Révolution française*.

SALON D'HERCULE, ANCIENNE CHAPELLE.

Le salon d'Hercule est situé au-dessus des arcades qui séparent la cour de la chapelle des jardins, et qui rattachent l'aile du nord au corps du bâtiment central. C'était la chapelle du palais, après la destruction de la petite chapelle de Louis XIII et avant l'élévation de la grande et belle chapelle d'aujourd'hui.

Un tableau placé dans la galerie du nord et représentant la cérémonie où Dangeau fut reçu par Louis XIV chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, nous apprend quelle était autrefois la disposition de cette chapelle : elle descendait jusqu'au rez-de-chaussée; le haut était éclairé par des croisées qui donnaient, à la fois, sur la cour et sur le parc, et il y avait tout autour des tribunes ornées de balcons.

C'est là que Bossuet faisait entendre, devant Louis XIV au milieu de sa cour et dans tout l'éclat de sa puissance, ces sublimes paroles : « Dieu « seul est grand! » C'est là que ce monarque adressa à Massillon qui venait de prêcher, cet

éloge si délicat : « Mon père, j'ai entendu plu-
« sieurs grands orateurs dans ma chapelle, et j'en ai
« toujours été fort content : pour vous, toutes les
« fois que je vous ai entendu, j'ai été mécontent
« de moi-même. » C'est là aussi que madame de La Vallière, le jour où le roi allait partir pour la Flandre, vint entendre la messe, ou plutôt voir, pour la dernière fois, celui qui l'avait tant aimée.

Le mariage du duc de Chartres (depuis régent) fut célébré dans cette chapelle, le lundi gras 1692, par le cardinal de Bouillon. « Toute la royale noce, dit Saint-Simon, et les époux superbement parés se rendirent, un peu avant midi, dans le cabinet du roi, et de là à la chapelle. Elle était arrangée à l'ordinaire, comme pour la messe du roi, excepté qu'entre son prie-Dieu et l'autel étaient deux carreaux pour les mariés, qui tournaient le dos au roi. Le cardinal de Bouillon tout revêtu y arriva en même temps de la sacristie, les maria et dit la messe. De la chapelle, on alla tout de suite se mettre à table. L'après-dînée, le roi et la reine d'Angleterre vinrent à Versailles, avec leur cour. Il y eut grande musique, grand jeu, où le roi fut toujours fort paré, et fort aise, son cordon bleu par-dessus, comme la veille. Le souper fut pareil au dîner. Ensuite on mena les mariés dans l'appartement de la nouvelle duchesse de Chartres, à qui la reine d'An-

gleterre donna la chemise, et le roi d'Angleterre à M. de Chartres. »

Lorsqu'on éleva dans l'aile du nord la grande chapelle, le rez-de-chaussée de l'ancienne fit place à l'arcade qui, de la cour de la chapelle, conduit dans les jardins, et le haut forma un grand vestibule, d'abord sans ornements et sans destination. Ce ne fut qu'en 1729 que, cédant aux conseils de l'évêque de Fréjus, Hercule de Fleury, Louis XV ordonna de le décorer.

Lemoine fut chargé du plafond; il y peignit sur un fond de 64 pieds de long sur 54 de large, l'*apothéose d'Hercule;* il choisit ce sujet, dit-on, par allusion au prénom du cardinal, son protecteur; et pour faire pardonner le rapprochement d'un prince de l'Église avec un demi-dieu de la Fable, il présenta cette allégorie comme *le triomphe de l'honneur conduit par la vertu à l'immortalité.*

On raconte que ce peintre espérait que cette vaste et belle composition le placerait à la cour de Louis XV, dans la même position que Lebrun à la cour de Louis XIV. Mais les temps avaient changé, et Lemoine, désespéré de l'oubli dans lequel on le laissait, perdit la raison, et dans un accès de folie mit fin à ses jours.

C'est dans le salon d'Hercule que, le 6 octo-

bre 1789, la députation de l'assemblée nationale, au nombre de trente-six membres, se réunit pour remettre entre les mains de Louis XVI le décret par lequel cette assemblée *se déclarait inséparable du roi.* Louis-Philippe a fait placer sur la cheminée, un Louis XIV à cheval, couronné par la Victoire. En face, se trouvait un grand tableau représentant Constantin mettant en déroute les troupes de Maxence : le roi l'a fait remplacer par le passage du Rhin, à Tolhuis, le 12 juin 1692, peint par Lebrun.

Ces deux tableaux annoncent dignement Louis XIV, et ses Grands Appartements, dont chacun a reçu son nom du personnage mythologique ou allégorique qui tient le premier rang dans les peintures des plafonds.

GRANDS APPARTEMENTS.

SALLE DE L'ABONDANCE.

Cette salle, qui donnait entrée au cabinet des antiques et des curiosités, doit son nom au plafond qui représente l'*Abondance* avec ses attributs, une couronne, une corne et un sceptre d'or. On y voyait autrefois Énée et Anchise, du Dominiquin, et la femme paralytique de Paul Véronèse. Ces tableaux comme tous les autres avaient disparu de Versailles à la révolution, et les murs étaient nus lorsque Louis-Philippe a conçu sa grande pensée. Comme cette pièce fait partie de la réunion des grands appartements qu'on peut appeler la *Galerie Louis XIV*, on y a rassemblé des tableaux qui retracent plusieurs siéges qui ont illustré son règne; entre autres, Fribourg, rendu au maréchal Créqui, en 1677; la prise de Valenciennes où les mousquetaires jouèrent un rôle si brillant; Charleroy, emporté par le maréchal de Turenne, et l'entrée du roi dans Ypres, le 25 mars 1678. Ces tableaux sont tous de Vander-Meulen.

SALON DE VÉNUS.

Cette pièce, qui était pavée des marbres les plus rares, correspondait, sur les plans de Mansard, avec le grand vestibule des appartements de la reine, qui est devenu la *salle du Sacre*. On y voit encore les deux perspectives peintes par Rousseau, et, entre les fenêtres, les deux statues, peintes en marbre blanc, de Méléagre et Atalante; seulement, les coquilles d'or qui les accompagnaient ont disparu. Des deux portes qui sont en face des croisées, l'une est vraie, l'autre n'est que figurée. Par la première, Louis XV se rendait à la comédie. Dans la niche qui les sépare, on voyait, sous Louis XIV, la statue de Cincinnatus, dont on a peine à s'expliquer la présence dans le salon de Vénus; cette place est bien mieux occupée à présent par le joli groupe des trois Grâces, de Pradier, qui se trouve en harmonie avec ce plafond dont Monicart a dit :

« Là les trois sœurs que l'on nomme les Grâces
« Remplissent bien leur devoir et leurs places,

« En couronnant Vénus, leur maîtresse, de fleurs,
« Dont les roses sont les couleurs;
« Et Cupidon voltige au-dessus de sa mère,
« Avec la flèche et l'arc en main,
« Et ces amours, ornés d'une plume légère,
« Portent du petit dieu, leur frère et souverain,
« Le carquois, le flambeau, son bagage ordinaire. »

Conformément au plan que nous a révélé Félibien, et qui avait pour but de représenter dans les grands appartements du roi, les principaux personnages de l'antiquité, comme les héroïnes dans les appartements de la reine, Houasse a peint, au-dessus de la corniche, *Auguste* assistant à une course dans le cirque de Rome, *Nabuchodonosor* élevant les jardins de Babylone, *Alexandre* épousant Roxane, et *Cyrus* passant en revue son armée.

SALON DE DIANE.

Le plafond, peint par *Blanchard*, représente *Diane* sur un char tiré par deux biches, et entouré des Heures : l'horloge désigne celles du travail; le Sommeil, celles du repos; une lampe, celles de la veille. La Chasse et la Navigation, sous la figure de deux femmes, accompagnent la déesse.

Dans l'attique, Cyrus attaque un sanglier, et Alexandre un lion : voilà pour la chasse; César envoie des colons à Carthage, et Jason aborde à Colchos, pour conquérir la toison d'or : voilà pour la navigation.

Fidèle à son intention de toujours rappeler Louis XIV dans ses appartements, Louis-Philippe a fait placer dans cette salle un beau portrait de ce prince en habits royaux, par Rigaud, et un portrait en pied de la reine, sa femme, Marie-Thérèse. S. M. a fait également replacer le buste en marbre blanc de Louis XIV, par le cavalier Bernin.

« Cet habile sculpteur, dit Piganiol, n'avait

pas seulement représenté au naturel tous les traits de ce grand monarque; il a encore rendu visibles son cœur, son esprit et sa noble fierté. »

Il paraît que l'illustre cavalier n'avait pas aussi bien réussi pour la statue équestre de ce prince, car voici ce qu'on lit dans les mémoires de Dangeau, à la date du 14 novembre 1685 :

« Le roi se promena (à Versailles) dans l'Orangerie, qu'il trouva d'une magnificence admirable. Il vit la statue équestre du cavalier Bernin, qu'on y a placée, et trouva que l'homme et le cheval étaient si mal faits, qu'il résolut non-seulement de l'ôter de là, mais même de la faire briser. »

Cette statue ne fut pas brisée, mais elle subit une transformation : on la voit aujourd'hui à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses.

SALON DE MARS.

Cette vaste pièce était primitivement destinée à être la *salle des gardes*, mais on en fit une salle de bal et de concert; on la fit servir aussi pour le grand couvert du roi [1].

Il y avait deux tribunes de marbre où l'on plaçait les musiciens; sur les colonnes qui ornaient ces tribunes, étaient des vases de porphyre : des tables d'argent massif, des glaces magnifiques, des guéridons chargés de curiosités, des girandoles de cristal, des meubles de Boule, et le beau tableau de la famille de Darius, par Le Brun, complétaient la richesse et la beauté de ce salon.

L'abbé Bourdelot, dans une lettre à la princesse de Brunswick, donne une description pompeuse d'*un appartement* qui se tint dans

[1] Quand Louis veut donner un festin magnifique,
Des bals, des concerts de musique,
Pour voir et réjouir et rassembler sa cour,
Il choisit pour cela mon commode séjour.

(Merveilles parlantes de Versailles.)

cette pièce : nous croyons devoir, avant de rappeler le récit du docteur, faire expliquer par Saint-Simon ce qu'on appelait *appartement*.

« Ce qu'on appelait *appartement* était le concours de toute la cour, depuis sept heures du soir jusqu'à dix, que le roi se mettait à table, dans le grand appartement, depuis un des salons du bout de la grande galerie jusque vers la tribune de la Chapelle. D'abord, il y avait une musique; puis des tables pour toutes les pièces, toutes prêtes pour toutes sortes de jeux; un lansquenet où Monseigneur et Monsieur jouaient toujours; un billard, en un mot, liberté entière de faire des parties avec qui on voulait, et de demander des tables si elles se trouvaient toutes remplies; au delà du billard, il y avait une pièce destinée aux rafraîchissements; et tout parfaitement éclairé. Au commencement que cela fut établi, le roi y allait et y jouait quelque temps; mais dès lors il y avait longtemps qu'il n'y allait plus, mais il voulait qu'on y fût assidu, et chacun s'empressait à lui plaire. »

Écoutons maintenant le bon vieillard :

« Dans la salle de bal, il y avait des dames fort belles et jeunes, toutes brillantes de pierreries : madame la princesse de Conty, la belle, emporte le prix de la danse. Mais le grand objet

où était le charme, c'est le roi ; il y avait trois carreaux sur le bord de l'estrade. Je fus étonné qu'il se fût assis là sans façon : il ordonnait la danse et la musique, parlant souvent à madame la Dauphine, qui lui répondait agréablement. J'admirais les airs que S. M. commandait que l'on chantât : ils étaient touchants et bien choisis. . . . . Le duc de Nevers me fit part de ses poésies ; on prit des rafraîchissements ; j'eus l'honneur d'être du même écot avec des princes et MM. les ducs de Créquy, Saint-Aignan, la Feuillade, Roquelaure, et MM. les maréchaux d'Humières et de Lorge ; je choquai le verre avec le maréchal de Schomberg et MM. de Choiseul et Duquesne ; M. de Montausier se serait laissé aller à la débauche, mais il me dit que les soirs il prenait du lait pour le rhume. En un mot, j'en sortis l'âme étourdie, enlevée, émerveillée ! »

Le plafond, peint par Audran, représente Mars sur un char tiré par des loups, et suivi de génies sous des traits d'enfants ; et aux deux extrémités, on voit les figures de la Victoire et de la Terreur, l'une par Jouvenet, l'autre par Houasse ; au-dessus des portes, la Justice, la Modération, la Force et la Prudence, par Simon Vouët ; et, au-dessus de l'attique, César et

Marc-Antoine, par Jouvenet; Constantin, par Houasse; Démétrius et Cyrus, par Audran.

Louis-Philippe a fait placer dans cette grande pièce plusieurs tableaux et plusieurs portraits. Parmi les tableaux, on remarque le sacre de Louis XIV, à Reims, le 7 juin 1654, et son mariage, le 9 juin 1660, avec Marie-Thérèse d'Autriche. S'ils paraissent s'épouser de *la main gauche*, c'est qu'il faut se rappeler que ces tableaux étaient destinés à être reproduits sur des tapisseries des Gobelins, dont les ouvriers travaillaient à rebours : on coupait ces tableaux par morceaux, et plusieurs de ceux qui figurent à Versailles ont été trouvés en lambeaux dans les greniers du Louvre. La figure de Louis XIV y a perdu un peu de sa grâce et de sa fraîcheur, et justifierait moins ce que madame de Maintenon, alors madame Scarron, écrivait à une de ses amies : « La reine dut se retirer, « hier au soir, assez contente du mari qu'elle « a choisi. »

Parmi les portraits, on distingue le négociateur de ce mariage et du traité des Pyrénées, Mazarin, qui sut attendre du temps ce que Richelieu demandait aux échafauds, lasser par sa patience toutes les haines, toutes les intrigues, toutes les chansons, et mourir tranquillement

dans son lit, avec toute la solennité qui entoure les derniers moments des rois; et cette belle duchesse de Longueville, aux yeux bleu-turquoise, assez folle de la faveur populaire pour aller faire ses couches à l'hôtel de ville; assez désabusée de ses brillantes erreurs pour finir, dans la pénitence d'un cloître, une vie que l'amour et l'ambition avaient tour à tour agitée.

SALON DE MERCURE.

« Pour une chambre à meuble autrefois on me fit,
Et je portai le nom de la Chambre du lit
Dont l'on ne voit plus que la place [1]. »

C'était en effet la chambre de parade des grands appartements, la chambre pour laquelle Delobel avait composé son merveilleux ameublement. Le lit y était encore en 1700, car, après la reconnaissance du duc d'Anjou comme roi d'Espagne, Louis XIV dit à ce jeune prince que ce *lit serait le sien jusqu'à son départ*. Le nouveau roi y coucha dès le soir même, et le lendemain, il y reçut les hommages de toute la cour.

Le plafond est de Philippe de Champagne. Alexandre, Auguste et Ptolomée figurent dans l'attique; et deux allégories de Lesueur, relatives l'une, à la naissance de Louis XIV, l'autre, à son sacre, forment les dessus de portes.

[1] Monicart.

On y remarque avec un grand intérêt le tableau où Colbert présente au roi l'Académie des sciences, fondée en 1666; les portraits de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et de sa famille; de Gaston qui fut un homme aimable, instruit, spirituel, mais un prince sans énergie; Marie de Bourbon, sa première femme, si riche, si belle, et qui perdit la vie en la donnant à la *grande Mademoiselle;* Élisabeth d'Orléans, duchesse de Guise, fille de Gaston et de sa seconde femme, Marguerite de Lorraine dont le mariage avait été un roman; Marguerite-Louise d'Orléans, grande-duchesse de Toscane, qui à Florence ne pensait qu'à revenir dans sa patrie; et Françoise-Madeleine d'Orléans, mademoiselle de Valois, qui mourut duchesse de Savoie, un an après son mariage.

SALON D'APOLLON.

(SALLE DU TRÔNE.)

Le plafond, peint par Lafosse, représente Apollon sur son char attelé de quatre chevaux, au milieu des saisons, sous les traits de Flore, Cérès, Bacchus et Saturne. Le même peintre a peint dans l'attique Coriolan fléchi par Véturie, Vespasien faisant bâtir le Colisée, Auguste ordonnant la construction du port de Mycène, et l'entrevue d'Alexandre et Porus. Aux angles du plafond, des Renommées proclament la gloire de Louis XIV; et au-dessus des portes, ce monarque figure comme vainqueur de l'hérésie et protecteur des sciences et des arts.

Cette belle pièce était autrefois la salle du trône; ses lambris de marbre, ses pilastres richement dorés, les grands vases d'argent placés auprès du trône, le trône recouvert d'un dais magnifique, le tapis de l'estrade où étaient figurés en or le soleil et ses bienfaits, enfin les superbes tapisseries des Gobelins qui décoraient cette salle en faisaient une des plus brillantes

du palais. C'est là que Louis XIV, sur son trône, reçut la soumission de ce doge de Gênes qui, au milieu de toutes les merveilles de Versailles, *ne fut surpris que de s'y voir*, et qui, charmé de la bienveillance du roi autant que blessé de la hauteur de Louvois et de Croissy, disait : « Le « roi ôte à nos cœurs la liberté par la manière « dont il nous reçoit, mais les ministres nous « la rendent. » Il y reçut également les ambassadeurs de Siam, auxquels les princesses donnèrent ensuite audience, assises sur leur lit. C'est là que le 11 mars 1685, les députés d'Alger vinrent saluer ce monarque et lui dirent « que le « Dey prenait la hardiesse de lui faire un petit « présent de douze chevaux barbes, et qu'il espé- « rait que S. M. ne les dédaignerait pas, puisque « Salomon avait bien reçu la cuisse de la saute- « relle que la fourmi lui avait présentée. »

C'est là enfin que le 13 août 1715, Louis XIV, déjà bien malade, donna sa dernière audience publique : c'était l'audience de congé de cet ambassadeur de Perse, qu'au mois de novembre 1714 il avait reçu avec tant de magnificence dans la grande galerie après l'avoir envoyé chercher à Marseille par M. de Saint-Olon, un de ses gentilshommes ordinaires [1].

[1] Quelques mémoires du temps prétendent que cet am-

Cette salle vit aussi en 1742 les envoyés de Mahomet V, admis devant Louis XV; en 1778, les envoyés du roi de Mysore, de Tipoo-Saëb, admis devant Louis XVI.

Les tableaux que Louis-Philippe y a fait placer se rapportent tous au règne de Louis XIV. Les villes de Douay, Tournay, Mons, ouvrent leurs portes à ce prince; et parmi les personnages on aime à retrouver les deux duchesses d'Orléans, épouses de Philippe, frère du roi; l'une, Charlotte de Bavière, si fière et si hardiment spirituelle; l'autre, Henriette, plus tendre et dont la mort inspira une si belle page à Bossuet; et sa mère, veuve de Charles Ier, si courageuse dans le malheur; cette princesse palatine, Anne de Gonzague dont l'esprit était si ardent en politique, et le cœur si passionné pour le duc de Guise [1]; et Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne, qui révéla à Louis XIV le secret de la couche royale, et qui mourut par le poison pour n'avoir pas voulu la souiller.

bassadeur n'était qu'un aventurier, sans mission auprès du roi, et que ce fut Ponchartrain qui, pour flatter Louis XIV, imagina de le faire passer pour un envoyé extraordinaire de l'Asie.

[1] Henri de Lorraine, celui qui avait un moment régné sur Naples, et que dans les carrousels, en présence du grand Condé, on appelait *le héros de la Fable*.

SALON DE LA GUERRE.

Ce salon forme avec celui de la Paix le complément de la grande Galerie des Glaces : toutes les peintures qui le décorent, sont également consacrées à la gloire de Louis XIV, également dues au pinceau de Le Brun.

Pour bien faire connaître l'esprit dans lequel ces tableaux ont été faits, et pour conserver à leur description la couleur du temps et le secret de la haute pensée qu'on cherchait à traduire ou plutôt à flatter, nous reproduisons l'explication tracée, en 1687, sous les yeux de Louis XIV, par Rainssan, conservateur du cabinet des médailles :

« Dans le salon de la Guerre, les ornements de la frise sont des trophées, des foudres et des boucliers. Il y a quatre grands trophées de métal doré sur les portes, au-dessous desquels des masques et des festons différents représentent les quatre saisons de l'année, pour montrer que le roi a fait la guerre en tout temps. Cinq tableaux, dans de riches bordures de laurier et de palmes, occupent toute la voûte, un dans la coupe au haut du salon, et les quatre autres

dans les cintres. On a mis dans les angles, entre deux trophées en relief de stuc doré, des globes avec les armes et la couronne de France; et au-dessus on a peint des enfants qui sonnent de la trompette, et qui soutiennent des cartouches à fond vert rehaussé d'or, ornés de la devise du roi.

« Dans la coupe de ce salon, la France est peinte sur un nuage, tenant d'une main la foudre, et de l'autre un bouclier sur lequel est l'image du roi, pour faire entendre que c'est lui qui la rend victorieuse de ses ennemis, et qui la met à couvert de leurs efforts. Elle est environnée d'un cercle de victoires, qui marquent chacune quelqu'un des grands succès des dernières guerres, mais particulièrement les avantages remportés sur l'Allemagne. Les unes tiennent des tableaux, où sont peints la plupart de ces succès, avec les inscriptions qui les font connaître. Les autres portent comme en triomphe des étendards où sont les armes de Brandebourg, de Luxembourg et de Lorraine. Celle-ci tient une couronne de laurier et de palmes. Celle-là porte un trophée; et par celle qu'on voit tranquillement assise sur des armes, avec l'écusson de Strasbourg, on a voulu marquer la prise de cette ville, et on lui a mis une branche d'olivier à la main, pour montrer la manière

paisible dont Strasbourg fut réduite. Le cercle finit par une victoire qui paraît chargée de la dépouille d'un des chefs des ennemis.

« Sur le cintre opposé aux appartements du roi, on a représenté Bellone en fureur, dans un char traîné par des chevaux fougueux, qui foulent aux pieds des armes et des hommes. Elle est précédée de la Rébellion, exprimée par un soldat menaçant qui élève une pique; et derrière elle, est la Discorde, qui, avec des flambeaux allumés, met le feu à des temples et à des palais. On voit à ses pieds la balance de Thémis, les vases sacrés, les autels, et le feu du sacrifice, renversés avec la Religion. La Charité s'enfuit tenant un enfant entre ses bras; et la terreur que la guerre répand partout est figurée par des hommes effrayés.

« On a placé dans les trois autres faces du salon de la Guerre, les trois puissances qui s'étaient liguées contre la France. L'Allemagne, sur le cintre opposé à celui du tableau précédent, se couvre de son bouclier, et l'épée à la main se met en devoir de défendre la couronne impériale qu'elle a auprès d'elle; mais l'épouvante la prend à l'aspect d'un des tableaux que tiennent les victoires, où elle voit les Allemands repasser en foule le pont de Strasbourg; et sa frayeur se

communique à son aigle, qui a aussi les yeux tournés vers ce tableau. Un soldat élève l'étendard de l'Empire autour duquel des trompettes sonnent l'alarme, comme pour assembler des troupes. Un autre soldat s'efforce de frapper avec sa pique; et il y en a qui fuient, et d'autres qui sont morts, ou renversés sous des canons, pour montrer les vains efforts que fit l'Allemagne dans les dernières guerres, la perte de ses soldats, et la fuite de ses armées.

« Au-dessus des fenêtres opposées à la galerie, on voit l'Espagne qui tient avec les deux mains une pique, dont elle menace la France, et son lion se dresse en rugissant. Mais on remarque aisément la faiblesse de cette monarchie à l'étonnement et à la fuite de ses soldats, entre lesquels celui qui porte le guidon de Castille paraît terrassé d'un coup de foudre. Plusieurs étendards de différentes couleurs expriment les diverses puissances qui secoururent l'Espagne; et pour marquer la résistance que firent quelques-unes de ses places fortes, on a mis sur le devant un mortier, et dans le lointain des forteresses qui font feu de toutes parts.

« La Hollande est peinte sur l'arcade de la galerie, dans l'endroit le plus exposé aux éclats du tonnerre, qui partent du tableau de la coupe.

Elle se couvre en vain de son bouclier. Un de ces éclats la renverse sur son lion, qui d'effroi laisse échapper de ses ongles la plus grande partie de ses flèches. Un soldat paraît à moitié dans l'eau sur le devant, avec l'étendard de Hollande. Près de lui, sur un vaisseau renversé, dont les marchandises et l'équipage tombent dans la mer, on en découvre un autre tenant son bouclier et un sabre, dont il menace aussi la France, qui le foudroie; et de l'autre côté, on remarque plusieurs vaisseaux en feu et des hommes épouvantés : figure assez naturelle du déplorable état où la Hollande a été réduite pendant la guerre, de la perte de son commerce et de ses forces, et de la nécessité où elle se trouva de s'inonder. »

GRANDE GALERIE DES GLACES.

Nous l'avons déjà dit : cette grande galerie ne se trouvait point dans l'exécution du premier plan de Mansard. On avait laissé subsister la terrasse avec une galerie étroite, dans le renfoncement, n'ayant que neuf croisées de face; et d'un côté, la chambre du roi, de l'autre, la chambre de la reine, faisaient partie des deux pavillons qui se réduisirent aux deux salons de la Guerre et de la Paix, lorsque, par ordre de Louis XIV, Mansard supprima la terrasse, créa la Grande Galerie, longue de 222 pieds sur 32 de large et 40 de hauteur, avec 17 grandes croisées sur les jardins.

Le Brun fut chargé de la décorer, et le plafond devint l'apothéose de Louis XIV. Nous transcrivons ici, pour le motif dont nous avons parlé plus haut, au sujet du salon de la Guerre, la description que Rainssan nous a laissée des *grands tableaux* qui ornent cette galerie; cette expression fidèle d'un si fastueux travail eut du

retentissement en Europe ; et les souverains se jurèrent de poursuivre, jusque dans cet Olympe, le nouveau dieu qui venait d'humilier leur orgueil[1].

PREMIER TABLEAU.

Le roi prend lui-même la conduite de ses États, et se donne tout entier aux affaires. 1661.

(Il est au milieu de la voûte.)

« Ce fut au milieu des plaisirs, et dans le sein de la tranquillité, que le roi forma la résolution héroïque dont on a fait le sujet du plus grand des tableaux, qu'on doit regarder comme le premier, puisqu'il renferme ce qui a été, pour ainsi dire, l'origine de toutes les belles actions qui sont représentées dans les autres. Le roi y est peint dans la fleur de la jeunesse, assis sur un trône sous un pavillon magnifique, la main droite posée sur un timon de navire. Les Grâces

[1] « La grande galerie de Versailles et ses deux salons n'ont pas eu peu de part à irriter et à liguer toute l'Europe contre le roi. »

(Saint-Simon. 1695.)

sont debout auprès de lui, et l'on voit la Tranquillité, au même endroit, sous la figure d'une femme assise, qui appuie négligemment sa tête sur une de ses mains, et tient de l'autre une grenade, symbole de l'union des peuples sous l'autorité souveraine. La France, aussi assise, pour marque de son état paisible, se fait voir derrière ces figures, appuyée sur un bouclier dont le poids écrase la Discorde. L'Hyménée est auprès d'elle qui l'éclaire de son flambeau, pour montrer qu'on était encore dans les réjouissances du mariage du roi; et la Seine paraît au-dessous, couchée sur une urne, d'où il sort de l'eau avec des fleurs et des fruits, à cause de la beauté et de la fertilité des provinces qu'elle arrose. Tout le bas du tableau est rempli de jeunes enfants nus, qui expriment en cent manières différentes, le jeu, le bal, la musique, la chasse, les fêtes, les carrousels et tous les autres divertissements de la cour. Cela se passe aux pieds du monarque qui n'en paraît aucunement touché; et l'on remarque, au contraire, sur son visage, et dans toute son action, la noble ardeur dont il est transporté à l'aspect de la gloire qui se présente à lui dans le ciel, et qui fait briller à ses yeux une couronne d'or enrichie d'étoiles. Minerve, c'est-à-dire la Prudence, est à côté du trône avec son bouclier de cristal, où se réfléchit

l'image de ce prince, Mars, le dieu de la valeur, est un peu au-dessus, et tous deux, en lui montrant cette couronne que la Gloire lui propose, font entendre qu'elle ne peut être le prix que de sa sagesse et de son courage. Le Temps lève un des coins du pavillon, comme pour montrer qu'il s'apprête à découvrir les grandes actions que le roi va faire. Jupiter, Junon, Neptune, Vulcain, Pluton, Hercule, Diane et Cérès, regardent du haut du ciel ce jeune monarque, et semblent s'intéresser unanimement pour sa gloire. Le soleil sur son char se hâte pour en être témoin, et Mercure vole déjà pour aller annoncer à toute la terre une résolution si magnanime.

« Dans l'autre partie du tableau, on voit l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande peintes sous la figure de trois femmes superbement vêtues, et avec une contenance fière et audacieuse, pour montrer l'orgueil et les desseins ambitieux de ces trois puissances voisines de la France. L'Allemagne est au-dessus des deux autres, assise sur un faible nuage. On la reconnaît à son aigle et à sa couronne impériale. L'Espagne est au côté droit, appuyée sur un lion, qui dévore un roi des Indes étendu sur des trésors; et l'Ambition paraît au-dessus, tenant d'une main un flambeau, dont elle met le feu à des palais, tandis que de l'autre main elle arrache la couronne à un roi ter-

rassé. A gauche, et un peu plus bas, on voit la Hollande, aussi appuyée sur un lion qui tient dans ses pattes les sept flèches liées ensemble, que les sept provinces ont choisies pour leur symbole. Elle a un trident à la main, et une longue chaîne à laquelle Téthys est attachée, pour faire connaître combien cette république s'était rendue puissante sur la mer. Les marchandises qui sont au-dessous, et les vaisseaux que l'on équipe dans le lointain, sont des marques de son application au commerce.

« Il y a pour seconde inscription, sous cette seconde partie du tableau, *l'ancien orgueil des puissances voisines de la France.* »

DEUXIÈME TABLEAU.

Résolution prise de châtier les Hollandais. 1671.

(Il est au côté gauche du grand tableau du côté des fenêtres.)

« On a exprimé dans les petits tableaux ce que le roi a fait de plus merveilleux depuis l'année 1661, jusqu'à la guerre de Hollande, où commencèrent ces actions qui ont fait l'étonnement de l'univers, et qui, ayant quelque chose de plus grand encore que les autres, ont fourni aussi la matière des grands tableaux. La résolution qu'il

prit de porter ses armes dans le sein de la Hollande, pour la punir et de son ingratitude et de son insolence, est donc le sujet du second des grands tableaux. On y voit ce prince, revêtu de son manteau royal et assis dans son trône, qui délibère avec Minerve, Mars et la Justice. Mars lui présente un char de triomphe attelé de deux chevaux, dans lequel il l'invite d'entrer, en lui montrant, comme autant de sûrs garants d'un heureux succès, des trophées d'armes, et des boucliers épars où sont écrits les noms des villes qu'il avait conquises en Flandre quatre ans auparavant. La Victoire, toute prête à le couronner, est auprès du char, aussi bien que la Renommée qui, la trompette en main, se prépare à publier sa gloire. D'autre côté, Minerve, c'est-à-dire la Prudence, expose à ses yeux, en un morceau de tapisserie, une image des maux et des fatigues de la guerre. Elle lui fait voir en un endroit des hommes noyés; en un autre, des soldats morts, ou mourants de faim et de misère, et quelques-uns réduits à manger de l'herbe. Ici, l'air est tout en feu; là, on voit des arbres dépouillés de feuilles et couverts de frimas; et l'Hiver, sous la figure d'un vieillard qui serre entre ses bras un soldat gelé. Plus loin, au milieu d'un champ aride, elle lui montre l'Envie avec ses serpents, accompagnée d'un aigle et d'un lion. Tout cela pour faire

entendre à ce prince, quels froids, quelles chaleurs il faudra essuyer dans le cours de cette guerre, et les obstacles que lui feront l'Allemagne et l'Espagne, dans la jalousie qu'elles auront de ses conquêtes. La Justice, comme celle qui préside à ce conseil, est au milieu du tableau derrière le trône, et la lance et l'épée qu'elle tient, font voir qu'elle opine à la guerre et à la punition des coupables. »

TROISIÈME TABLEAU.

Le roi arme sur terre et sur mer. 1672.

(Il est au côté droit du grand tableau au-dessus des fenêtres.)

« On ne pouvait pas exprimer plus ingénieusement qu'on a fait ici, ces grands préparatifs de guerre de l'année 1672. Le roi est debout au milieu du tableau, qui donne ses ordres de tous côtés. La Prévoyance est auprès de lui assise sur un nuage, tenant à la main un compas et un livre ouvert, pour montrer qu'il prend toujours ses mesures justes, et qu'il ne fait rien qu'avec connaissance et avec mûre délibération. Neptune, dans un char traîné par des chevaux marins, et suivi d'une troupe de tritons, s'approche du rivage, comme pour témoigner à ce prince qu'il

peut disposer de l'empire de la mer. Il lui présente son trident, et lui montre des vaisseaux tout prêts à faire voile, et d'autres que l'on équipe. Mars, de l'autre côté du tableau, arrive aussi sur son char tiré par deux chevaux de bataille, et lui amène des officiers et des soldats. Mercure lui fait présent d'un riche bouclier. Vulcain lui donne une cuirasse, et des faisceaux d'épées et de piques, portés par un cyclope, et Minerve, au milieu de l'air, tient un casque d'or, qu'elle va lui mettre sur la tête. Apollon, le dieu de l'architecture, s'avance aussi, et a l'œil sur un grand nombre d'ouvriers qui bâtissent des vaisseaux et des forteresses, ou qui s'occupent à des travaux militaires. Pluton, qui, au sentiment de quelques-uns, est de même que Plutus, le dieu des richesses, ne prend pas moins de part à sa gloire, et a déjà répandu ses trésors aux pieds de ce prince, où parmi des instruments, des machines de guerre, l'on aperçoit de magnifiques vases remplis de pièces d'or. La déesse des moissons paraît aussi en l'air, la faucille en main. Elle a laissé son char dans le ciel, et vient, suivie de l'Abondance, lui offrir tout ce qui lui est nécessaire pour la subsistance des armées. La Vigilance se fait remarquer dans la partie la plus élevée du tableau, d'où elle conduit toute l'entreprise. Elle est peinte avec des ailes, et elle tient d'une main

une horloge de sable, et de l'autre un coq et un éperon, symboles de son activité. »

QUATRIÈME TABLEAU.

Le roi donne ses ordres pour attaquer en même temps quatre des plus fortes places de la Hollande. 1672.

(Il est au côté gauche du grand tableau au-dessus des miroirs.)

« Il n'est pas malaisé d'appliquer le sens de cette inscription aux figures de ce tableau, qui est moins allégorique que les autres, et où le roi tient en effet comme un conseil de guerre avec le duc d'Orléans, le prince de Condé et le vicomte de Turenne, tous représentés au naturel. Il leur propose le dessein qu'il a formé d'ouvrir la campagne par l'attaque de quatre places importantes, Vesel, Burich, Orsoi et Rhimberg, qu'il prétend assiéger en même temps. Les noms de ces places se distinguent sur le plan que Minerve lui présente, et qu'un jeune enfant ailé, qui a une couronne de laurier sur la tête, semble étendre par un des bouts. Par ce jeune enfant, le peintre a voulu figurer l'amour de la Gloire, qu'on voit elle-même toute brillante au-dessus du roi. La Prévoyance, un compas à la main, est assise derrière lui. La

Vigilance est en l'air, aussi bien que la Victoire, qui vole au-devant de ce prince, et lui marque le chemin qu'il doit suivre; et Mars paraît ici entièrement déclaré pour la France, comme on le peut reconnaître aux fleurs de lis qu'il porte sur son bouclier. Pour ce jeune garçon sérieux et attentif qui tient un casque, et qui a un doigt sur la bouche, un sphinx sur la tête, et un bandeau d'or sur le front, on voit bien que c'est le dieu du secret. Il est placé tout près du roi, pour montrer qu'il l'accompagne dans toutes ses entreprises. Aux deux coins du tableau et dans le lointain, il y a des soldats qui semblent n'attendre que l'ordre pour partir, et leur ardeur ne laisse pas de se faire remarquer dans cet éloignement.»

CINQUIÈME TABLEAU.

Passage du Rhin en présence des ennemis.

(Il occupe toute la voûte, comme celui qui est au milieu de la galerie.)

« Le dessein qu'on a eu dans ce tableau n'a pas été seulement de représenter les circonstances de ce fameux passage qui jeta la consternation parmi les Hollandais : on a songé aussi à exprimer les conquêtes qui le précédèrent, et une

partie des progrès incroyables dont il fut suivi, aussi bien que l'étonnement qu'il causa à toute la terre. Le roi y paraît sur un char de guerre tiré par deux chevaux qui semblent voler. Il a la foudre à la main ; l'impétuosité de sa course est marquée par l'agitation de ses cheveux, que le vent rejette en arrière ; et son visage est animé d'une colère majestueuse qui imprime la terreur et le respect. La Gloire et Minerve, ses compagnes fidèles, volent devant le char, qu'Hercule, symbole de la vertu héroïque, pousse d'une main par-dessus les flots. L'Espagne s'avance le masque à la main, et semble vouloir arrêter le vainqueur ; mais, tâchant de saisir les rênes des chevaux, elle ne peut s'attacher qu'à l'un des traits, et elle est elle-même entraînée : par où l'on a voulu figurer les vains efforts qu'elle fit en ce temps-là, par ses pratiques secrètes, pour s'opposer aux desseins du roi. Le Rhin, qui se reposait sur son urne, se relève tout épouvanté de voir traverser ses eaux avec cette vitesse prodigieuse, et laisse d'effroi tomber son gouvernail. Cependant le char avance, et tout cet amas d'hommes et de femmes renversés sous les pieds des chevaux, sont autant de figures symboliques des obstacles que le roi avait déjà surmontés, et des villes qu'il avait prises. La Hollande se présente sur son

lion au-devant du char l'épée à la main, et oppose, pour toute défense, son bouclier, où se lit cette insolente inscription qui bravait tous les souverains. Mais sa frayeur est peinte sur son visage, et l'on voit bien qu'elle ne peut pas seulement soutenir les regards du vainqueur. L'abaissement de son orgueil est marqué par une figure qui a les ailes à moitié coupées, et qui mord la poussière en laissant échapper une couronne, qui semble tomber hors du tableau. Le désordre de son commerce est représenté par un homme renversé entre des ballots de marchandises, qui tient un livre de comptes tout brouillé, et qui a de l'argent répandu autour de lui; la perte de ses forces maritimes, par un matelot qui tombe près d'une ancre, la tête la première; et la consternation de ses peuples, par des hommes qui viennent de loin apporter les clefs de leurs villes. Le haut du tableau est occupé par des Victoires qui volent de tous côtés, et entre lesquelles on en distingue une qui tient quatre couronnes dans ses mains: par où elle fait assez connaître qu'elle a présidé aux quatre siéges qui ont servi de prélude à la campagne. Il y en a encore une autre qui se fait remarquer à l'extrémité du tableau. Elle porte un étendard où est écrit le mot de *Tolhuis*,

pour désigner l'endroit où les Français passèrent le Rhin.

«La prise de Maëstricht est figurée de l'autre côté du cintre, par une femme qui tombe l'épée à la main, et à qui Mars arrache de force un bouclier où le nom de cette ville est écrit : et l'on découvre aussi, sur quantité de boucliers que tiennent d'autres Victoires, au-dessus de ces deux figures, les noms et les armes de plusieurs villes qui furent prises après le passage du Rhin : Zutphen, Nimègue, Utrecht, etc. L'Europe, peinte au même endroit, contemple avec étonnement toutes ces merveilles; sa couronne est tombée sur ses genoux, et elle a peine à retenir son cheval épouvanté. Les instruments des arts et les fruits qu'elle tient ordinairement, sont échappés de ses mains, et vont enrichir le bas du tableau. Sa surprise, enfin, se communique jusqu'aux peuples du nouveau monde, qui paraissent dans l'éloignement, et lesquels furent, à quelque temps de là, les témoins des victoires que les armes du roi remportèrent près de leurs îles, sur l'armée navale des Hollandais.

«Il y a au-dessous : Prise de Maëstricht, en treize jours, 1673.»

SIXIÈME TABLEAU.

Ligue de l'Allemagne et de l'Espagne avec la Hollande. 1672.

(Il est au-dessus de l'arcade du salon de la Guerre.)

« Il n'y a personne qui ne sache que cette ligue a été conclue dans le désordre, et que la crainte et la jalousie l'ont fait naître. Aussi, est-ce ce qui a fourni les principales idées de ce tableau. Les trois femmes assises, qui, se touchant dans la main, semblent jurer une étroite alliance, ce sont l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande. Cette désordre est aisée à reconnaître à la consternation et au désordre qui paraissent sur son visage et dans toute son action. L'Allemagne, malgré l'orgueil qu'elle affecte, ne peut pas cacher son étonnement et sa douleur. L'Espagne grince les dents de dépit, et semble ne s'être démasquée que pour mieux faire voir à tout le monde le trouble que la transporte. Derrière ces trois femmes, sont trois espèces de furies, avec des symboles qui les font reconnaître pour les passions qui ont présidé à leur union. Dans les extrémités du tableau, paraît d'un côté l'antre des cyclopes, où on forge à la hâte des armes que l'on distribue aussitôt, pour marquer les levées tumultueuses qui se firent de toutes parts contre la France.

Et de l'autre côté, on voit quantité de gens armés, tous différents d'habillements, et dont les démarches même paraissent toutes opposées. Le peintre a heureusement exprimé par là, non-seulement la diversité d'intérêts et le peu de véritable union qui étaient dans la plupart des confédérés, mais encore le trouble, et, pour ainsi dire, l'étourdissement de toutes ces puissances, au bruit que fait sur leurs têtes une foule de renommées, qui partent avec précipitation, pour aller publier par toute la terre les prodigieuses conquêtes du roi. »

SEPTIÈME TABLEAU.

La Franche-Comté conquise pour la seconde fois. 1674.

(Il est à côté du grand tableau au-dessus des miroirs.)

« Le roi avait déjà conquis cette province au commencement de l'année 1668; mais il la rendit aussitôt aux Espagnols, pour satisfaire à sa parole. Six ans après, ces mêmes Espagnols lui ayant déclaré la guerre, la première chose à quoi il songea, ce fut à reconquérir la Franche-Comté. Il en trouva toutes les places de nouveau fortifiées, une citadelle construite à Besançon sur un

rocher presque inaccessible, et de nombreuses garnisons partout. La saison même sembla combattre pour les ennemis; car, jusque bien avant dans le mois de juin, ce furent des grêles, des neiges et des pluies continuelles; en sorte que, dans les camps et dans les tranchées, les soldats étaient quelquefois dans l'eau jusqu'aux genoux. Mais la présence du roi surmonta tous ces obstacles; et en moins de trois mois, il se rendit maître, pour la seconde fois, de toute cette grande province, si importante et si nécessaire à la France. C'est le sujet de ce tableau. Le roi y paraît debout, et l'on voit à ses pieds la Franche-Comté et toutes ses villes figurées par des femmes en pleurs, que Mars lui présente. On y voit aussi le fleuve du Doubs, qui coule à Besançon et qui arrose une bonne partie de la province. Ce fleuve a la surprise et la frayeur peintes sur le visage. On remarque dans l'éloignement, des soldats qui se précipitent du haut des rochers, et d'autres qui fuient. Cependant un Hercule, symbole de la force et de la vertu héroïque, monte sur un rocher effroyable, où Minerve, qui est à côté de lui, semble le conduire, et sur lequel on voit un lion furieux. Le lion représente l'Espagne, et le rocher la citadelle de Besançon. Le ciel est entièrement couvert de nuages, au travers desquels on entrevoit le signe des Poissons

et les deux signes du Bélier et du Taureau. Les vents y soufflent un air noir et pluvieux, et l'Hiver, sous la figure d'un vieillard, y répand à deux mains la grêle, la neige et les frimas. Les vains efforts que fit l'Allemagne pour empêcher cette conquête sont marqués par un grand aigle effrayé, qui crie et qui bat des ailes sur un arbre sec, à l'un des coins du tableau. De l'autre côté, la Victoire, tenant deux couronnes, attache des armes aux branches d'un palmier; et la Renommée vole en l'air, au-dessus du roi, avec deux trompettes, pour montrer qu'il a conquis deux fois cette province. La Gloire, un cercle d'or à la main, paraît plus haut, près d'un nuage qui ne sert qu'à la rendre plus brillante, et à faire rejaillir sur le vainqueur l'éclat dont elle est environnée. »

HUITIÈME TABLEAU.

Prise de la ville et de la citadelle de Gand en six jours. 1678.

(Il occupe toute la voûte.)

« La noblesse de l'expression répond, dans ce tableau, à la grandeur du sujet qui y est traité. On sait avec quelle promptitude, et par quelle

conduite merveilleuse, le roi se rendit maître de Gand, lorsqu'au milieu de l'hiver ayant pris sa marche par la Lorraine, pour mieux couvrir ses desseins, il parut tout à coup devant cette grande ville, où soixante mille hommes étaient arrivés par des routes différentes, et qu'ils venaient d'investir. Comme cet exploit tient quelque chose de la foudre, on l'a figuré par cet emblème. Le roi y paraît tenant la foudre dans la main droite, et le bouclier de l'égide dans la gauche. Il est porté par l'aigle sur une grosse nuée entrecoupée de sillons de flammes. La Terreur le devance; la Vigilance et le Secret marchent à ses côtés, et la Gloire vole au-dessus de lui. La Flandre est représentée sous la figure d'une femme qui tombe d'effroi. Elle est couverte d'un voile noir depuis la tête jusqu'aux pieds, à la manière des femmes du pays; et près d'elle est la ville de Gand en pleurs, figurée, ainsi qu'en l'écusson de ses armes, par une jeune fille assise dans une espèce de parc d'osier, sur les genoux de laquelle un lion met les pattes de devant. Son parc est brisé en plusieurs endroits, et elle tient des clefs que Minerve d'une main lui arrache, tandis que de l'autre, elle lui enlève ce fameux étendard sous lequel cette ville mettait autrefois jusqu'à soixante mille hommes en campagne. Au bas du tableau, et sous le nuage, paraît un char de

triomphe, où sont attachées plusieurs autres villes conquises, et qu'on voit représentées par des femmes qui portent des boucliers où leurs noms sont écrits. Mars, dans le lointain, chasse la Discorde, l'Envie et la Fureur, pour montrer que ce fut la prise de Gand qui força les ennemis à faire la paix.

«On aperçoit, dans l'autre partie du tableau, les prodigieux effets que produisit cette conquête, qui acheva d'étonner les ennemis, rompit toutes les mesures, et déconcerta toute la politique de la maison d'Autriche. Le premier de ces effets est marqué par un homme ébloui, qui met la main devant ses yeux; le second, par une femme qui a près d'elle un compas démonté et une règle rompue; et le troisième, par une autre femme armée, et revêtue d'un manteau de pourpre : elle a à ses pieds un léopard et le fameux livre de Machiavel, symboles de la cruauté et des dangereuses maximes de la politique espagnole. Cette femme paraît tomber sur un lion qui baisse la tête, pour figurer l'abaissement où l'Espagne était alors. Enfin, le mauvais état de ses armées et de ses places est exprimé par des soldats qui fuient et par un château foudroyé. On voit aussi les deux fameuses colonnes qu'Hercule planta autrefois à l'extrémité de l'Espagne et de notre continent. Pour les mieux faire reconnaître, on

y a mis cette inscription fastueuse de Charles-Quint : *Plus ultra.* Elles sont représentées penchantes et prêtes à tomber ; image allégorique de l'état dangereux et chancelant où les Espagnols se trouvèrent à la fin de cette campagne.

« Cette seconde partie du tableau a pour inscription : *Les mesures des Espagnols rompues par la prise de Gand.* »

NEUVIÈME TABLEAU.

La Hollande accepte la paix, et se détache de l'Allemagne et de l'Espagne. 1678.

(Il est au fond de la galerie, sur la porte du salon de la Paix.)

« Après avoir représenté, dans un bout de la galerie, la ligue que fit la Hollande avec l'Allemagne et avec l'Espagne, on a voulu faire voir dans l'extrémité opposée, de quelle manière ces trois puissances se désunirent, et reçurent tour à tour la loi du vainqueur. On les revoit donc, dans ce tableau, avec leurs symboles, mais fort changées d'air et de contenance : la Hollande, qui s'était trouvée la première embarquée dans la guerre, et qui y avait embarqué les deux autres, est la première à se détacher de ses compagnes, pour

courir au-devant de Mercure et de la Paix, qui descendent du ciel. Mercure tient une branche d'olivier à la main; et la Paix est avec les Jeux et les Plaisirs, figurés par de jeunes enfants qui répandent des fleurs. On reconnaît assez le dépit que ressent l'Allemagne de cette démarche de la Hollande, que l'aigle de l'Empire s'efforce en vain de retenir par la robe. L'Allemagne est assise sur un nuage fort délié; symbole du faible état où elle se trouvait alors, aussi bien que l'Espagne, qui ne sait, dans cette conjoncture, que s'attacher fortement à elle, comme à son unique appui. Leur déplaisir est peint sur leurs visages. On voit bien pourtant qu'elles ne tarderont guère à suivre l'exemple de la Hollande; quelque espérance que leur veuille faire concevoir la Vanité, représentée ici par une femme couronnée de plumes de paon, qui leur montre dans l'éloignement un grand nombre de soldats et de vaisseaux, comme autant de nouvelles ressources. Elles achèvent de se déterminer à la paix, au bruit que fait une Renommée au-dessus de leur tête, et à l'aspect de cet antre où se fabriquaient auparavant leurs armes, qui paraît foudroyé, à l'un des coins du tableau. »

Les inscriptions des grands tableaux, ainsi que des dix-huit petits, sont généralement attribuées à Racine et à Boileau, que Louis XIV avait choisis pour ses historiographes, mais dont les fonctions, s'il faut en croire Dangeau, se bornaient à faire quelques lectures, et à recevoir de temps en temps mille pistoles de la munificence royale. Quinault, dans une maladie qu'il fit en 1786, éprouva des scrupules d'avoir travaillé pour le théâtre; il fit demander au roi *de le dispenser des opéras*, et promit de décrire en vers les peintures de la grande Galerie; ce poëme n'a jamais existé, ou du moins nous n'en avons découvert aucunes traces. Une tradition affirme que Louis XIV avait confié la rédaction de ces inscriptions à plusieurs académiciens, et que les réunions nécessitées par ce travail donnèrent naissance à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

C'est dans cette galerie que Louis XIV étalait toutes les grandeurs de la royauté; et tel était le luxe du temps, et l'éclat de la cour, qu'à peine cette pièce immense pouvait contenir la foule des courtisans qui se pressaient autour du monarque. Lorsqu'il voulait imposer à quelque ambassadeur, et donner une haute idée de sa puissance, il faisait transporter le trône dans la Galerie des Glaces; il y reçut, entre autres, l'am-

bassadeur du roi de Perse, en 1714, afin de lui montrer qu'un roi de France pouvait égaler les magnificences de l'Orient.

On y donnait des bals, des fêtes, et les mémoires du temps en parlent avec enthousiasme.

L'une des plus brillantes eut lieu le 7 décembre 1697, à l'occasion du mariage du duc de Bourgogne avec Adélaïde de Savoie. « La galerie du château fut éclairée de quatre mille bougies, pour un bal où les dames parurent toutes en velours noir, étincelantes de pierreries. Les hommes étaient également chargés de diamants. Le bal fut suivi d'une collation aussi somptueuse qu'élégante; elle offrait, en plein hiver, tous les agréments du printemps réunis aux richesses de l'automne. Une infinité de tables ambulantes présentaient des parterres émaillés de fleurs. Ce service étonna tous les convives. Le roi et les jeunes époux en firent les honneurs. Des filous trouvèrent le moyen de se glisser parmi cette riche assemblée : ils y volèrent beaucoup de pierreries; ils allèrent même jusqu'à couper un morceau de la robe de la duchesse de Bourgogne, pour enlever une agrafe de diamants. »

La tradition de ces fêtes se perpétua sous les règnes suivants : telles furent celles qui saluèrent l'arrivée, à Versailles, de Marie-Antoinette, si jeune, si belle, et alors si heureuse! Telle fut

aussi la réception du comte du Nord (Paul Ier), le 20 mai 1782.

Le roi Louis-Philippe a fait restaurer cette galerie, et l'a ornée de riches candélabres, dont l'effet, reproduit par tant de glaces, serait admirable dans un jour de bal.

SALON DE LA PAIX.

Explication des tableaux[1].

« Au lieu des trophées, des boucliers et des foudres qui ornent la corniche du salon de la Guerre, ce sont en celui-ci des branches d'olivier, des épis de blé, des bouquets et des couronnes de fleurs. Sur les quatre portes, on a mis, pour le couronnement, des vases, avec des enfants qui soutiennent des festons et des trophées de musique, et, au-dessous, des têtes de Muses avec les instruments des arts libéraux. Les bordures des tableaux de la voûte sont des tissus de fleurs et de fruits, environnés de branches d'olivier; et dans chacun des angles est une lyre, et une couronne de France dessus, entre deux caducées, avec deux cornes d'abondance. Plus haut, dans des cartouches soutenus par des amours qui tiennent des sceptres et des cou-

[1] Par Rainssan.

ronnes, on a peint les armes de France, entourées de festons, de fleurs et de fruits.

« La France paraît, à la coupe de ce salon, assise sur un globe, dans un char porté sur un nuage. La Gloire est un peu au-dessus, qui la couronne du cercle de l'immortalité; et la Paix se présente à elle, le caducée à la main, pour recevoir ses ordres. De l'autre côté, l'Abondance tire des festons d'une corbeille qu'un amour soutient, pendant que deux petits amours assemblent sous le joug chacun deux tourterelles attachées au char. Elle ont des médailles pendues au cou : en l'une desquelles sont les armes de France et de Castille, pour désigner le mariage de monseigneur le dauphin avec la princesse de Bavière, et celui de Mademoiselle avec le roi d'Espagne. Le mariage de mademoiselle d'Orléans avec le duc de Savoie est figuré par un amour, tenant aussi deux tourterelles assemblées, qu'il vient de mettre sous un troisième joug, et qui portent, sur des médailles, les armes de France et de Savoie. L'Hyménée, accompagné des Grâces, auprès du char, attache à son flambeau des festons de fleurs, poursuit la Discorde qui trébuche avec l'Envie. La Religion, accompagnée de l'Innocence, brûle de l'encens sur un autel, au bas duquel on voit l'Hérésie renversée avec son masque et ses livres;

et la Magnificence est figurée par une femme, aux pieds de qui l'on aperçoit des instruments des arts parmi des cornes d'abondance, d'où sortent des sceptres et des couronnes, avec des fleurs et des fruits. Elle montre à la France de superbes plans d'édifices.

« L'Europe chrétienne en paix est le sujet du tableau de dessus les appartements de la reine. Elle est représentée assise, tenant une corne d'abondance et une tiare, et avec les dépouilles de l'empire ottoman, qui sont à ses pieds, pour montrer que c'est la paix que la France lui a donnée qui l'a mise en état de triompher des Infidèles. D'un côté, la Justice l'accompagne avec une étoile sur la tête, symbole de son origine; et l'on voit le rétablissement des arts représenté par un grand nombre d'enfants qui s'occupent à différents exercices, que les troubles avaient interrompus. De l'autre côté, pour exprimer que les profanations de la guerre sont cessées, on a peint la Piété, qui élève une cassolette vers le ciel, et qui présente à un enfant une bourse ouverte. Un autre enfant, à genoux au pied d'un autel antique, marque le zèle de la religion; et l'on découvre un temple dans le lointain, sous de grands arbres, image de la désolation des mo-

nastères que la guerre avait rendus déserts, et que la paix a repeuplés.

« Au-dessus des fenêtres opposées à la galerie, l'Allemagne, appuyée sur un globe, regarde la Religion, qui est dans la coupe, et tend la main en même temps à un jeune enfant qui lui apporte une branche d'olivier en signe de paix, et une branche de laurier pour les victoires qu'elle a remportées sur les infidèles. Ses peuples remercient le ciel de ces deux présents, et lui offrent en sacrifice les dépouilles des Turcs. Il y en a un trophée élevé dans un des coins du tableau ; et, près de là, est un jeune soldat qui tient le célèbre étendard de Mahomet, gagné par le roi de Pologne. De l'autre côté, près de l'aigle de l'Empire, deux enfants apportent d'autres dépouilles ; et le contentement de cette nation est exprimé par un autre enfant qui tient un verre plein de vin, et par des hommes et des femmes à table qui lèvent leurs gobelets aux fanfares des trompettes et musettes, et au bruit de l'artillerie et des feux d'artifice. On voit encore d'autres génies qui se jouent avec des armes, et qui en jettent dans le feu.

« L'Espagne est représentée à genoux dans le tableau de dessus l'entrée de la galerie, levant les yeux et les mains vers le ciel, d'où elle reçoit aussi une branche d'olivier qu'un Amour lui

présente. Son lion est tranquille auprès d'elle, et ses enfants attisent un grand feu dans lequel ils jettent des armes et des étendards. La joie de l'Espagne est exprimée par des danses et par des feux d'artifice. Un enfant, à demi couché sur un canon, chante au son de la guitare; et un autre se joue avec des armes qui sont par terre, parmi des instruments de musique.

« Dans le milieu du tableau qui est opposé aux appartements de la reine, la Hollande, à genoux, reçoit, sur son bouclier, des flèches qu'un Amour lui apporte, avec des branches d'olivier, symbole des provinces que le roi avait conquises sur elle, et de la paix qu'il lui a donnée. Son lion, avec lequel deux enfants se jouent, paraît dépouillé de tout ce qu'il avait de farouche. Ses magistrats, à genoux, rendent grâces au ciel; et le rétablissement de son commerce est marqué par ses peuples, qu'on voit occupés ou à construire, ou à équiper des vaisseaux, et à les charger de marchandises. »

Indépendamment de ces belles peintures de Le Brun, des vases de porphyre, les chinoiseries les plus rares, des tables d'argent massif, les orfévreries du plus grand prix, les meubles

du travail le plus riche, décoraient cette pièce, qui était le *salon du Jeu de la reine.*

On a toujours joué beaucoup à la cour de France : Henri IV était joueur, et parfois mauvais joueur : il raillait ceux qui perdaient. « Une « nuit, il gagna à Lesdiguières cinq mille écus « à trois dés, et à Sancy un cordon de perles « estimé huit mille écus, duquel S. M. se jouant « dit tout haut, que c'était pour gagner le « jubilé. »

Mazarin dut à son bonheur et à son adresse au jeu une partie de cette fortune qui lui permit de léguer à la couronne les dix-huit gros diamants qui prirent son nom; à la reine mère, Anne d'Autriche, le gros diamant appelé la *rose d'Angleterre;* à Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, un bouquet de cinquante diamants, trente émeraudes au duc d'Anjou, et près de 100 millions à sa famille.

Louis XIV aimait aussi beaucoup le jeu et entretenait ce goût dans sa cour par ses largesses. Ainsi, toutes les fois qu'il faisait un voyage dans une résidence royale, il donnait à la reine, aux princesses et à leurs dames une bourse d'or pour leur jeu. C'est ainsi que le jour où un beau carrosse, attelé de huit chevaux et entouré d'une nombreuse livrée gris de lin, amena pour la pre-

mière fois mademoiselle de Fontanges à Fontainebleau, elle trouva dans sa voiture dix mille louis en or.

Madame de Montespan était joueuse à l'excès. On raconte que dans une nuit elle avait perdu 400 mille pistoles au biribi. Mais elle tourmenta le banquier de la cour jusqu'à ce qu'il l'eût acquittée; il n'osa pas refuser cette faveur à la maîtresse du roi, et sa complaisance devint la cause de sa ruine.

Le roi jouait de préférence au trictrac et au brelan. Un soir, au trictrac, il y eut un coup indécis; on discutait; les courtisans gardaient le silence. Le comte de Grammont arrive. « Jugez-« nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez « tort. — Eh! comment pouvez-vous me donner « tort avant de savoir ce dont il s'agit? — Eh! sire, « ne voyez-vous pas que pour peu que la chose « eût été seulement douteuse, tous ces messieurs « vous auraient donné gain de cause? »

Les confidences des mémoires du chevalier de Grammont nous apprennent que la délicatesse et la probité ne présidaient pas toujours à ces amusements, où plusieurs seigneurs de la cour cherchaient par une adresse équivoque à refaire leur crédit aux dépens de leur honneur. Cette audace n'épargnait même pas le roi, car Seissac,

qui faisait sa partie de brelan, ayant joué un coup suspect, le roi fit arrêter sans bruit le *garçon bleu qui tenait le panier des cartes;* les cartes se trouvèrent pipées! Le cartier avoua que c'était Seissac qui les lui avait fait faire, sous la promesse d'une part dans ses bénéfices.

La grande distraction de Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, était le jeu; comme elle perdait quelquefois, et qu'elle n'avait que les mille écus par mois, alors assignés aux reines pour leurs menus plaisirs, elle se trouvait souvent embarrassée pour satisfaire à la fois à ses plaisirs et aux aumônes qu'elle aimait à faire. Aussi fut-elle extrêmement piquée, lorsque Mazarin, au lieu de lui faire douze mille écus d'étrennes comme à la reine mère, Anne d'Autriche, ne lui fit envoyer que dix mille livres.

Sous Louis XV, ce salon fut témoin d'une scène qui fit beaucoup de bruit. Le prince de Dombes, fils du duc du Maine, jouait avec le marquis de Coigny, père du maréchal, et lui gagnait tout son argent. Le marquis piqué s'écria : « En vé« rité, il faut être bâtard [1] pour être heureux « comme cela. » Le prince de Dombes répli-

[1] On se souvient que le duc du Maine, père du prince de Dombes, était bâtard du roi Louis XIV.

qua : « Ce propos ne peut rester sans réponse. » Il fut convenu qu'après le jeu de la reine, ils monteraient chacun dans leur carrosse et marcheraient jusqu'à ce que le jour parût, et qu'alors ils se battraient. Ils prirent la route de Paris, et aux premiers rayons de l'aurore, ils s'arrêtèrent entre Sèvres et Versailles et mirent l'épée à la main. Le prince de Dombes tua le marquis de Coigny. C'est depuis cette aventure que ce lieu a pris et conservé le nom du *Point du Jour*.

Samuel Bernard était admis au jeu de la reine, et c'est avec un sentiment pénible que l'on voit, dans les mémoires du temps, les sordides coquetteries que les plus grandes dames de la cour faisaient à ce nouveau Midas, pour qu'il eût la bonhomie de les laisser tricher à leur aise.

Après la mort de Marie Leckzinska, le jeu se tint chez la Dauphine, comme étant la première personne de l'État; ainsi le voulait l'étiquette établie par Louis XIV.

CHAMBRE A COUCHER DE LA REINE.

Trois reines ont couché dans cette chambre, Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, Marie Leckzinska, femme de Louis XV, Marie-Antoinette, femme de Louis XVI.

Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, n'est jamais venue à Versailles. On dit que ce monarque avait eu la pensée d'y établir mademoiselle de La Fayette; il se hasarda même à lui en faire en rougissant la proposition; mais elle préféra l'austérité du couvent à ce caprice du plus ennuyé des princes.

Marie-Thérèse d'Autriche avait de jolis yeux bleus et des cheveux d'un blond admirable. Sa fierté, qui lui avait fait dédaigner tout autre qu'un roi pour époux, était flattée de celui dont elle avait reçu la main; mais son cœur eut plus d'une fois à souffrir de ses fastueuses infidélités; elle était douce et patiente, et son plus bel éloge est dans ce mot de Louis XIV, lorsqu'il la perdit : « C'est le premier chagrin qu'elle m'ait causé. »

Quelques années après la mort de cette reine, cette chambre fut occupée par la Dauphine, la duchesse de Bourgogne. C'est là qu'elle mit au jour le duc d'Anjou (depuis Louis XV), qui fut ondoyé par le cardinal Janson dans la chambre même où il était né, et emporté ensuite sur les genoux de la duchesse de Ventadour dans la chaise à porteur du roi, accompagné par le maréchal de Boufflers. Un peu après, Lavrillière lui porta le cordon bleu, et toute la cour l'alla voir. C'est là aussi que cette charmante princesse mourut en 1712[1].

La reine Marie Leckzinska avait de la grâce, de l'esprit, de la gaieté, une piété sincère et une charité pour les pauvres qui lui a valu le surnom si doux de *bonne reine*.

Marie-Antoinette avait beaucoup d'éclat, un sourire enchanteur, le regard fier, la taille la plus élégante, et la démarche d'une fille des Césars.

[1] « Le samedi matin, 13 février, MM. de Cheverny, d'O et Gamaches, qui avaient passé la nuit dans l'appartement de monseigneur le Dauphin, le pressèrent de s'en aller à Marly, pour lui épargner l'horreur du bruit qu'il pouvait entendre sur sa tête où la Dauphine était morte. Il sortit à sept heures du matin par une porte de derrière de son appartement, où il se jeta dans une chaise bleue qui le porta à son carrosse. »

(Mémoires de Saint-Simon.)

C'est dans cette chambre qu'elle mit au monde, le 19 décembre 1778, *Madame*, depuis duchesse d'Angoulême. L'étiquette de laisser entrer indistinctement tous ceux qui se présentaient au moment de l'accouchement des reines fut observée avec une telle exagération, qu'à l'instant où l'accoucheur dit à haute voix : *La reine va accoucher*, les flots de curieux qui se précipitèrent dans la chambre furent si tumultueux que l'on étouffait. La reine manquait d'air, et peut-être ce désordre lui aurait coûté la vie, sans une brusque saignée qui la sauva. Depuis ce jour, on restreignit au nombre officiel les personnes admises à constater la naissance des fils ou des filles de rois.

Dans cette même chambre, mais dans une circonstance bien différente, Marie-Antoinette courut un danger d'une autre nature : dans une nuit terrible, la nuit du 6 octobre, elle fut réveillée par ces cris d'un généreux dévouement : « Sauvez la reine! » Tremblante, presque nue, elle s'échappa de son lit et courut chercher auprès du roi un refuge contre les furieux qui venaient d'ensanglanter le palais.

Le plafond subit quelques changements à l'époque du mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette; on y entremêla les chiffres de France

et d'Autriche. Les quatre figures des angles, la *Fidélité*, l'*Abondance*, la *Charité*, la *Prudence*, sont de Boucher.

Au-dessus des portes, on remarque les filles de Louis XV et son fils Louis, Dauphin, prince vertueux et sage, qui n'est pas monté sur le trône, et dont les trois fils, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, ont tour à tour porté une couronne agitée par tant d'infortunes!

Parmi les tableaux nouvellement placés dans cette pièce, on remarque l'*Établissement de l'hôtel royal des Invalides* en 1674, la plus noble peut-être des grandes pensées de Louis XIV! temple élevé au courage et à la gloire, où se sont pressés les débris vivants de toutes nos grandes batailles, depuis Turenne jusqu'à Napoléon, depuis Napoléon jusqu'à nos jours.

SALON DE LA REINE.

C'est là que se tenait le cercle de la reine; c'est là que sous Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, brillaient par leurs grâces et par leur esprit, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et ces trois sœurs desquelles l'abbé Testu disait : « Madame de Montespan parle comme une per« sonne qui lit, madame de Thianges comme « une personne qui rêve, madame de Fonte« vrault comme une personne qui parle. »

Louis XIV, qui avait gardé un aimable souvenir des cercles de la reine Anne d'Autriche, sa mère, où régnait une fleur de politesse et d'aménité, pressait beaucoup la reine sa femme de les continuer; mais elle y apportait un esprit distrait. Après la mort de cette princesse, il en chargea la dauphine de Bavière, femme du grand Dauphin; elle avait assez d'esprit pour bien s'en acquitter; mais ses fréquentes grossesses la retenaient trop souvent dans son lit; enfin, il poursuivit son idée auprès de la duchesse de Bourgogne : il voulut que le mardi,

jour où tous les ministres étrangers venaient à Versailles, elle tint cercle après son dîner, dans le salon de la reine; mais cette princesse était trop légère, trop enfant, pour donner à ces assemblées la dignité dont Louis XIV était si jaloux; il finit par y renoncer, et s'emprisonner dans les petits appartements de madame de Maintenon.

Marie Leckzinska aimait la bonne conversation et les gens d'esprit : le président Hénault était admis dans son salon, et l'historien devenait poëte pour adresser à la reine d'ingénieux madrigaux. Louis XV exigea un jour qu'elle reçût madame de Pompadour dans le costume d'un rôle qu'elle devait jouer, et dans lequel elle portait une corbeille de fleurs. La reine fit l'éloge de sa grâce et de la beauté de ses bras, et, avec le ton de supériorité qui donne aux louanges mêmes quelque chose d'offensant, elle la pria ensuite de chanter dans l'attitude où elle était. La marquise sentit tout ce que cet ordre avait d'humiliant pour elle; et, pour s'en venger, elle chanta le monologue d'Armide, *Enfin, il est en ma puissance!* Madame Campan dit que « toutes les dames présentes à cette scène eurent « à composer leurs visages en remarquant l'alté- « ration de celui de la reine. »

Lorsque Marie-Antoinette était dauphine, on voyait habituellement dans son salon la comtesse de Noailles, sa dame d'honneur; le comte de Saulx Tavannes, son chevalier d'honneur; le comte de Tessé, premier écuyer; mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, le comte et la comtesse de Provence; le comte et la comtesse d'Artois. Devenue reine, elle ne tarda pas à se fatiguer des embarras de la représentation royale; elle se choisit, sous l'influence de madame de Polignac, une société de prédilection; et le cercle de la reine ne fut plus qu'un petit comité qui se tenait, comme nous l'avons dit, dans les petits appartements de Marie-Antoinette.

Le plafond de cette pièce est dû au pinceau de *Michel Corneille :* il représente Mercure protecteur des sciences et des arts; on voit, dans les voussures, Sapho jouant de la lyre, Pénélope brodant une tapisserie, Aspasie discutant avec les philosophes, la Peinture occupée d'un tableau.

Parmi les portraits, on distingue la jolie figure de cette duchesse de Berry, fille du régent, qui eût fait, par ses grâces, son esprit et son amabilité, le charme de la cour, si elle n'eût point profané, par ses erreurs, les dons brillants dont la nature s'était plu à la parer.

Un tableau fixe aussi l'attention ; c'est *Louis XIV visitant la manufacture des Gobelins*, que ce monarque a si puissamment encouragée, et dont il préférait les produits aux tableaux de son temps.

SALON DU GRAND COUVERT DE LA REINE.

La reine avait son grand couvert comme le roi ; Marie Leckzinska dînait tous les jours en public. « Marie-Antoinette (dit madame Campan) « observa cette coutume fatigante tant qu'elle « fut dauphine : le dauphin dînait avec elle, et « chaque ménage de la famille avait tous les jours « son dîner public. Les huissiers laissaient en- « trer tous les gens proprement mis ; ce spectacle « faisait le bonheur des provinciaux : à l'heure « des dîners, on ne rencontrait dans les esca- « liers que de braves gens qui, après avoir vu « la dauphine manger sa soupe, allaient voir les « princes manger leur bouilli, et qui couraient « ensuite, à perte d'haleine, pour aller voir « Mesdames manger leur dessert. »

Le plafond, dans l'origine, avait été peint par Coypel le père, et représentait Mars couronné par la Victoire : on y substitua un des deux Paul Véronèse enlevés à Venise ; c'est saint Marc couronnant les Vertus théologales. Cet évangéliste doit être un peu étonné de se trouver au milieu

des héroïnes de l'antiquité, que représentent les tableaux des voussures, exécutés en camaïeu rehaussé d'or : Rodogune et Artémise, la reine Zénobie et Ypsicrate, épouse de Mithridate ; Harpalice et Clélie traversant le Tibre à la nage.

Louis-Philippe a fait mettre dans cette pièce le grand tableau d'Antoine Dieu, qui représente le mariage du duc de Bourgogne avec Marie-Adélaïde de Savoie ; la réception du doge de Gênes, dont nous avons parlé à l'occasion de la salle du trône ; et une des belles productions de Gérard, Philippe, duc d'Anjou, déclaré roi d'Espagne dans le cabinet du roi à Versailles.

Quelques portraits reportent l'attention sur Louis XIV : on le retrouve entouré des trois femmes qui ont captivé son cœur, son orgueil et sa conscience ; et ce fils si beau de madame de La Vallière, le comte de Vermandois, que les historiens ont voulu faire passer pour le *masque de fer*, et dont la perte arracha de l'âme de sa mère cette si touchante exclamation : « Faut-il que je pleure sa mort, « avant d'avoir achevé de pleurer sa naissance ! »

SALLE DES GARDES DE LA REINE.

Monicart, dans quelques lignes, que je n'ose pas appeler des vers, a payé à cette salle son tribut d'admiration :

Tout bon connaisseur curieux,
Si sur moi dans sa course il attache les yeux,
Pour voir de mes beautés la douceur et la grâce,
Trouvera qu'à bon droit on doit me donner place
Entre les fins morceaux de ces superbes lieux.
Je suis par mon pavé, riche et bien compassée.....
Ma corniche et les ornements,
Qui sont les accompagnements
De ma riche et belle sculpture,
Sont partout sans épargne enrichis de dorure.

Le plafond représente Jupiter environné des attributs de sa toute-puissance, et dans l'attique on voit Ptolémée, Alexandre Sévère, Trajan et Solon; quatre allégories ornent les angles, et une galerie où figurent plusieurs personnages, règne au pourtour du plafond. Toutes ces peintures sont de Noël Coypel.

On a nouvellement fait placer dans cette salle la famille du grand Dauphin, d'après l'original de Mignard exposé dans le Musée royal du Louvre, et la statue de la duchesse de Bourgogne en Diane chasseresse, exécutée par Coysevox.

SALLE DU SACRE.

C'était autrefois la grande salle des gardes; c'est là que se réunissaient les gardes du corps, pour être prêts à tous les services qui pouvaient exiger leur présence : ce qui faisait appeler cette pièce le *magasin des gardes*.

Plus d'un ancien souvenir se rattache à cette grande salle.

Le 13 avril 1771, Louis XV y tint un lit de justice pour installer les magistrats du nouveau parlement Maupeou. « Telle est ma volonté, » s'écria-t-il avec une fermeté qui ne lui était pas ordinaire, « et je ne changerai jamais! » Paroles qui ne servirent qu'à faire ressortir l'esprit du duc de Nivernois, dans son madrigal à madame Dubarry.

Le 6 août 1787, Louis XVI y tint le lit de justice où le parlement fut exilé à Troyes, et qui fut suivi de cette fameuse séance du 19 novembre, où le duc d'Orléans protesta contre la violence faite à la liberté des suffrages, et où les conseillers Sabatier et Fréteau furent enlevés à main armée.

La cour plénière, vain simulacre établi pour

dépouiller les parlements de leurs prérogatives, sans restituer à la nation aucun de ses droits, et que Loménie avait déterrée dans les chroniques de la seconde race, se réunit dans cette salle, le 8 mai 1788; mais elle ne tint pas contre la réprobation générale, et elle fit place dans le même lieu, le 6 novembre de la même année, à l'assemblée des notables, qui fut close le 12 décembre pour être à son tour remplacée par les états généraux qui se rassemblèrent, le 5 mai 1789, dans une grande salle sur l'avenue de Paris.

Enfin, pour ne rien oublier, nous ajouterons que c'était dans cette pièce que, le jeudi saint, le roi faisait la cérémonie de la cène.

Le caractère nouveau imprimé au palais de Versailles devait donner à cette salle une physionomie nouvelle; on se souvient du mot de Napoléon à David qui venait d'achever ses immenses tableaux *de la distribution des aigles et du couronnement* : « Vos tableaux sont faits, il « faut maintenant que je fasse faire un palais « pour les mettre. » Ce vœu est rempli; la *salle du Sacre* est le palais promis au grand peintre; elle en a l'éclat, la grandeur, la majesté. Mais David n'en fait pas seul les honneurs; ses deux plus illustres élèves y ont été admis avec lui. Quatre figures allégoriques de *Gérard*, tracées avec une vigueur de pinceau admirable, le *Gé-*

nie, le *Courage*, la *Force*, la *Providence*, ornent les dessus des portes; et la plus grande page du livre de gloire de Gros, Aboukir, semble transformer en un vaste champ de bataille l'espace immense qu'elle couvre : tout y respire la guerre, et on regarde longtemps ce Murat qui allait au combat en habits de fête comme à un carrousel, et ce vieux mameluk aux yeux de sang, que son fils, si jeune et si beau, environne d'une auréole de tendresse et de pitié.

Tout, dans cette salle, est empreint de la grandeur de la France; elle apparaît, au plafond, au milieu de plusieurs victoires et foulant aux pieds ses ennemis vaincus; et lorsque les yeux se reportent vers les croisées du jardin, ils rencontrent deux portraits qui, par leur rapprochement, deviennent encore plus fertiles en méditations : ici, c'est Bonaparte avec une épée et une écharpe tricolore, le général Bonaparte jeune, rêveur, impatient de parvenir à la puissance et à la gloire; là, c'est Napoléon avec un sceptre et une couronne, Napoléon empereur des Français; et les deux épouses qu'il reçut, l'une de l'ambition, l'autre de la victoire, planent au-dessus de sa tête, comme ces génies heureux ou malheureux qui, dans l'antiquité, présidaient à la destinée des grands hommes.

SALLE DE 1792.

Ancienne salle des Cent-Suisses.

Cette pièce, qui a une porte de sortie sur l'escalier des princes, sert de communication entre le corps central du palais et l'aile du sud.

La salle des Cent-Suisses, devenue sous Louis-Philippe la salle de 1792, est une des plus brillantes métamorphoses du palais de Versailles. On y voyait avant la révolution un corps privilégié, une sorte de garde prétorienne uniquement attachée à la personne du roi, des costumes de cour chamarrés d'or et d'argent; on y voit aujourd'hui, sous les plus simples uniformes, ces jeunes volontaires des armées nationales, qui, à l'ombre du drapeau tricolore, ont campé dans toutes les capitales de l'Europe. Tout y respire l'enthousiasme, l'indépendance, la liberté; et à l'aspect de ces couleurs nationales se déployant pour la première fois, et de ces *enfants de Paris*

se disputant l'honneur d'aller combattre[1], on croit entendre sous ces voûtes rajeunies retentir ces terribles accents :

« Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ! »

A côté des Biron, des Custine, des Luckner, des Rochambeau, des La Fayette, qui déjà occupaient les premiers rangs dans l'armée, vous apercevez sous l'épaulette de laine, ces intrépides soldats qui, depuis, sont *passés* maréchaux, rois, empereurs. Ce sergent au 2e de ligne sera un jour le maréchal duc que les noms de Burgos et de Toulouse entoureront comme deux auréoles de gloire; ce simple volontaire de la Meuse devra aux souvenirs de Golsberg, de Montereau, de Ligny, de tenir dans ses mains les sceaux de l'honneur; cet aspirant de marine achèvera ce que Duquesne avait essayé, il prendra Alger et délivrera les mers du fléau de la piraterie; ce simple hussard de Sarrelouis se fera un titre de noblesse et de gloire de tous les champs de bataille qu'il aura parcourus : il sera duc d'Elchingen, il sera prince de la Moscowa! ce chef de bataillon donnera son nom aux grenadiers Oudinot, il ne paraîtra pas dans un

[1] Tableau de L. Coignet.

combat sans y laisser de son sang; autour de lui, c'est Marceau, c'est Joubert, tous deux morts si jeunes pour la patrie; c'est Murat sous-lieutenant, Maison simple grenadier, et tant d'autres qui devront à quarante ans de combats une égale illustration. Mais cet officier à l'air réfléchi est appelé à conquérir une autre immortalité : sa parole éloquente défendra les droits du peuple à la tribune, et, le jour de sa mort, la patrie en deuil suivra ses funérailles. Ce lieutenant-colonel, qui fut soldat de royale marine, échangera son bâton de maréchal contre le sceptre de Gustave Wasa; et toutes ces gloires viendront rayonner autour de ce jeune officier d'artillerie, dont le front pâle et soucieux portera un jour la couronne de Charlemagne.

Deux tableaux d'Horace Vernet reproduisent les deux premières batailles où Kellermann et Dumouriez eurent la gloire d'arrêter l'Europe coalisée contre la France.

Le moment choisi dans le tableau de Valmy, est celui où Kellermann eut un cheval tué sous lui. L'officier général qu'on voit à sa gauche, est le général Pully, qui commandait les cuirassiers; derrière lui et à pied, le général Senarmont blessé; à droite, un groupe d'officiers généraux où se trouvent le duc de Chartres, le duc de Montpensier, son frère, qui était alors

son aide de camp et qui mérita les éloges de Kellermann[1], les généraux Schauenbourg, Lynch et Muratel. C'est la division du duc de Chartres qui entoure le plateau du moulin de Valmy, qu'on voit sur la gauche du tableau. L'armée française fait face vers Châlons et Paris; devant elle, sont les batteries prussiennes et les colonnes de l'armée du duc de Brunswick.

Dans le tableau de Jemmapes, le général Dumouriez est sur le premier plan; parmi les officiers qui l'environnent, on remarque le général Macdonald, qui était un de ses aides de camp, le général Belliard, alors officier d'état-major, le duc de Montpensier, et la jeune Fernig dont le courage s'était attaché à la fortune de Dumouriez. On se demande pourquoi le peintre a placé sur un point aussi éloigné le prince qui a contribué à cet important succès. C'est que le tableau de la bataille où se signala le duc de Chartres a été commandé par le duc d'Orléans.

O Jemmape! ô Valmy! champs sacrés pour la France,
Vous fûtes le tombeau d'une folle espérance;

[1] Du quartier général de Dampierre-sur-Auve, le 21 septembre 1792. « Embarrassé du choix, je ne citerai, parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. Chartres et son aide de camp M. Montpensier. »

(Moniteur du 22 septembre 1792.)

Vous fûtes le berceau de nos premiers succès.
La jeune liberté souriant aux Français,
Guidait leurs escadrons sous les traits de la gloire,
Et par ses trois couleurs séduisait la victoire;
Elle t'a vu[1] parmi ses plus nobles amants,
Fidèle à ton pays, fidèle à tes serments,
De nos jeunes soldats seconder le courage...
Et Brunswick en fuyant remporta l'esclavage.

[1] Extrait d'une Épître au duc d'Orléans. (1823.)

SALLES DES GOUACHES.

Au bout du premier étage du vieux château, dans l'aile qui sépare la cour Royale de la cour des Princes, ces huit salles qui formaient autrefois l'appartement du cardinal de Fleury, furent données plus tard au duc de Penthièvre, ce prince si estimé du peuple, si agréable à la cour, et qui termina dans son château de Bizy, près Vernon, une carrière toute de vertus et de bienfaits.

Dans la première de ces salles, on voit le croquis au crayon des personnages les plus marquants de l'expédition d'Égypte; ils ont été dessinés sur les lieux, dans leurs costumes et tournures d'alors, par M. ***, officier dans l'armée de Bonaparte; ce qui donne à ces ébauches imparfaites un caractère de vérité qui les rend très-curieuses. A côté de Kléber, Rampon, Lanusse, Dugua, Lagrange, Davoust, Damas[1],

[1] Damas, surnommé Damas-Queue, parce qu'il ne voulut jamais faire couper ses cheveux; c'est lui qui commandait le régiment des *Dromadaires* en Égypte.

Regnier, Vial, Leclercq, on aperçoit Fourier, membre de l'Institut : ce qui rappelle le double caractère de cette campagne fabuleuse, qui mêla la gloire du nom français aux souvenirs guerriers de Sésostris, et qui enrichit nos trésors scientifiques des tributs de la terre des Ptolémées.

Les autres salles ont été consacrées à recevoir l'admirable collection des gouaches, dues pour la plus grande partie au talent de Bagetti, officier de l'armée d'Italie, et continuées par Morel, Puissant et Siméon Fort. Elles sont au nombre de plus de trois cents, et comprennent toutes nos campagnes, depuis 1795 jusqu'en 1809. Elles offrent, dans tous leurs détails et dans toutes leurs ramifications, comme vues, plans de batailles, prises de villes, attaques, passages de rivières, les grandes expéditions militaires dont nous donnerons l'aperçu historique dans la galerie Napoléon et dans la galerie des Batailles.

SALLES DES CAMPAGNES DE 1793, 94, 95.

Ces quatre salles faisaient partie du vieux château; elles étaient comprises dans l'emplacement de la chapelle de Louis XIII. Après la translation de cette chapelle au lieu qui devint plus tard le salon d'Hercule, on convertit en appartement la place qu'elle occupait sous Louis XV. Cet appartement était habité par Louis de Bourbon, comte de Clermont, prince brave qui se distingua à la bataille de Dettinghen, et qui, battu à Crevelt en 1758, pour avoir suivi, par ordre de la cour, les plans de M. de Mortagne, lui dit après la bataille : « Parbleu, monsieur, j'en aurais bien fait autant tout seul. » Sous Louis XVI, ce même appartement fut occupé par le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre.

Les batailles qu'on y voit aujourd'hui nous reportent au temps où la république française mit sur pied quatorze armées pour défendre son indépendance. L'élan de 1792 avait étonné l'Europe; la sanglante énergie de 93 la souleva

tout entière. La Convention proclama *la patrie en danger*, et les volontaires en foule se pressèrent sous le drapeau national. Un million deux cent mille hommes couvraient la frontière ou remplissaient nos places; au nord 250 mille; 40 mille dans les Ardennes; 120 mille sur le Rhin et la Moselle; 100 mille aux Alpes; 120 mille aux Pyrénées, et 80 mille depuis Cherbourg jusqu'à la Rochelle.

La prise d'Anvers et de Mayence, de Bréda et de Menin, avait déjà prouvé ce que peuvent des soldats mal vêtus, mal équipés, mais brûlants de patriotisme; Houchard à Hondschoot, Jourdan à Watignies, Dugommier à Peyrestortes, avaient voilé sous des lauriers les plaies de 93, lorsque s'ouvrit la campagne de 1794. Tandis que, sur les Alpes, Masséna repousse les Piémontais par delà le col de Tende, Souham et Moreau remportent la victoire de Turcoing; le triomphe libérateur de Fleurus fait reculer Cobourg et trembler l'Europe; Kléber, à Aldenhoven, passe la Roër à la nage, et Maëstricht ouvre ses portes à notre armée. L'année 1795 commence par la conquête de la Hollande, et nous retrouve vainqueurs sur le Rhin, sur la Meuse, aux Alpes, aux Pyrénées. Les hommes de 1792 ont grandi; de héros ils sont devenus grands

capitaines; Jourdan, Hoche, Pichegru, Moreau, Kléber, Marceau, Saint-Cyr, Desaix, Championnet, Lefèvre, Augereau, Bernadotte, Masséna, soutiennent partout l'éclat de nos armes; partout la république française fait respecter son nom et son territoire; la bataille de Loano, gagnée par Schérer, ouvre le chemin de l'Italie, et le siége de Toulon apparaît, en 1795, comme le premier rayon de la gloire qui, sous Bonaparte, va immortaliser l'armée d'Arcole et de Lodi.

APPARTEMENTS.

REZ-DE-CHAUSSÉE.

SALLE DES AMIRAUX DE FRANCE.

Au bas de l'escalier de marbre, après avoir traversé les vestibules où se trouvent les statues de Descartes, du Poussin, du grand Corneille et de Voltaire dans sa vieillesse, on entre dans la salle où sont rassemblés les portraits de tous les amiraux de France, au nombre de soixante-trois, depuis l'année 1270 jusqu'en 1814.

Cette pièce, ainsi que *la salle des Connétables* qui suit, et *les premières salles des Maréchaux*, jusqu'au bout de l'aile[1], formaient l'appartement occupé par le grand Dauphin, fils de Louis XIV,

[1] Les premières salles en retour sur le jardin, vers le vestibule, étaient d'abord, sous Louis XIV, un salon d'exposition pour des objets d'art et de curiosité.

jusqu'en 1711, époque de sa mort[1]. Ce prince aimait le séjour de Versailles, dont les bois favorisaient sa passion pour la chasse.

Il lui arriva une aventure, qu'on sera peut-être bien aise de retrouver ici. Ce prince avait fait une partie de chasse au loup, qui l'entraîna à dix ou douze lieues de Versailles. Il s'égara dans un bois, seul avec le grand-prieur. La nuit les ayant surpris, ils résolurent de la passer à la première maison qu'ils rencontreraient. Le sort voulut que ce fût une église, avec une maisonnette d'un curé de village. Ils frappent à la porte. Le prêtre ouvre, croyant qu'on venait l'appeler pour quelque malade. Il fut étonné de voir deux personnes à cheval lui demandant asile pour la nuit : et cependant il leur donna l'hospitalité. La faim les tourmentait ; le curé mit à la broche un gigot de mouton. Les hôtes de-

[1] « Le roi descendait chez Monseigneur par un petit degré noir, étroit et difficile, qui, du fond de l'antichambre qui joignait sa chambre, descendait tout droit dans ce qu'on appelait *le caveau*, qui était un cabinet assez obscur sur la petite cour, avec une porte dans la ruelle du lit de Monseigneur, et une autre qui entrait dans son premier grand cabinet, sur le jardin. Ce caveau avait un lit dans une alcôve où il couchait souvent l'hiver ; mais comme c'était un fort petit lieu, il s'habillait et se déshabillait toujours dans sa chambre. »

mandèrent du vin : il n'y en avait pas au logis. Le curé va en chercher au village voisin, et le grand-prieur se met à tourner la broche. — Et nos chevaux, dit le dauphin ; il faudrait chercher un peu de foin ou de paille au grenier pour donner à ces pauvres bêtes. — Mais, lui dit le grand-prieur, je ne puis pas faire tout à la fois les fonctions de palefrenier et de cuisinier : choisissez, Monseigneur. — Comme le prince avait ses grosses bottes, il aima mieux se mettre à la place du grand-prieur, et celui-ci monta au grenier. Dans l'intervalle, le curé arriva avec des provisions. Le souper, assaisonné par l'appétit, parut délicieux. Le bon prêtre, qui n'avait pour tout ornement de chambre qu'un lit, le leur céda, et alla coucher au prochain village, chez un paysan de ses amis. A la pointe du jour, la suite de Monseigneur, qui le cherchait partout, étant venue près de cette maison, donna du cor. Le dauphin fut bientôt levé ; il remonta à cheval et regagna Versailles. Quelque temps après leur départ survint le curé avec quelques bouteilles de vin pour le déjeuner de ses hôtes ; mais, voyant les portes ouvertes, et ne trouvant plus personne, il crut avoir logé des voleurs.

Cependant le dauphin, ayant raconté son aventure à son père, le roi fit dire au curé de venir lui parler. « Je suis étonné, dit Louis XIV,

« qu'étant pasteur, honoré par votre piété, « vous donniez retraite la nuit à des larrons. » Le curé protesta qu'il ne les connaissait pas lorsqu'il les avait accueillis. — « Mais les recon- « naîtriez-vous bien maintenant, si vous les « voyiez ? » — Il répondit qu'il croyait qu'oui. Le roi donna ordre tout bas d'appeler Monseigneur et le grand-prieur ; et comme ce dernier vint le premier, le curé l'apercevant se mit à crier : « Sire, en voilà un ; » et le dauphin venant ensuite : « Sire, voilà l'autre ! » Le roi lui dit : « Je « vous ferai bonne justice, ne vous mettez pas « en peine. » Mais comme le curé vit que toute la cour portait un grand respect à Monseigneur, il revint à lui, et se doutant de sa méprise, il lui demanda pardon de l'avoir pris pour un voleur. Le roi lui fit donner une pension de cinq cents écus par an, pour passer la vie à son aise, et se ressouvenir qu'il avait logé le dauphin de France. « Allez, ajouta-t-il, logez toujours dans « votre maison de tels larrons, et ressouvenez- « vous de moi dans vos prières. » On peut croire que le curé ne regretta pas son gigot de mouton.

Après la mort de ce prince, le roi donna, en 1712, cet appartement au duc de Berri, son petit-fils, et à la duchesse de Berri, fille de ce prince aimable et brave, qui, de la même main qui avait porté à Lérida une épée victorieuse, ne

dédaigna pas d'esquisser les dessins de Daphnis et Chloé.

Sous Louis XV, son fils Louis, le dauphin, père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X, habita le rez-de-chaussée avec la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, princesse d'une piété angélique et d'une affection sans bornes pour son mari.

Louis XVI, quand il était dauphin, habita cet appartement jusqu'au moment où, étant monté sur le trône, il le céda à son frère, le comte de Provence (depuis Louis XVIII), qui, à son tour, fut obligé de le donner aux Enfants de France en 1788, comme nous l'avons raconté plus haut, à propos des *extraordinaires de Monsieur.*

On remarque avec plaisir, entre les deux croisées, un grand tableau de Paul Guérin, représentant Anne d'Autriche, avec les attributs de la régence, et entourée des deux princes ses fils encore enfants. On sait que cette princesse s'était réservé la charge d'Amiral de France, devenue vacante à la mort du cardinal de Richelieu.

La collection des portraits et des amiraux de France vient du duc de Penthièvre, dont le père, le comte de Toulouse, fut amiral de France, et défit les Anglais à la bataille navale de Malaga.

C'est un point très-controversé parmi les his-

toriens, de savoir à quelle époque de la monarchie fut créé l'*Amiral de France*. Mais il est certain qu'avant saint Louis, cet officier n'était que le préfet de la mer ou de la flotte, *præfectus maris aut classis*, avec des fonctions à peu près semblables à celles qui avaient été déterminées par Jules César lors de la conquête des Gaules. Elles se bornaient, sous les premiers rois, à la visite de quelques navires et à l'inspection d'un littoral peu étendu. Ces fonctions furent plus limitées encore après le démembrement du royaume, à la fin de la seconde race : Hugues Capet donna à titre d'hérédité aux seigneurs qui appuyèrent son usurpation, les fiefs mouvants dont ils n'avaient que la jouissance; ces fiefs, devenus patrimoniaux, laissèrent longtemps sans puissance maritime les descendants du chef de la troisième race : sous Louis le Jeune, le roi d'Angleterre possédait la Normandie et la Guyenne; la Bretagne avait ses ducs, la Provence ses comtes; et tous ces souverains, grands ou petits, vassaux indépendants de la couronne, avaient leurs amiraux particuliers pour la garde des côtes placées sous leur obéissance. La défense du reste du littoral présentait un intérêt secondaire, dans un temps où les rois de France avaient à disputer sans cesse leur pouvoir et leur trône à l'ambition de plusieurs

feudataires trop redoutables; une autre cause explique d'ailleurs le peu d'empressement qu'ils mirent à se former une marine, c'est qu'ils trouvaient pour leurs expéditions d'outre-mer des vaisseaux nombreux et des matelots très-exercés dans les ports d'Italie. Depuis la première croisade jusqu'en 1270, les républiques de Gênes, de Venise, de Pise et de Lucques, transportèrent les croisés en terre sainte; pour ces pieux voyages, elles louaient leurs navires, leurs marins et même leurs amiraux. Déjà, les Français leur avaient emprunté le nom d'amiral, que les Italiens tenaient eux-mêmes des Grecs avec lesquels ils faisaient un commerce considérable; comme le prouve la signification du mot *amiral* qui dérive évidemment du grec ἁλμυρία, eau salée, et non pas de l'arabe *amir* ou *emir*, prince ou général, ainsi que l'ont écrit plusieurs auteurs, puisque les Sarrasins ne donnaient ce titre qu'à leurs gouverneurs de provinces.

Avant la seconde expédition en Afrique, saint Louis avait reconnu le péril de mettre ses troupes pendant une traversée sous les ordres d'un marin étranger; il voulut qu'à l'avenir l'amiral français eût l'autorité sur tous les chefs de flotte à bord des transports italiens; et l'amirauté devint un office royal.

Celui qui exerça le premier cette charge, fut le chevalier Florent de Varennes ou Vairennes. Il commanda en 1270 les vaisseaux qui conduisirent devant Tunis saint Louis et son armée. Après lui, furent successivement nommés Enguerrand sire de Coucy, Mathieu IV du nom seigneur de Montmorency, Jean sire de Harcourt, Othon de Tocy et Benoist Zacharie. C'étaient des guerriers et non des hommes de mer. Zacharie seul, Génois d'illustre naissance, avait remporté plusieurs victoires navales avant de passer au service de Philippe le Bel. Raynier de Grimaut le remplaça en 1302. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Mons-en-Puelle; il mit en fuite Guy de Namur qui assiégeait Ziric-Zée à la tête de seize galères.

Les amiraux qui suivirent : Thibaut, Béranger Blanc, Gentien-Tristan, Pierre Miège, Jean seigneur de Chepoy, Hugues Quieret, Aithon Doria, Nicolas Beuchet et Louis de la Cerda, rendirent des services signalés, sous Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel : en 1342, Louis de la Cerda fut envoyé par Philippe de Valois avec une escadre sur les côtes de Bretagne, pour soutenir les prétentions de Charles de Blois et empêcher les Anglais de porter secours aux enfants et à la veuve du comte de Montfort.

Pendant les agitations du règne du roi Jean, cet office fut honorablement rempli par Floton de Revel, Jean de Nanteuil, Enguerrand de Fransu, de Montenay et Jean de Heuse; ils défendirent les armes à la main les droits du dauphin, qui fut depuis Charles V. Les trois amiraux qui leur succédèrent ont joué un rôle plus important.

François de Périlleux s'était distingué en plusieurs batailles navales, et notamment contre les Génois en 1352, lorsqu'il vint en France au nom de Pierre d'Aragon dont il commandait la flotte, et fut le négociateur d'un traité d'alliance contre les Anglais. Depuis, il amena des troupes auxiliaires à Charles V, et entra au service de ce prince en 1368.

Aimery, comte de Narbonne, conduisit en Castille Blanche de Bourbon, mariée à Pierre le Cruel. En 1375, à la tête des vaisseaux français, il se réunit à l'amiral espagnol, Ambroise Bouchenègre, et l'aida puissamment à battre les Anglais devant la Rochelle. Les résultats de cette victoire furent très-grands : vingt-cinq vaisseaux ennemis furent détruits, et les autres dispersés; le lendemain la Rochelle se déclara pour la France.

Jean de Vienne était un marin célèbre sous Charles VI. En 1375, il fit une descente sur les

côtes d'Angleterre, et les ravagea pour forcer les Anglais à rentrer dans leur île[1]. L'état d'amiral prit dans sa personne un grand accroissement. Dans le traité fait à cette époque avec le duc de Bretagne, Jean de Vienne est nommé après le connétable.

« Puis, fut envoié en 1384, par le roy Char-
« les VI, au secours du roi d'Écosse contre l'An-
« glais avec une armée de soixante voilles, qui
« partit du port de l'Écluse en Flandres, portant
« mil hommes d'armes. D'où retourné, il fit
« un tel raport du peu de moyens qu'avoient
« les ennemis à soutenir la force d'un roy de
« France les allant attaquer dans leur foyer, qu'il
« persuada à Charles d'y aller pour y peupler et
« leur enlever l'isle, aussitôt qu'avoit autrefois
« fait un bastard de Normandie, dit Guillaume
« le Conquérant. Si que poussé par les remons-
« trances de l'amiral, les propos duquel le duc
« de Bourgongne, oncle du roy, confirmoit sans
« cesse, navires furent faits et envoyez querir de
« toutes parts, pour se tenir prests à l'Écluse et
« hâvres prochains au temps arresté. Tellement
« que le nombre surpassa douze cens voilles;

[1] Cet amiral prit et brûla Rye, pilla l'île de Wight, et quelques villes de l'Angleterre, le long de la Manche.
(Le P. Daniel.)

« estans bon nombre de navires si bien dorez, « enrichiz et accommodez de tant de gentillesses « qu'on ne vit jamais si triomphante trouppe de « vaisseaux en la chrestienneté [1]. »

En 1393, le duc de Bourgogne alla au secours du roi de Hongrie attaqué par les Turcs. Jean de Vienne le suivit avec beaucoup d'autres seigneurs français. Il commandait l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, où il fut tué en combattant vaillamment.

« L'Amiral de France fut maintenu en tous « ses anciens droits par le roy Charles sixième « qui en fit ordonnance expresse en laquelle il « particularise les pouvoirs et autoritéz d'icelui « plus au long qu'on l'avoit fait auparavant. »

L'amiral était chef des armées de mer. Il avait sous la juridiction de ses délégués, des tribunaux dans le royaume sous le nom de *siéges* de l'amirauté, où étaient portés et jugés tous les faits relatifs à la marine militaire et toutes les contestations de commerce maritime. Le dixième des prises lui appartenait. On ne pouvait armer

[1] « Dans la dernière expédition de Jean de Vienne contre l'Angleterre, la flotte française était de douze cent quatre-vingt-sept voiles ; de sorte qu'il y en avait assez pour faire un pont de Calais à Douvres. »

(FROISSART, histoire de Charles VI.)

aucun navire, faire la course, ni entreprendre aucun voyage de mer, sans les congés, saufs-conduits, lettres d'attache de l'amiral. Il avait encore une juridiction à la *table de marbre* au palais de justice de Paris. Son rang était l'un des premiers parmi les grands officiers de la couronne[1]. Il portait le nom d'Amiral de France pour marquer sa prééminence sur les amiraux de province.

Renaud de Trie, Clinet de Breban, le sire de Dampierre, Robert de Braquemont, Jeanet de Poix, Recourt de Lens, Georges de Beauvoir, Louis de Culant, André de Laval et Prégent de Coëtivy, furent pourvus de cette dignité tour à tour, et parfois concurremment, au milieu des troubles qui bouleversèrent l'État au commencement du quinzième siècle. Clinet de Breban avait, à la fatale journée d'Azincourt, le titre d'Amiral de France; à la même époque, le sire Dampierre prenait cette qualité : ils avaient été nommés en même temps par les chefs des deux partis qui divisaient le royaume.

Créature de Jean sans Peur, Recourt de Lens eut le sort de ce prince au pont de Montereau,

[1] Le rang de l'amiral dépendait beaucoup alors de l'importance de la marine pendant le règne où il exerçait sa charge.

en 1419. Dix ans plus tard, Louis de Culant jeta un secours dans Orléans, assiégé par les Anglais; il fut l'un de ces braves et fidèles chevaliers qui accoururent sous la bannière royale à la voix de Charles VII, et l'aidèrent à conquérir son trône. « A la réception par procureur « de messire Prégent de Coëtivy, le 16 janvier « 1439, le parlement de Paris lui apposa charge « de faire dedans l'an le serment en personne, « et l'admonesta de se défaire de l'office de gou- « verneur de la Rochelle, comme incompatible « avec celui d'Amiral de France. »

La France commençait alors à respirer à l'ombre des lauriers de Charles VII. L'autorité souveraine avait reparu; mais elle avait besoin de force et de tranquillité pour s'affermir. Le parlement de Paris jugea qu'il était impolitique de confier à une seule main deux pouvoirs considérables; il ne permit pas qu'un gouvernement maritime fût joint à l'amirauté. Ce privilége dangereux existait en Guyenne, en Provence et en Bretagne, où il s'est maintenu longtemps après la réunion de ces trois provinces à la couronne; parce qu'en perdant leur indépendance, elles conservèrent le droit de choisir leurs amiraux, ainsi que le prouvent le traité de 1453, entre Charles VII et les Anglais, avant la reddition du duché de Guyenne, et l'édit

de Louis XIV de 1669, qui étend le commandement de l'Amiral de France sur tout le littoral du royaume, à l'exception des côtes du duché de Bretagne. Les rois de Navarre Henri d'Albret, Antoine de Bourbon, Henri IV, et Henri II, prince de Condé, furent à la fois gouverneurs et amiraux de Guyenne.

Les personnages élevés à cette haute fonction après le seigneur de Coëtivy[1], furent le sire de Bueil, le sire de Montauban, Louis, bâtard de Bourbon, le sire de Graville et Charles d'Amboise. Le bâtard de Bourbon est le premier qui se soit assis au parlement aux bancs les plus hauts; avant lui, les amiraux se plaçaient aux bancs inférieurs. Il avait été nommé, en 1466, par Louis XI[2]. Sous François Ier, c'est Bonnivet, le compagnon d'enfance, l'ami et le confident du roi-chevalier, qui conseilla la bataille de Pavie, et ne voulut pas survivre à cette journée déplorable; c'est Chabot, qui connut la faveur et la disgrâce de son maître; c'est Annebaut,

[1] Prégent de Coëtivy fut tué d'un coup de canon au siége de Cherbourg, dont la prise acheva la conquête que Charles VII fit de la Normandie en 1450. (Milice française.)

[2] Il accompagna, à la tête de plusieurs vaisseaux français, le comte de Warwick, lorsque ce *faiseur de rois* repassa en Angleterre pour rétablir Henri VI sur le trône.

homme d'une probité austère, qui, par ses longs et glorieux services, mérita jusqu'à sa mort la confiance et l'estime de François. Ier.

Pendant le règne de Henri II, les provinces maritimes revendiquant le privilége d'élire leurs amiraux, furent en lutte avec le pouvoir royal. Un édit de 1554 porte commandement à tous de ne prendre provision que du roi. Mais les guerres du protestantisme rendirent cette ordonnance impuissante. L'Amiral de France, Gaspard de Coligny, à la tête des calvinistes, était maître de plusieurs ports de mer très-importants.

Ce grand capitaine, dont la renommée s'était accrue même de ses revers, las de troubles civils, commit la faute, en déposant les armes, de s'abandonner à une paix préparée par Catherine de Médicis et jurée par Charles IX. Le marquis de Villars eut le triste honneur de remplacer Coligny le lendemain de la Saint-Barthélemy; en 1578, il se démit en faveur de son gendre : c'était ce duc de Mayenne qui, chef de la Ligue, après l'égorgement de Blois, puis l'antagoniste le plus redoutable du Béarnais, fut enfin le sujet le plus dévoué de ce prince. Anne de Joyeuse, un des mignons de Henri III, lui avait acheté cet office cent vingt mille écus, que le roi ne se contenta pas de payer pour son fa-

vori; pour lui encore, par édit de 1584, il augmenta d'une manière exorbitante les droits, priviléges et prérogatives de l'amirauté de France; et, à cette époque où il n'y eut pas de connétable, elle devint la première dignité de la couronne.

L'amiral était non-seulement chef et lieutenant général des flottes et armées de mer, il en était aussi le surintendant. En cette qualité, il prescrivait les dépenses pour constructions, armements, équipements de vaisseaux, pour approvisionnements des magasins, et en ordonnait le payement : il nommait tous les officiers de l'amirauté et tous les officiers militaires de marine[1]. Il recevait leur serment au nom du roi. Grand juge de l'amirauté, il pouvait remettre les délits commis dans sa juridiction. Ses avantages lucratifs n'étaient pas moins considérables : indépendamment du dixième sur toutes les prises et de ses droits sur les congés, saufs-conduits, lettres d'attache, entrées, rançons, etc., il avait le tiers de ce que la mer jetait sur les côtes, et de

[1] L'article 3 de l'ordonnance de François Ier, de 1543, avait permis à l'amiral Annebaut d'instituer des vice-amiraux, et de nommer à toutes les charges de l'amirauté. Par l'édit de Fontainebleau de 1554, Henri II supprima ce pouvoir; Henri III le rétablit en faveur d'Anne de Joyeuse, par ordonnance de 1582.

tout ce qui était recueilli par les habitants riverains à la suite des naufrages. Il fixait arbitrairement les amendes pour délits maritimes, et les partageait avec le roi. Après une campagne navale à laquelle le roi avait assisté, le vaisseau monté par Sa Majesté appartenait à l'amiral. Il avait une compagnie de gentilshommes, Gardes du Pavillon, qui servait près de sa personne dans les ports et sur les bâtiments. Sa présence à bord était signalée par un pavillon carré blanc, que seul il avait le droit de faire hisser au haut du grand mât du vaisseau amiral; enfin, pour marque de sa dignité, il portait deux ancres d'or, passées en sautoir, derrière l'écu de ses armes.

Anne de Joyeuse allait être supplanté par le duc d'Épernon. Il commençait à perdre les bonnes grâces de Henri III, qui lui avait dit publiquement : « La cour vous tient pour un pol-« tron, vous aurez bien de la peine à vous laver « de cette tache, » lorsqu'il se fit tuer dans les champs de Coutras, fameux par sa défaite. D'Épernon, le favori régnant, hérita de l'amirauté. Brichanteau et Bernard de Nogaret l'obtinrent ensuite. Le premier commandait les troupes royales postées au cimetière Saint-Jean, le jour des Barricades; l'autre mourut bravement au siége de Roquebrune, en 1592. « Sa fortune fit

« moins d'envieux que celle du duc d'Épernon, « son frère, parce qu'il fut moins ambitieux, « moins fastueux, plus sûr et plus réglé dans sa « conduite. »

Le successeur de Bernard de Nogaret était un guerrier célèbre ; Henri IV disait de lui : « Je le « présente avec confiance à mes amis et à mes « ennemis. » Le duc de Biron trempa dans un complot contre le roi; il refusa de demander grâce; sa tête roula sur un échafaud dressé dans une cour de la Bastille. Henri IV devait sauver, malgré lui-même, un ami égaré. Il créa André de Brancas Amiral de France en 1594. Ce ligueur déterminé avait suivi l'exemple du duc de Mayenne; prisonnier des Espagnols au combat de Dourlens, il fut assassiné de sang-froid. Après Charles de Montmorency, frère du dernier connétable de ce nom, Henri II de Montmorency, son neveu, fut nommé par Louis XIII. Partisan de Gaston, duc d'Orléans, il souleva le bas Languedoc en faveur de ce prince, et combattit à Castelnaudary avec une intrépidité digne d'un meilleur sort : tout couvert de feu, de sang et de fumée, Montmorency avait rompu les six premiers rangs du régiment des gardes, lorsque son cheval s'abattit. Cet infortuné termina malheureusement à Toulouse sa vie glorieuse. C'était

le dernier rejeton direct d'une famille dont l'illustration remontait au berceau de la monarchie.

La charge d'Amiral de France fut abolie avec celle de Connétable, par édit de janvier 1627. Au mois d'octobre précédent, le cardinal de Richelieu avait préparé les esprits à cette suppression en créant un grand maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce, et en ajoutant ce nouvel office à tous ceux qu'il possédait.

Les lettres de provision donnaient pouvoir au cardinal de traiter avec les sujets de Sa Majesté pour le bien de la navigation, d'examiner les propositions faites ou à faire, d'en reconnaître le mérite, et de soutenir les entreprises utiles au rétablissement du commerce maritime. Elles l'autorisaient encore à pourvoir à la sûreté des Français en mer, à donner des congés pour voyages de long cours ou autres, à maintenir en vigueur les ordonnances contre la piraterie, etc. Le roi se réservait le choix des chefs et commandants des flottes en temps de guerre.

L'année suivante, Richelieu inaugura avec éclat sa surintendance au siége de la Rochelle. Pour fermer les avenues du port, il fit construire cette fameuse digue, à l'instar de celle qu'Alexan-

dre avait élevée devant Tyr; et la ville, privée du secours des Anglais, fut obligée de se rendre.

Son neveu, Armand de Maillé, marquis de Brezé, fut grand maître en 1651. Commandant des galères du roi, puis général de l'armée navale, il avait battu les Espagnols en plusieurs rencontres.

A la mort de Maillé, qui fut tué d'un coup de canon, en 1656, au siége d'Orbitelle, Anne d'Autriche, régente, prit pour elle-même la surintendance; elle jouit des avantages de cette charge sans en remplir les fonctions, jusqu'en 1660, où elle en fit présent à César, duc de Vendôme, à l'occasion du mariage du duc de Mercœur, son fils, avec une nièce du cardinal Mazarin.

François de Vendôme, fils puîné du précédent, eut la survivance. Il est plus connu sous le nom de duc de Beaufort. Amant de la duchesse de Montbazon, et l'un des chefs de la cabale des *Importants*, il se fit remarquer, entre les plus fous, dans un temps où la folie régnait dans Paris en souveraine. On l'appelait *le Roi des halles*, parce qu'il affectait le langage et les manières de la populace. C'est lui qui, voyant les troubles de la Fronde près de s'apaiser, demanda au président Bellièvre s'il ne changerait pas la face des affaires, en donnant un soufflet au duc

d'Elbœuf. « Je ne crois pas, lui répondit grave-« ment ce magistrat, que cela puisse changer « autre chose que la face du duc d'Elbœuf. » Le duc de Beaufort alla secourir Candie, assiégée par les Turcs. Il y périt en 1669, après s'être signalé par des prodiges de valeur.

Le calme avait fait place à l'agitation de la régence. Une main ferme avait saisi les rênes de l'État; Louis XIV gouvernait par lui-même, et sa volonté puissante avait imprimé un mouvement extraordinaire à toutes les sources de la richesse et de la gloire nationale. Les ports du royaume recevaient une vie nouvelle; des armements avaient lieu de toutes parts; des escadres sillonnaient les mers sous les ordres de Duquesne[1], déjà renommé par ses victoires navales, et le pavillon français était respecté; enfin, les droits d'entrée et de sortie avaient considérablement

[1] On regrette que Louis XIV n'ait pas illustré l'amirauté de France, en la conférant à l'un des héros de la marine française. Lorsque le vainqueur de Ruyter se présenta à Versailles, le roi lui dit : « Je voudrais bien, monsieur, que « vous ne m'empêchassiez pas de récompenser les services « que vous m'avez rendus comme ils le méritent; mais vous « êtes protestant, et vous savez mes intentions là-dessus. » — « Il fallait lui répondre, » s'écria la femme de Duquesne, en apprenant les paroles de Louis XIV : « Oui, sire, je « suis protestant, mais mes services sont catholiques. »

accru les revenus publics. En présence des résultats évidents de la prospérité croissante de la marine, Louis XIV pensa que, pour soutenir cet heureux élan, il fallait relever le titre et étendre les fonctions de grand maître, qui n'étaient plus en rapport avec l'augmentation des forces maritimes; il rétablit, par édit de Saint-Germain en Laye, du 12 novembre 1669, la charge d'Amiral de France, avec la dignité d'officier de la couronne, en faveur de Louis de Bourbon, comte de Vermandois. Voici le commencement des lettres de provision :

« La naissance que notre très-cher et bien amé « fils naturel, Louis, comte de Vermandois, a « prise de nous, et les espérances que nous con- « cevons de sa vertu par la bonne éducation que « nous lui donnerons, nous convient de l'établir « dans quelque charge en laquelle il puisse s'ac- « quitter des obligations de sa naissance et don- « ner des marques de la vertu que nous com- « mençons à lui inspirer, et de sa fidélité, zèle « et affection au bien de notre service; nous « avons estimé que nous ne pouvions mettre en « de meilleures mains l'état d'Amiral de France, « que nous avons rétabli par la suppression de « celui de grand maître, etc. »

Ce jeune prince avait alors deux ans. En 1683,

il assista à la prise de Courtray; et, quelques jours après, il mourut d'une maladie qu'il avait cachée, dans le désir de se trouver à un siége.

L'ordonnance de 1669 ne restitua à l'amiral qu'une partie de ses droits et prérogatives; elle lui enleva cette omnipotence maritime que lui avait accordée le règlement de 1584, en rendant au roi la nomination de tous les officiers de mer ou de finance. Elle réserva encore à S. M. tout ce qui concernait les constructions et le radoub des vaisseaux, les achats de marchandises et de munitions pour les magasins et armements; en un mot, elle sépara la surintendance de l'amirauté, réunies par Henri III au profit du duc de Joyeuse.

Quant au règlement observé dans l'instruction du jugement des prises, il fut maintenu comme il était avant l'édit de Louis XIII de janvier 1627, jusqu'en 1695, où le comte de Toulouse, créé amiral de France[1], atteignit sa majorité. Alors parut un nouveau règlement qui contenait, entre autres articles, « que les prises seraient jugées « par ordonnances rendues par le comte de Tou- « louse, et par plusieurs commissaires choisis par « le roi. » Cette adjonction de conseillers avec voix délibérative réduisit le chef de la marine

[1] Il avait été nommé en 1683.

au rôle de premier président du tribunal et du conseil des prises.

Quoi qu'il en soit de ces restrictions et modifications importantes, cette dignité n'en fut pas moins encore une des plus éminentes du royaume. Le comte de Toulouse en rehaussa l'éclat. Parmi les personnages qui furent revêtus avant lui de cette haute distinction, on compte très-peu de marins célèbres, et (cela est digne de remarque) beaucoup de guerriers qui virent très-rarement la mer, et n'assistèrent jamais à un engagement naval. L'amirauté était souvent la récompense de services rendus dans les armées de terre; souvent aussi, elle fut accordée à la faveur ou à la naissance. Le comte de Toulouse sut la mériter par son habileté et son courage : en septembre 1704, il gagna contre les Anglais la bataille de Malaga. Sa flotte avait rencontré, à la hauteur de cette ville, celle de l'amiral Kook; l'action dura depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir. L'avantage resta au comte de Toulouse, dont le vaisseau se battit avec opiniâtreté contre celui de l'amiral anglais et le démâta. Il fut exposé, pendant toute la bataille, au feu le plus vif; et plusieurs de ses pages furent tués à ses côtés. Sa valeur, son sang-froid, et la précision admirable avec laquelle il donnait ses ordres, lui gagnèrent l'estime de tous les braves dont il avait déjà ob-

tenu l'affection. Esménard, dans le cinquième chant du poëme de la Navigation, a chanté ce combat et la gloire du comte de Toulouse. Le duc de Penthièvre, son fils, fut le dernier Amiral de France. La révolution détruisit la charge; mais elle respecta le prince vertueux qui l'avait exercée pendant plus d'un demi-siècle avec un noble désintéressement[1].

En 1805, Napoléon créa Joachim Murat Grand Amiral, en attendant qu'il pût disposer d'une de ces royautés qui devinrent les premières préfectures de l'Empire. Le duc d'Angoulême fut aussi nommé Grand Amiral sous la restauration. Ces deux princes portèrent seuls ce titre pompeux; il ne leur offrit qu'une triste compensation des droits, priviléges et pouvoirs de l'ancienne amirauté de France, qui restèrent ensevelis sous les débris du trône de Louis XVI.

[1] « Il a existé un droit très-considérable (le dixième sur toutes les prises), depuis la création de cette charge jusqu'en 1758, où il fut supprimé par édit de septembre: M. de Penthièvre s'en était d'abord relâché, et l'a définitivement abandonné pour le bien de l'État et pour encourager les armements en course. »

(Encyclopédie méthodique.)

SALLE DES CONNÉTABLES.

Cette pièce, comme nous l'avons dit, dépendait de l'appartement du dauphin. La collection des Connétables qu'elle renferme est complète; il y a eu trente-neuf connétables depuis Alberic (1060) jusqu'à Lesdiguières (1622).

Sous les rois de la première et seconde race, après le grand maître du palais, marchait le *comte de l'étable*, *comes stabuli*, ainsi nommé parce qu'il avait la surintendance des écuries royales. Grégoire de Tours fait mention de Cuppan qui exerçait cet office sous le roi de Paris Chilpéric. D'autres chroniqueurs n'en fixent la création qu'au règne de Charlemagne. Toutefois, il est constant que sous la première race le comte de l'étable existait; il tenait alors le cinquième rang d'honneur parmi les officiers de la couronne; il commandait aux maréchaux, écuyers, hérauts, poursuivants d'armes, et avait sur eux droit de justice; en un mot, il était le Grand Écuyer de nos jours [1].

[1] Par son ordre, on distribuait des montures à ceux qui

Cependant les fonctions des premiers comtes de l'étable n'étaient pas toujours renfermées dans l'enceinte du palais : quand parmi eux il s'est rencontré des hommes d'un mérite remarquable, les missions les plus hautes leur ont été confiées : Ronchard de Montmorency, comte de l'étable, fut envoyé en 807, par Charlemagne, pour chasser les Mores de l'île de Corse; le même personnage avait été chargé en 782 de réduire les Esclavons révoltés. Mais ces commandements n'étaient que temporaires; ils cessaient avec la cause qui les avait fait accorder; seulement, ils préparèrent la grandeur des futurs connétables. L'époque de cette élévation n'est pas bien déterminée : quelques historiens la placent sous Philippe de Valois; d'autres, et c'est le plus grand nombre, la font remonter au commencement de la troisième race.

Sous Philippe Ier, le connétable de Montmorency signa comme grand officier les lettres du roi de France. Ses successeurs, Thibault de Montmorency, Adeleme, Dreux, Gaston de Chaumont, Hugues, Guy, Hugues de Chaumont,

avaient *chevaux à cour* : c'était le terme du temps, comme celui de *bouche à cour*. Il était de sa connaissance de mettre prix aux chevaux de ceux qui venaient au service, parce que le roi devait en restaurer la perte. (Le Laboureur.)

Mathieu Ier de Montmorency, Raoul Ier comte de Clermont, et Dreux de Mello, acquirent dans l'État une importance considérable par leur noblesse, leur vaillance et par le nombre de leurs vassaux [1]; ils furent même quelquefois lieutenants généraux des armées royales, mais seulement par commissions. Le chef suprême des troupes était alors, par droit de charge, le grand sénéchal, appelé souvent le *prince de la milice* [2]. Sous Louis VIII, Mathieu II sire de Montmorency, revêtu de l'office de Connétable, en fit la première dignité militaire du royaume. Il remplaça le grand sénéchal, qui avait hérité d'une partie de l'autorité immense des maires du palais.

Mathieu II de Montmorency suivit Philippe-Auguste dans toutes ses guerres; il fut cité entre les plus braves, dans un temps où le courage était une vertu vulgaire, et se plaça à Bouvines au-dessus de tous les chevaliers par un fait d'armes éclatant : il prit de sa main douze

[1] Matthieu Ier de Montmorency, marié d'abord à Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, épousa en secondes noces Adélaïde de Savoie, veuve de Louis le Gros, et mère de Louis le Jeune.

[2] Le dernier grand sénéchal fut Thibaut, comte de Blois; il périt en 1191, dans la croisade de Philippe-Auguste.

enseignes impériales. Ses talents militaires ne furent pas moins utiles à Louis VIII : il se signala aux prises de Saint-Jean d'Angely, de Niort, de la Rochelle, et força les partisans des Anglais à se ranger sous l'obéissance du roi. Ce vieux guerrier assista au sacre de saint Louis. Après avoir défendu la minorité de ce prince contre les attaques du duc de Bretagne, il mourut en 1230. C'était un de ces vassaux puissants qui font le trouble ou la gloire de leur pays. Par son dévouement inébranlable et ses services signalés sous trois règnes, il mérita le surnom de *grand*. Mathieu II de Montmorency avait été créé Connétable en 1218, sous Philippe-Auguste.

Cette dignité se conférait par l'épée, qui était alors l'emblème du souverain pouvoir. Le Connétable la recevait de la main du roi, et lui en faisait hommage lige, après avoir prêté serment. Il était nommé à vie, à moins de démission ou de forfaiture; « comme le seigneur le plus sage et « le plus vaillant, » il était le lieutenant du roi; comme le premier dignitaire de l'État, il avait le pas sur toute la cour. « Aux entrées solennelles « du monarque en la ville capitale du royaume, « après le cheval de parade du roi, le Conné- « table paroist sur son rang, tenant l'espée en « la main, vestu de précieux habillements de

« veloux bleu, enrichiz de fleurs de lys d'or. » En un mot, on lui rendait presque tous les honneurs de l'autorité suprême, comme un représentant de la personne royale.

Depuis Mathieu de Montmorency, l'épée de connétable fut successivement portée avec honneur par Amaury de Montfort, Gilles de Trassignies, Humbert de Beaujeu, Raoul de Nesle, Gaucher de Châtillon, Raoul Ier de Brienne[1], Charles de Castille, et notamment par Jacques de Bourbon Ier, surnommé *la fleur des chevaliers;* elle passa ensuite des mains de Gauthier de Brienne dans celles de Moreau de Fiennes, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, demanda à Charles V de la transmettre à Bertrand Duguesclin, comme au plus grand homme de guerre de son temps.

Duguesclin était alors en Espagne, où il avait conduit ces bandes d'aventuriers qui ravageaient la France. Il fut nommé Connétable en 1370, lorsqu'il revint en France, après avoir eu la double gloire de délivrer son pays d'un fléau, et l'Espagne d'un prince souillé de crimes. C'était la première fois qu'un simple gentilhomme parvenait à cette fonction si éminente, que, depuis Philippe Ier, elle semblait l'apanage des seigneurs les

[1] Son fils, Raoul II de Brienne, nommé connétable en 1344, fut décapité en 1350 pour crime de félonie.

plus élevés par leurs richesses et par leur naissance.

« Duguesclin, dit Froissart, se défendit de l'ac-
« cepter; et l'une des excuses qu'il apporta, fut
« qu'il étoit venu de trop pauvre noblesse; pour
« ce n'oseroit bonnement commander pour le fait
« et exercice de l'office aux princes du sang, ayant
« charge de gens d'armes : ainsi, ne s'en pourroit
« acquitter; et s'il le vouloit entreprendre, seroit
« chargé d'envie; à quoi le roi lui répondit, qu'il
« n'avoit frère, ni neveu, ni cousin, ni autre son
« sujet qui ne lui obéît. »

La prédiction de Charles V et celle de Duguesclin se réalisèrent : le vainqueur des Anglais, par son habileté, sa valeur, et par sa justice, exerça sur l'armée une influence sans bornes; jamais l'autorité du connétable ne fut plus respectée. Quand il vit la mort approcher, il demanda l'épée de connétable [1], et, la saisissant de ses vaillantes mains :

« Elle m'a aidé, dit-il, à vaincre les ennemis
« de mon roi; mais elle m'en a donné de cruels

[1] Charles V ayant reconnu l'innocence de Duguesclin, lui avait renvoyé, par les ducs d'Anjou et de Bourbon, l'épée de connétable, qu'il refusa de reprendre. Cependant ces princes la lui avaient laissée en partant.

« auprès de lui. Je vous la remets, ajouta-t-il au « maréchal de Sancerre, protestant que je n'ai « jamais trahi l'honneur que le roi m'a fait en me « la confiant. »

Il mourut le 13 juillet 1380. L'armée pleura son général. Le lendemain, jour fixé pour la reddition de Château-Neuf de Randan, le commandant anglais vint en pompe déposer les clefs de la ville sur le cercueil du héros, en déclarant qu'il ne reconnaissait que lui seul pour son vainqueur. Charles V lui donna à Saint-Denis une sépulture royale. Les capitaines les plus célèbres de ce temps n'osèrent accepter l'épée de connétable après Duguesclin : c'est le plus grand de tous les honneurs que l'on rendit à sa mémoire.

« Olivier de Clisson, comte de Porrhoël, en « Bretagne, dit une relation, reçut l'espée de con- « nétable après que le sire de la Tremoïlle, En- « guerrand sire de Coucy et Louis de Sancerre « l'eurent refusée, disant qu'il n'y auroit si va- « leureux chevalier au royaume de France, qui « pût faire si hauts faits d'armes qui fussent rien « auprès du vaillant Duguesclin. Les lettres de « provision sont du 28 novembre 1380, suivant « les registres de la chambre des comptes, et « bien qu'Olivier de Clisson, ajoute cette chro-

« nique, fût, comme son prédécesseur, rempli de « courage et générosité, les ducs de Bourgogne « lui firent ôter sa charge : on lui demanda l'épée « de connétable pour la bailler à messire Philippe « d'Artois, comte d'Eu, gendre de monsieur de « France, duc de Berry. »

On ne doit pas accepter cette flatterie contemporaine; si Olivier de Clisson fut l'égal de Duguesclin en valeur, il fut loin de l'égaler en générosité.

L'un disait aux capitaines qui entouraient son lit de mort : « Partout où vous ferez la guerre, « n'oubliez pas que les gens d'Église, les femmes, « les enfants et le pauvre peuple ne sont pas vos « ennemis. » Clisson, au contraire, n'épargnait personne. Malheur à celui qui tombait dans ses terribles mains ! les Anglais l'avaient surnommé le *boucher;* ils appelaient Duguesclin le *père des soldats.*

Les successeurs d'Olivier de Clisson, Philippe d'Artois, Louis de Champagne, Charles d'Albret et Valleran de Luxembourg, conservèrent le pouvoir et les droits accordés depuis près de deux siècles aux connétables.

Le connétable était conseiller intime du roi, qui ne pouvait entreprendre une guerre sans le consulter. Lors de la prise d'une forteresse, d'un

château ou d'une ville, quand le roi n'était pas présent, la bannière du connétable flottait sur les remparts. Si le roi était au camp, toutes les proclamations étaient faites au nom du roi et de son connétable. Le connétable avait sous ses ordres tous les chefs de l'armée quels qu'ils fussent, excepté le roi; et encore le roi lui-même ne pouvait marcher à l'ennemi sans le conseil du connétable. Après le commandement des troupes, dont il était le chef suprême, ses fonctions consistaient à faire observer la discipline, à empêcher que les gens de guerre n'opprimassent le peuple, et à maintenir l'ordre public. Il avait une juridiction à la *table de marbre*, à Paris, sous le nom de *connétablie et maréchaussée de France*[1]; une compagnie d'ordonnance, tirée des archers gardes du corps, faisait le service auprès de sa personne. « Enfin, dit l'auteur de la Milice française, cette « dignité donnait un si grand relief à celui qui la « possédait, qu'un attentat commis contre ce re- « présentant du roi était censé un crime de lèse- « majesté. Sous le règne du roi Jean, Charles de « Navarre ayant assassiné le connétable Charles « d'Espagne, fut obligé, tout souverain qu'il était, « d'en prendre rémission; et Clisson ayant été at-

[1] Voir, à la salle des Maréchaux, la note sur la connétablie et maréchaussée de France.

« taqué et blessé par Pierre de Craon, ce seigneur « et ses complices furent condamnés comme cri- « minels de lèse-majesté. »

Ces pouvoirs, déjà si étendus, furent encore augmentés par Bernard comte d'Armagnac.

Il descendait de ces ducs d'Aquitaine issus de la race mérovingienne. Fier de l'éclat d'un nom qui se perdait dans la nuit de la monarchie, possesseur de fiefs immenses, maître de plusieurs places fortes, son excessive ambition fut également redoutable, soit qu'il servît le roi, ou qu'il combattît contre son pays. Il fit alliance avec le duc d'Orléans contre Jean sans Peur, duc de Bourgogne, et devint l'un des chefs de ces factions qui, pendant la démence de Charles VI, ensanglantèrent Paris et la France aux cris de *Bourgogne* et d'*Armagnac*. En 1414, la politique d'Isabeau de Bavière eut besoin de l'opposer à Jean sans Peur. Armagnac vendit bien cher son appui à la cour : il exigea l'épée de connétable. Investi de cette grande autorité militaire, il parvint, par la terreur, à concentrer dans sa main tous les pouvoirs de l'État. Bientôt, exhumant cette puissance que Pepin le Bref avait, deux siècles et demi auparavant, confondue avec la royauté, il fut le véritable maire du palais de Charles VI. Il régnait au milieu de la haine pu-

blique, lorsque, dans la nuit du 29 mai 1418, la trahison ouvrit les portes de Paris au duc de Bourgogne. Le comte d'Armagnac réussit d'abord à se dérober aux recherches de ses ennemis; mais, le troisième jour, il fut livré par l'homme qui lui avait donné asile, et massacré par la populace.

Six ans après l'assassinat du comte d'Armagnac, Jean Stewart, comte de Buchan, fut nommé connétable. Arthus III, comte de Bretagne, et Louis de Luxembourg obtinrent ensuite cette dignité: Arthus III tint à honneur de la conserver, quand il hérita du duché de Bretagne (1456). Il faisait porter devant lui deux épées nues, l'une comme duc souverain, l'autre comme connétable de France. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, ami et compagnon d'armes de Louis XI, épousa Marie de Savoie, sœur de la femme de ce prince. Premier officier de la couronne et beau-frère du roi, il voulut affermir et accroître sa fortune en servant tour à tour les cours de France et de Bourgogne, et en fomentant leurs divisions; mais il avait à lutter contre un génie beaucoup plus artificieux que le sien: Louis XI lui tendit un piége, s'empara de sa personne, le fit juger et exécuter en 1475. Ce monarque avait abattu les hautes têtes de la féodalité, il refusa de confier à d'autres mains une puissance assez

considérable pour balancer, en temps de guerre, la puissance des rois; jusqu'à sa mort, la charge de connétable resta vacante. Elle fut accordée par Charles VIII à Jean II, duc de Bourbon, en 1483; et Charles III, duc de Bourbon, en fut revêtu à l'avénement de François Ier au trône.

Déjà célèbre sous Louis XII, par la gloire dont il se couvrit dans l'expédition de Gênes, et à la bataille d'Agnadel, Charles de Bourbon s'illustra plus encore par son habileté et sa valeur, à la journée de Marignan. François Ier écrivait à la duchesse d'Angoulême, sa mère, reine régente du royaume : « Je veux vous assurer que mon « frère le connétable a aussi bien rompu bois « que gentilhomme de la compagnie ; j'en parle « comme celui qui l'a vu ; car il ne s'épargnait « non plus qu'un sanglier échauffé. »

Les grâces martiales du duc de Bourbon, sa magnificence dans les tournois, attirèrent les regards des dames de la cour, et produisirent une vive impression sur la duchesse d'Angoulême.

On dit que cette princesse lui proposa sa main, et que le connétable, effrayé de sa conquête, rejeta brusquement l'offre de la mère de François Ier. Femme et reine, elle ne pouvait

oublier cette injure : par son influence, e
fit perdre l'amitié du roi, qui ne l'appela
que le *mal endurant;* par ses intrigues, ell
déposséder injustement de son apanage;
par ses persécutions, elle le força d'aban
la France. Charles-Quint accueillit les re
ments du connétable : il le nomma son
nant général en Italie. Le nouveau Coriola
la guerre en Provence; il dirigea contre sa
l'épée qu'il avait reçue pour la défendre,
tard, il eut le malheur de contribuer au g
la bataille de Pavie. Charles de Bourbo
vaillamment le 6 mai 1527, à la prise de

Anne de Montmorency, qui le rempl
1538, fut fidèle et dévoué à cinq rois. É
fant d'honneur auprès de François Ier, i
battit à Marignan et à Mézières à côté de I
Sa renommée s'accrut de ses succès en Pr
contre le connétable Charles de Bourbon
au premier rang militaire, il fut cependa
traint de courber la tête sous l'ascendant
François de Guise, qui, sans commandeme
l'armée, fut toujours *le général de ses gé*
Ne pouvant le renverser, Anne de Montm
devint son ami : avec lui et avec le m
de Saint-André, il forma cette association
sous le nom de *triumvirat*. Par l'habileté d

çois de Guise, il vainquit les protestants dans les plaines de Dreux; en un mot, il tourna dans la sphère de gloire de cet homme extraordinaire qui domina les règnes de François II, de Charles IX, et de Henri III, par son influence, ou par l'influence d'une famille tour à tour l'effroi et le soutien du trône.

Blessé mortellement à la bataille de St-Denis, le connétable répondit à un cordelier qui venait pour l'exhorter : « Croyez-vous donc qu'un homme « qui a vécu près de quatre-vingts ans avec hon- « neur, ne sache pas mourir un quart d'heure ? »

Anne de Montmorency fut un guerrier intrépide, de mœurs austères, et d'une loyauté à toute épreuve ; mais son caractère était dur et inflexible. On regrette que des cruautés aient terni l'éclat de ses belles actions. Néanmoins, la fureur des guerres de religion au milieu desquelles il vécut, explique, sans le justifier, son fanatisme sanguinaire.

Depuis 1567 jusqu'à la mort de Charles IX, et pendant le règne du dernier des Valois, il n'y eut pas de connétable. Henri duc de Guise, dit le *Balafré*, pouvait seul être nommé. Catherine de Médicis et Henri III ne voulurent pas augmenter la puissance du chef de la Ligue ; et le roi de Paris, à la journée des Barricades, dédaigna sans

doute un autre titre que celui de roi de France. Le maréchal Henri Ier de Montmorency fut pourvu de cette charge en 1593. Gouverneur du Languedoc en 1580, il s'était réuni au Béarnais, et avait combattu avec valeur dans les rangs de l'armée protestante. Henri IV se souvint des services du maréchal de Montmorency [1].

« Au mois de mars 1621, Louis XIII envoya « au duc de Lesdiguières à Grenoble le brevet de « connétable de France, à condition de se faire « catholique. Le duc vint incontinent à Paris; et « après s'être excusé de prendre cet état, proposa

[1] Lettre de Henri IV au duc de Montmorency. « Mon « cousyn, il vous souvyent de ce que je vous mandys par « M. Dufort, j'ay fays professyon toute ma vye d'estre homme « de foy, an voycy un bon témoignage et de l'amytyé que je « vous ai toujours portée, fondée sur vostre vertu, et sur « l'assistance qu'an ma misère, j'ay reçue de vous, ces troys « resons vous font aincys Connestable de France. Je vous « donne donc cette charge, où je suis asseuré d'estre servy « de vous avec autant de fydélyté que votre père an a rendu « à un roy de mon nom, venez an prendre possession et fayre « le serment ce moys de mars, et nous yrons nous faire re- « sebvoir ansemble au palays; par une autre lettre, vous « voyrrés le cours de mes affayres, qui vont de bien an « myeus, Dieu mercy; je vous prie, aymés M. de Chatyllon, « car il m'a très bien servy et vous honore comme il doyt. « Adieu, cousin, vous saurés encore bientôt de mes nou- « velles. De Falèse, ce 6 janvier, signé Henry. »

« à Sa Majesté d'en pourvoir le duc de Luynes, « auquel les lettres en furent aussitôt expédiées. »

Fils d'un pauvre gentilhomme, Charles d'Albret quitta très-jeune sa province, et vint avec ses deux frères Brantes et Cadenet, chercher fortune à Paris. Leur début n'y fut pas brillant : on raconte que les trois frères n'avaient qu'un manteau qu'ils portaient tour à tour. Placé plus tard auprès du Dauphin en qualité de page, Charles d'Albret qui, entre autres avantages extérieurs « avait une figure si aimable, que pour « le haïr, il ne fallait pas le voir, » ne tarda pas à gagner les bonnes grâces du fils de Henri IV, par son rare talent à dresser des oiseaux et à leur faire faire divers exercices. Le jeune prince prit beaucoup de goût pour ces amusements; et quand il fut roi, il nomma son page grand fauconnier et premier gentilhomme de sa chambre. Sans autre appui que la faveur d'un monarque de seize ans, Charles d'Albret ose conspirer la chute de Concino-Concini, maréchal d'Ancre, et créature de la reine mère encore toute-puissante : il embrasse le parti des princes et des grands du royaume soulevés par les dilapidations de la régence; il excite son maître à s'affranchir d'une tutelle qu'on veut éterniser ; il exalte ses mécontentements contre l'insolent ministre de Marie de Médicis; et le 24 octobre 1617, le maréchal

d'Anere est tué sur le pont du Louvre par Vitry, capitaine des gardes.

Depuis ce coup d'État, la fortune du grand fauconnier prend un essor plus rapide : il hérite de tous les biens, de toutes les charges de celui dont il a conseillé l'assassinat; pour lui, la terre de Maillé est érigée en duché-pairie sous le nom de Luynes ; ses deux frères sont créés ducs et pairs : l'un devient le maréchal de Chaulnes, l'autre le duc de Luxembourg ; à sa demande, Marie de Médicis est envoyée en exil ; enfin, le nouveau duc de Luynes est nommé premier ministre et connétable de France. « Exemple « unique, dit un auteur contemporain, d'un fa- « vori élevé à la plus haute dignité militaire, « sans avoir été maréchal, sans avoir jusqu'a- « lors commandé aucun corps d'armée, et même « sans avoir tiré l'épée pour le service du roi. »

Le connétable de Luynes avait l'esprit fin et délié ; il fit preuve d'intelligence et de fermeté dans les affaires. Son caractère était doué de cette persistance qui prépare le succès, et de cette audace qui le décide; mais il fallait d'autres qualités pour soutenir sa prodigieuse grandeur ; ce fardeau immense devait l'écraser; déjà, Louis XIII, jaloux de son ouvrage, supportait impatiemment la cour fastueuse « du roi Luynes, » lorsque le 14

décembre 1621, la mort du connétable prévint une disgrâce qui eût été aussi éclatante que son élévation.

« Le 14 juillet 1622, après que le duc de Les-
« diguières eut fait abjuration de la religion ré-
« formée entre les mains de l'archevêque d'Embrun
« à Grenoble, le maréchal de Créqui lui donna
« de la part du roi, avec le collier de l'ordre
« du Saint-Esprit, les lettres de connétable de
« France, qui portaient entre autres choses, que
« Louis XIII l'honorait de cette charge pour les
« grands et continuels services rendus à sa per-
« sonne et à l'État; et pour *avoir toujours été*
« *vainqueur et n'avoir jamais été vaincu.* »

C'était le même duc de Lesdiguières qui se montra courtisan si adroit, en refusant l'épée de connétable pour l'offrir au favori de Louis XIII. Le duc de Luynes lui avait fait obtenir en échange le grade inconnu jusqu'alors de *maréchal général des camps et armées du roi* [1].

[1] Avant lui, Louis de Birague, en 1558, et Armand de Biron, en 1568, avaient été pourvus du titre de *maréchal de camp général;* mais ils étaient subordonnés aux maréchaux de France; tandis que le duc de Lesdiguières, maréchal général des camps et armées du roi, « avait, dit le « P. Daniel, presque toute l'autorité du connétable, dont « on pouvait bien dire qu'il possédait la charge, et que « l'autre (le duc de Luynes) n'en avait que le nom. » Le

Lesdiguières avait été un des compagnons d'armes de Henri IV. Capitaine aussi habile que vaillant, il aida ce prince à conquérir et à défendre son royaume. Il commandait l'armée protestante en 1575, et mérita le renom de premier homme de guerre de son temps. Henri IV récompensa ses services par un duché-pairie, et par le bâton de maréchal de France. Après le crime de Ravaillac, Lesdiguières resta fidèle aux volontés de son maître et de son ami; il se maintint en Savoie malgré la faiblesse de son armée, et battit les Espagnols dans toutes les rencontres, malgré les ordres de la cour. Cette campagne termina glorieusement sa carrière militaire; il mourut le 28 septembre 1626, laissant la réputation d'un illustre capitaine.

Avec lui s'éteignit cette haute dignité militaire qui, pendant six cents ans, avait jeté tant d'éclat sur la couronne.

Ministre absolu, le cardinal de Richelieu qui disait de lui-même : « Je renverse tout, je fauche « tout, et je couvre tout de ma soutane rouge, »

maréchal général des camps et armées du roi obéissait au connétable et commandait au maréchal de France. C'était entre ces deux grands officiers un pouvoir qui servit, sous Louis XIV, à remplacer le connétable.

vit avec inquiétude un grand pouvoir encore debout sur les marches du trône; et la charge de connétable fut supprimée par édit de Louis XIII, de janvier 1627.

Deux siècles après, Napoléon, qui cherchait à rehausser sa dynastie naissante du prestige et de la grandeur des vieilles monarchies, fit revivre pour un de ses frères la dignité de connétable; mais elle ne fut pour Louis Bonaparte qu'un stérile honneur, comme sa royauté de Hollande ne fut plus tard qu'un vain titre sous la domination impériale.

SALLES DES MARÉCHAUX.

Il y a eu jusqu'aujourd'hui deux cent quatre-vingt-dix-neuf maréchaux de France. Le roi Louis-Philippe leur a consacré quatorze salles, interrompues, au milieu de la façade de l'ouest, par la galerie dite de Louis XIII. C'est à grands frais, c'est en faisant disparaître des dispositions intérieures qui ne pouvaient s'accorder avec la dignité de leur destination nouvelle, que l'on a donné à ces belles pièces, dégagées d'entre-sols et de cabinets, toute la grandeur dont elles avaient besoin. Il n'était malheureusement pas possible d'avoir de tous les maréchaux un portrait authentique. On a suppléé les absents par un écusson de même grandeur que les maréchaux en buste, où sont inscrits leurs noms, leurs titres, l'époque de leur promotion, l'année de leur mort; et chacun de ces écussons a pris, dans la collection générale, le rang chronologique qui lui appartenait, de sorte que l'œil peut suivre sans interruption toute la brillante série des maréchaux de France, depuis le premier créé en 1185 jusqu'à nos jours.

Le roi a fait réunir dans les mêmes pièces un grand nombre de portraits en pied de maréchaux, qui sont également rangés par ordre chronologique, et qui rehaussent l'éclat de la collection générale des maréchaux en buste.

Les sept premières salles contiennent cent quarante-deux portraits, depuis Pierre Ier jusqu'au duc Antoine d'Aumont.

Au commencement de la monarchie, le maréchal occupait dans le palais du roi la première place sous le comte de l'étable. Il était pour ainsi dire le lieutenant de cet officier. C'était lui qui avait la garde ou surveillance des plus beaux coursiers, *meliorum equorum custos;* comme l'indique l'étymologie de son nom qui vient de deux noms tudesques : *march,* cheval, et *scalch,* homme ou maître.

Le maréchal grandit avec le comte de l'étable; l'éclat de la dignité de son chef rejaillit sur lui; il mena l'avant-garde, lorsque le connétable eut le commandement de l'armée. Des écrivains recommandables ont prétendu que le maréchalat fut une charge militaire avant celle de connétable; ils s'autorisent de ce que le connétable Mathieu II du nom, seigneur de Montmorency, ne fut le commandant suprême des troupes qu'après la mort du maréchal Albéric Clément, tué

au siége de Saint-Jean d'Acre, en 1191. Ce fait ne justifie pas leur opinion. L'office de connétable ne fut porté à un très-haut point d'élévation militaire qu'en 1218; mais il avait été illustré longtemps auparavant par plusieurs guerriers, notamment par Bouchard de Montmorency, sous Charlemagne. D'ailleurs, le connétable Raoul Ier était aussi, en 1191, au siége de Saint-Jean d'Acre, où il périt les armes à la main. Enfin, il est avéré que dans cette croisade le grand sénéchal, Thibaut, comte de Blois, dirigea toutes les opérations militaires sous Philippe-Auguste. La présence d'Albéric Clément, comme celle de Raoul Ier, dans l'armée, ne prouve pas qu'ils y eurent des commandements, mais seulement qu'ils accompagnèrent le roi en terre sainte comme officiers de sa maison, et que, suivant l'usage du temps, ils combattirent à ses côtés. Ce sentiment est appuyé par Rigord[1] : il ne donne pas à Albéric Clément le titre de *maréchal de France*, mais celui de *maréchal du roi de France*, *marescallus regis Franciæ;* « ce qui n'était pas, ajoute cet au-« teur contemporain, une dignité militaire, mais « simplement un office donnant intendance sur « les écuries du roi sous le connétable. »

Ce n'est que par arrêt de 1361 que le maré-

[1] Historiographe de Philippe-Auguste.

chalat fut déclaré office royal et du domaine de la couronne[1]. Sans doute, avant cette époque, il y eut des maréchaux qui furent investis de commandements supérieurs; ils les obtinrent par commission, comme prix de leurs hauts faits, et non pas comme un droit de leur charge. Lors même qu'ils devinrent *maréchaux de France*, ils restèrent toujours sous les ordres du connétable.

André Favin dit dans son traité des officiers de la couronne : « Ils avoient charge de recevoir les « gens d'armes; ils ne pouvoient agir dans l'ost « (le camp) sans l'assentiment du roi ou du con- « nétable, lequel ordonnoit de toutes batailles et « chevauchées; ils prenoient du roi[2] le départe- « ment des provinces pour assister aux monstres « des gens de guerre, pour visiter les places, fortifi- « cations, arsenaux et magasins d'icelles; enfin « pour garder la discipline et la police militaires. »

Ils avaient au palais de justice, à Paris, un tribunal nommé *connétablie* et *maréchaussée* de France[3], où ils jugeaient sous la présidence du

[1] Il est dit dans cet arrêt : « Les maréchaux feront service « au roi, » (ils le faisaient auparavant au connétable).

[2] Édit de Henri II, de 1547.

[3] C'était la première des trois juridictions connues avant 1789 sous le titre général de *Siége de la table de marbre* à

connétable, les faits relatifs à la guerre et tous les différends de la noblesse sur le point d'honneur, les délits et crimes commis par les gens d'armes, enfin tout ce qui concernait la justice militaire. Dans les provinces, leurs délégués, lieutenants ou prévôts, rendaient en première instance la justice en leur nom; ils avaient aussi des compagnies d'ordonnance auxquelles ont été substituées les maréchaussées.

En résumé, le maréchalat fut d'abord une dépendance de l'office du comte de l'étable; puis une charge importante dans l'armée, mais toujours soumise à celle du connétable; enfin, il devint, en 1627, la première dignité militaire par l'extinction du pouvoir qui lui était supérieur.

Quand le roi créait un maréchal, il le faisait mettre à genoux, lui donnait un bâton fleurdelisé [1], comme symbole de l'autorité; ensuite le

Paris. Les deux autres étaient *l'amirauté et les eaux et forêts;* elles tenaient autrefois leurs séances sur une table de marbre, placée dans la grande salle du palais de justice, et qui fut détruite par un incendie en 1602. De là vient la dénomination commune de ces trois tribunaux. La Connéblie survécut au connétable, et fut présidée par le doyen des maréchaux, qui représenta aussi ce dignitaire au sacre des rois de France.

[1] Ce bâton, couvert de velours bleu de roi et semé de trois fleurs de lis, se termine par un cercle d'or aux deux

nouveau titulaire prêtait serment. Ce cérémonial fut changé en 1639: à la prise d'Hesdin, Louis XIII voulant récompenser sur-le-champ la brillante conduite du grand maître de l'artillerie, duc de La Meilleraye, le fit maréchal en lui mettant sa canne dans la main sur la brèche de la ville. Cet usage a été continué par Louis XIV: « Les nouveaux maréchaux, dit Saint-Simon, « prêtèrent le serment que M. de Torcy lut. Après « cette lecture, le roi lui donnait sa canne qu'il « mettait entre les mains du maréchal de France « qui prêtait serment; et le maréchal de France « la rendait au roi. Autrefois, en pareille occa- « sion, on leur donnait un bâton fleurdelisé; « voilà pourquoi ils le portent encore à leurs « armes. »

Dans l'origine, cet office était amovible; il fut possédé à vie depuis 1516.

Il n'y eut qu'un maréchal sous Philippe-Auguste; deux, sous saint Louis; trois, sous François Ier, et quatre sous Henri II; François II en fit un cinquième; Charles IX en créa deux nou-

bouts, sur chacun desquels sont gravés, d'un côté, le nom du maréchal, et de l'autre, ces mots : *Terror belli et decus pacis*. Les maréchaux portent, pour marque de leur dignité deux bâtons d'azur passés en sautoir derrière l'écu de leurs armes.

veaux, et Henri III, deux autres à son retour de Pologne. La politique de Henri IV le força de confirmer les nominations de la Ligue. Louis XIII augmenta aussi le nombre de ces grands officiers, qui fut d'abord élevé à seize par Louis XIV et monta jusqu'à vingt après la promotion de 1703. Réduit à six par l'assemblée nationale, le cadre des maréchaux fut porté à seize sous l'empire; la restauration le fixa à douze; ce nombre fut maintenu par Louis-Philippe.

Albéric Clément, dont nous avons parlé, jeta le premier[1] quelque lustre sur cette charge. Il était fils de Robert Clément, ministre d'État et régent du royaume sous Philippe-Auguste. Après lui, Guillaume de Bournel, Nevelon d'Arras, Henri Clément et Jean Clément furent successivement maréchaux du roi de France. Sous Louis VIII, Robert de Coucy fut le premier maréchal de France, *marescallus Franciæ*, dit Lachaise dans son histoire de saint Louis. De 1214 à 1270, l'histoire nous transmet ces noms: Ferry Paté, Jean de Beaumont, Gauthier de Nemours, Henri Clément II, Héric de Beaujeu, Renaud de Précigny, Raoul de Sores et Lan-

[1] Dans une ordonnance de Philippe-Auguste, il est fait mention du maréchal Pierre, nommé en 1185, c'est-à-dire, cinq ans avant Albéric Clément.

celot de Saint-Maard. Ces deux derniers personnages furent nommés en même temps et accompagnèrent saint Louis dans sa seconde croisade. Héric de Beaujeu et Renaud de Précigny périrent au siége de Tunis. Henri Clément II est le quatrième maréchal de la même famille depuis Albéric. Sous les règnes suivants, cet office militaire fut accordé : à Ferry de Verneuil, Guillaume de Crespin, Jean II de Harcourt, Raoul de Flamenc, Jean de Varennes, Simon de Melun, Guy de Clermont de Nesle, Foucaud de Merle, Miles seigneur de Noyers, Jean de Corbeil, Jean de Beaumont dit le Déramé, Mathieu de Trie et Jean des Barres. Simon de Melun et Guy de Clermont furent tués au siége de Courtray, en 1302. Miles, seigneur de Noyers, servit sous Louis le Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel et Philippe de Valois. Ce vieux guerrier portait l'oriflamme à la journée de Mont-Cassel ; il eut l'honneur de sauver cette sainte bannière à la défaite de Crécy (1346).

Philippe VI éleva au maréchalat : Bernard de Moreuil, Robert de Briquebec, Charles sire de Montmorency, Robert de Waurin, Édouard de Beaujeu, Guy de Nesle II du nom, et Arnoul d'Andeneham. Le roi ôta cette charge à Bernard de Moreuil pour le nommer gouverneur de Jean

duc de Normandie, son fils aîné [1]. Le sire de Montmorency fut un des négociateurs du traité de Brétigny. Édouard de Beaujeu et Guy de Nesle étaient deux chevaliers célèbres; ils moururent glorieusement, le premier au combat d'Ardre, en 1351, l'autre à la bataille de Moron, en 1352. Le sire de Andeneham fut fait porte-oriflamme dans un âge très-avancé. « Chose non « octroyée qu'à des chevaliers vieux, expérimen- « tés et renommés de grande prud'homie. »

Sous Jean le Bon et Charles V, les seigneurs qui obtinrent cette dignité furent : Roques de

[1] Extrait d'une lettre de Philippe de Valois à Bernard de Moreuil :

« Sire de Moreuil, vous savez comment nous vous deymes « que nous vous avions ordoné pour estre avecque Jean « nostre fils et à son frain; et vraiment nous ne vous ostons « de l'office de mareschal pour nul mal qui soit en vous; « mais nous vous aimons miex près de nostre fils que nous « ne ferions nul autre. Il n'est oncques de mareschal qui n'en « laissast volontiers l'office pour estre au frain de l'aisné fils « du roy..... Si nous semble que vostre honneur y est non « pas gardé seulement, mais accru. Et quant au proufit, « dores en avant les mareschaux auront *cinq cens* livres tour- « nois, chacun d'eux *par an* pour toutes choses; et si ne « les auront, fors seulement durant les guerres; et nous « voulons que vous ayez pour estre avecque nostre fils cinq « cens livres chacun an, lesquelles nous vous donnons à « vostre vie. »

Hangast, Jean de Clermont, Jean Le Meingre Ier dit Boucicault, Jean de Manquenchy et Louis de Champagne comte de Sancerre. Jean Le Meingre Ier fut renommé par le succès de ses négociations; il fit partie du grand conseil du roi. Louis de Sancerre fut l'ami et le compagnon d'armes de Duguesclin; il reçut le dernier soupir de ce héros. Charles VI nomma maréchaux de France : Jean Le Meingre II du nom, dit Boucicault, le sire de Rieux, Pierre de Rochefort, Claude de Beauvoir, Jean de Villiers de l'Isle-Adam, Jacques de Monberon, Gilbert Motier seigneur de La Fayette, Antoine de Vergyet et Jean de La Baume.

Boucicault porta les armes de très-bonne heure; à douze ans, il se distingua à Rosbecq sous Duguesclin; à vingt-six, il reçut le bâton de maréchal de la main du roi (1391) [1]. Prisonnier de Bajazet à la bataille de Nicopolis, il fut depuis gouverneur de Gênes. Il commandait l'avant-

[1] Avec les gages de *deux mille livres* par an, dit une chronique. C'était une grande augmentation depuis Philippe de Valois; elle fut beaucoup plus considérable deux siècles après : en 1598, le traitement des maréchaux avait monté à 12,000 livres par an. Il fut, en 1708, porté à 30,000 livres, et il s'est élevé, par décret du 8 fructidor an VIII, à 48,000 francs. Fixé, en 1820, à 40,000 francs, il a été réduit à 30,000 francs par ordonnance du 9 mai 1832.

garde à la bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier. Conduit en Angleterre, il y mourut en 1421. Ce grand capitaine aimait et cultivait la poésie. On a de lui des ballades, rondeaux et virelais qui ne sont ni sans grâce, ni sans délicatesse.

Pierre de Rochefort était partisan du dauphin fils de Charles VI. Villiers de Lisle-Adam était au contraire tout dévoué à Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Au nom de ce prince, il s'empara de Paris par trahison en 1418, et se rendit avec Claude de Beauvoir, rue Saint-Honoré, au domicile du comte d'Armagnac, pour se saisir de la personne de ce connétable. Il était capitaine du château du Louvre en 1428. La Fayette fut l'un des plus braves et des plus habiles lieutenants de Charles VII. A la bataille de Baugé, où il battit les Anglais, il tua de sa main le duc de Clarence et fit prisonnier le comte d'Arondel.

Depuis 1424 jusqu'à 1515, les personnages suivants furent revêtus du maréchalat : Amaury de Severac, Jean de Brosse, Gilles de Laval, André de Laval, qui fut arbitrairement privé de sa charge par Louis XII; Philippe de Culant, Jean Poton seigneur de Saintrailles, l'honneur de la chevalerie et le vainqueur des Anglais à Germigny en 1420; Jean bâtard d'Armagnac, décapité

à Lectoure en 1473, par ordre de Louis XI; Joachim Rouault, Wolfart de Borzelles, Pierre de Rohan dit le maréchal de Gié, l'un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'État pendant la courte maladie du roi à Chinon en 1480, et qui, après avoir été très-considéré sous trois règnes, encourut sans la mériter la disgrâce de Louis XII, et fut injustement exilé par la haine d'Anne de Bretagne; Philippe de Crevecœur, « aussi bon « moyenneur de bons accords que sage et vail- « lant en temps de guerre à conduire gendarme- « rie; » Jean de Baudricourt, Jacques Trivulce, le maître au métier des armes de Gaston de Foix, vainqueur à Ravennes; Charles d'Amboise, frère du célèbre ministre de Louis XII; Robert Stewart seigneur d'Aubigny, et Odet de Foix, ce vicomte de Lautrec « qui mourut en regret de « toute la France; laquelle, dit Montluc, n'eut « jamais de capitaine doué de meilleures parties « que celui-là; mais il était malheureux et mal « secouru du roi, après qu'on l'avait engagé « comme on fit, à Milan et à Naples. »

Voici l'ordre des promotions sous François Ier: Jacques de Chabannes, Gaspard de Coligny Ier, père du fameux amiral de ce nom, Thomas de Foix, Anne de Montmorency, Robert de La Marck, Théodore Trivulce, René de Montéjan, Claude

d'Annebaut, depuis amiral de France; Oudart de Biez, Antoine de Lettes, Jean de Caraccioli et Jacques d'Albon de Saint-André. La plupart de ces seigneurs furent blessés, faits prisonniers ou tués à la bataille de Pavie. Le maréchal de Saint-André embrassa le parti des Guises; il fut un des trois membres de cette association appelée le *triumvirat*. Après s'être distingué à Cérisolles et à Saint-Quentin, il périt à la journée de Dreux : « il avait le cœur grand et l'esprit de « même; aimant extraordinairement le bien et « les plaisirs; ayant vécu sous le roi Henri II, « dans le luxe et la magnificence aux dépens de « l'État et des particuliers. »

Les maréchaux créés par Henri II reçurent les premiers la qualification de *cousin du roi;* ce sont : Robert de La Marck, Charles de Cossé-Brissac, Pierre de Strozzi et Paul de La Barthe. Charles de Cossé, surnommé le *beau Brissac*, fut l'un des grands caractères de cette époque. Il joignait au plus ardent patriotisme le désintéressement le plus rare; soldat intrépide, général très-habile, de Thou a dit de lui, « que les « étrangers eux-mêmes lui ont unanimement « donné la gloire d'avoir de beaucoup surpassé « tous les capitaines français qui ont fait la guerre « en Italie. »

L'importance de cette dignité s'accrut des dis-

cordes civiles qui troublèrent les règnes de François II, de Charles IX et de Henri III. Les guerriers qui suivent furent investis du maréchalat après Paul de La Barthe : François de Montmorency, fils aîné du connétable Anne de Montmorency, François de Scepeaux de Vieilleville, Imbert de Bourdillon, Henri Ier de Montmorency, depuis connétable de France, Arthus de Cossé, Gaspard de Saulx seigneur de Tavannes; il contribua au gain des journées de Jarnac et de Moncontour; c'est lui qui allait criant par les rues, au milieu des massacres de la Saint-Barthélemy : « Saignez, saignez; la saignée est aussi « bonne au mois d'août qu'au mois de mai »; Honorat de Savoie, ensuite amiral de France; Albert de Gondi duc de Retz, le confident de Catherine de Médicis; par son astucieuse habileté, il sut se maintenir en faveur sous trois règnes, et mourut en 1602, « chargé d'ans et de biens, dit « l'Estoile, mais laissant une réputation fort équi- « voque; » Roger de Saint-Lary seigneur de Bellegarde, Blaise de Montluc, aussi connu par sa valeur que par ses cruautés pendant les guerres de religion; il se vantait d'avoir été surnommé le *boucher royaliste* par les protestants[1]; Ar-

[1] Il a laissé des mémoires où il retrace, avec une horrible gaieté, ses exécutions contre les religionnaires.

mand de Gontaut baron de Biron, grand maître de l'artillerie; au 24 août 1572, il sauva sa vie et celle du jeune Caumont La Force, échappé au massacre de sa famille, en s'enfermant dans la Bastille et en faisant pointer des canons sur les catholiques[1]; Jacques Poyon sire de Matignon, Jean d'Aumont comte de Châteauroux, Guillaume II du nom vicomte de Joyeuse, si fier de ses sept fils parvenus aux plus éminentes fonctions de l'État et de l'Église, et qui eut la douleur de les voir presque tous mourir avant lui.

Il avait été décidé aux états de Blois (1588) que le nombre des maréchaux de France serait réduit à quatre au moyen des extinctions. Malgré cette ordonnance, Henri IV, pour se concilier les ligueurs, légitima les maréchaux créés par le duc de Mayenne, et fit ces nouvelles promotions : Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, le père de Turenne; Charles de Gontaut duc de Biron, Claude de La Châtre, Charles de Cossé II de nom, Jean Montesquiou-Mont-

[1] Lorsqu'il fit ses preuves de noblesse à l'occasion de sa réception de chevalier du Saint-Esprit, le 1er janvier 1581, il se contenta de présenter cinq ou six titres fort anciens aux commissaires, et dit au roi : « Sire, voilà ma noblesse ici comprise ; » puis mettant la main sur la garde de son épée, il ajouta : « Mais, sire, la voici encore mieux. »

luc, Jean de Beaumanoir marquis de Lavardin, Henri duc de Joyeuse; il avait d'abord partagé avec ses frères la faveur de Henri III; puis il fut capucin sous le nom de *frère Ange*, ensuite il quitta le froc pour la cuirasse; enfin, après avoir passé des bannières de la Ligue sous les drapeaux de Henri IV, il quitta la cuirasse pour reprendre le froc[1]; Urbain marquis de Boisdauphin, Alphonse d'Ornano, colonel de Suisses; au 9 mai 1588, il n'attendait qu'un signal de Henri III pour tuer le duc de Guise, lorsque cet audacieux chef de parti vint braver le roi jusque dans son Louvre; Guillaume de Fervacques et François de Lesdiguières, qui fut depuis le premier maréchal général des camps et armées du roi, et le dernier connétable de France.

Le cadre des maréchaux, élargi par Henri IV, fut encore augmenté par son successeur. Le ministre souverain de Louis XIII partagea l'héritage du connétable entre tous ses lieutenants,

[1] Henri IV le fit maréchal pour le récompenser d'avoir soumis à sa domination tout le pays de Toulouse. Un jour ce prince causait avec lui sur un balcon au-dessous duquel était rassemblé beaucoup de monde : « Mon cousin, lui dit « Henri IV, ces gens-là me paraissent fort aises de voir en- « semble un apostat et un renégat. » Cette plaisanterie fit une telle impression sur le maréchal de Joyeuse, qu'il rentra dans son couvent pour n'en plus sortir.

pour anéantir une grande autorité militaire qu'il redoutait. Voici les noms des maréchaux de ce règne : le marquis d'Ancre, Gilles de Courtanvaux, Antoine de Roquelaure, Louis de La Châtre, le marquis de Thémines, le seigneur de Montigny, Nicolas duc de Vitry, Charles de Choiseul marquis de Praslin, Jean François de La Guiche, le duc de Chaulnes, le vicomte d'Aubeterre, Charles sire de Créqui, Gaspard de Coligny III du nom, le duc de La Force, le marquis de Bassompierre, Henri de Schomberg, Jean-Baptiste d'Ornano, Annibal duc d'Estrées, le marquis de Saint-Luc, Louis de Marillac, Henri II de Montmorency, le seigneur de Toiras, le marquis d'Effiat, Urbain de Maillé marquis de Brézé, le duc de Sully, Charles de Schomberg, le duc de La Meilleraye, Antoine de Grammont, le comte de Guébriant, Philippe de La Mothe Houdancourt et François de L'Hôpital.

Le duc de Vitry accepta le bâton de maréchal pour prix du sang de Concini; Charles de Choiseul l'obtint pour récompense de cinquante années de services, de trente-six blessures et de neuf commandements en chef; Créqui, déjà fameux par ses duels, mérita à la journée du Tesin (1636) une célébrité plus durable. Il fut tué au siége de Brême, en 1638, emportant la réputation de l'homme le plus brave de l'armée.

Bassompierre était l'homme le plus galant de la cour et le mieux fait de son temps; favori de Henri IV et de Marie de Médicis, il expia plus tard, par une détention de douze années, l'inimitié de Richelieu. Schomberg vainquit Henri II de Montmorency à Castelnaudary, et regretta sans doute les suites de sa victoire. Annibal duc d'Estrées, frère de Gabrielle d'Estrées. Louis de Marillac, assassiné juridiquement après la *journée des dupes*[1]. Le marquis d'Effiat, père de l'infortuné Cinq-Mars; il conclut le mariage de Henriette de France avec Charles Ier, roi d'Angleterre, et fut surintendant des finances sous Louis XIII. Le duc de Sully échangea bien tardivement, en 1641, l'office de grand maître de l'artillerie contre le bâton de maréchal, qu'il devait recevoir de la main de son royal ami. Le comte

[1] Marillac fut arrêté au milieu de son armée en Piémont, et conduit à Paris; des juges, choisis par Richelieu, firent son procès à Ruel, et le condamnèrent, le 8 mai 1632, à avoir la tête tranchée. Le cardinal dit aux juges qui vinrent le trouver, après l'exécution du maréchal, « qu'il n'y avait « personne qui ne pensât que M. de Marillac ne fût mort in- « justement; que lui-même n'avait pas cru qu'il y eût matière « à un tel arrêt. » Puis, après leur avoir recommandé de défendre leur jugement, il ajouta, « que Dieu donnait d'autres « lumières aux juges qu'aux autres hommes; et que c'était « une qualité que *d'être bon juge et incorruptible*. »

de Guébriant a laissé, pour perpétuer son nom, les souvenirs glorieux de Wolfenbuttel, de Kempen et de Orlinghen. Enfin La Mothe-Houdancourt fut deux fois vice-roi de la Catalogne, et vainqueur des Espagnols à Vals et à Villafranca.

Turenne fut nommé par la régente Anne d'Autriche, en 1643, peu de jours après la mort de Louis XIII. Depuis ce moment jusqu'au jour où Louis XIV prit les rênes de l'État, tel est l'ordre des nominations : Gassion, tué au siége de Lens; Duplessis-Praslin, illustré par la journée de Crémone (1648), et plus encore par le combat de Rethel contre Turenne [1]; Rantzau, tellement mutilé par la guerre « qu'il ne lui restait rien d'entier que le cœur [2]; » Nicolas de Villeroy, gouverneur de Louis XIV, le marquis de La Ferté-Imbault, le marquis d'Hocquincourt, tué de cinq coups de mousquet devant Dunkerque, le duc

[1] En 1675, Duplessis-Praslin, qui était fort âgé, n'eut pas de commandement; il s'en plaignit très-amèrement au roi : « M. le maréchal, lui répondit Louis XIV en l'em-« brassant, on ne travaille que pour approcher de la gloire « que vous vous êtes acquise; il est agréable de se reposer « après tant de victoires. »

[2] « Il dispersa partout ses membres et sa gloire;
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur. »

de La Ferté, Antoine duc d'Aumont, le comte de Grancey, deux fois victorieux des Espagnols au Tanaro et à la Bormida, en 1653; Armand duc de La Force, Philippe de Clérembault, César Phœbus d'Albret, Louis de Foucault, Jean de Schulembourg, Abraham de Fabert, fils d'un imprimeur de Metz, qui ne dut son élévation qu'à ses talents et à son courage, et le marquis de Castelnau, qui commanda l'aile gauche à la bataille des Dunes, en 1658, et mourut des blessures reçues au siége de Dunkerque, un mois après avoir été nommé maréchal de France.

Louis XIV voulant honorer le maréchalat dans la personne du plus illustre de ces grands officiers, de celui qui avait affermi sa couronne au combat de Saint-Antoine, pourvut le vicomte de Turenne de la charge de *Maréchal Général* des camps et armées du roi, vacante depuis le duc de Lesdiguières, « pour en jouir aux mêmes « droits, priviléges et prérogatives dont ont joui « ceux qui en ont été revêtus avant lui [1]. » Mais ces droits ne furent bien déterminés qu'en 1672, où Louis XIV ordonna que M. de Turenne ne roulerait pas avec les autres maréchaux pour le commandement et qu'il les commanderait tous. Cette ordonnance fit du bruit. On s'agita pour

[1] L'abbé Raguenay, Histoire de Turenne.

en obtenir le rappel; mais enfin, il fallut se soumettre à la volonté ferme du roi, et MM. de Créqui et d'Humières allèrent servir sous les ordres de Turenne au camp de Nassau. Alors seulement le maréchal général sembla, sous quelques rapports, remplacer le connétable. Après Turenne, cette haute dignité a été conférée à Villars en 1733, et à Maurice, comte de Saxe, en 1747; elle n'a plus été accordée à personne depuis cette époque.

Sous un jeune monarque passionné pour toutes les gloires, et surtout pour celle des armes, le maréchalat devait briller d'un nouveau lustre. Louis XIV le recruta de toutes les illustrations militaires que son siècle fit éclore. Pendant son règne, le nombre de ces grands officiers n'eut plus de limites : il s'accrut avec les armées que le grand roi mit sur pied, et avec les longues guerres qu'il eut à soutenir. Avant la conquête de la Franche-Comté, il avait nommé Bernardin de Bellefonds, François de Créqui et Louis duc d'Humières; et le 27 juillet 1675, à peine la terrible nouvelle de la mort de Turenne avait-elle frappé Versailles, que l'on apprit ces promotions: le comte d'Estrades, le duc de Navailles, Frédéric Armand duc de Schomberg, Jacques-Henri duc de Duras, François duc de La Feuillade, Louis Victor duc de Vivonne, François Henri

duc de Luxembourg, et Henri Louis marquis de Rochefort. Ces huit maréchaux furent appelés la monnaie de Turenne. C'était une noble monnaie que cet Armand de Schomberg qui avait consolidé la maison de Bragance sur le trône de Portugal, à la première bataille de Villaviciosa; et ce duc de Luxembourg, déjà célèbre par sa belle retraite de Hollande, et qui depuis se vengea des injustices de la cour par les victoires de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque et de Nerwinde!

Les lettres de provision de Guy-Aldonce duc de Lorges, et celles de Jean comte d'Estrées, sont de mars 1676 et de mars 1681 : le premier sauva l'armée consternée par la mort de Turenne son oncle, força Montecuculli à repasser le Rhin l'année suivante, et battit les Impériaux à Spirebach, en 1692; l'autre répara les pertes causées par les Anglais aux possessions françaises de l'Amérique; après avoir châtié les corsaires d'Alger et de Tunis, en 1670, il reprit Gorée et l'île de Cayenne aux Hollandais, et défit leur général à Tabago. En 1686, il était vice-amiral et vice-roi de l'Amérique.

Jean d'Estrées est le premier vice-amiral qui ait obtenu le bâton de maréchal; en ouvrant aux services de mer une route pour parvenir à la plus

haute dignité militaire, Louis XIV écouta une noble et politique inspiration; elle enfanta ces marins qui ajoutèrent à l'éclat de son siècle.

Depuis 1681 jusqu'à la promotion de 1703, on compte huit nominations : Claude de Choiseul, Jean Armand, marquis de Joyeuse, François de Neufville, duc de Villeroy, fils du gouverneur de Louis XIV, et depuis lui-même gouverneur de Louis XV. Aussi incapable que présomptueux, il fut défait partout où il combattit : à Namur, à Chiari, à Crémone, à Vignamont; la sanglante déroute de Ramillies termina trop tard sa carrière militaire. Il joua ensuite un bien triste rôle sous la régence du duc d'Orléans. « C'était, dit Saint-Simon, le plus « nul de tous les hommes qui eurent jamais quel- « que célébrité[1]. »

La France s'enorgueillit des cinq maréchaux suivants : c'est Louis-François de Boufflers, qui battit les alliés à Eckeren, en 1703, et s'illustra par sa défense de Lille, en 1708; c'est le vice-

[1] Villeroy fut fait prisonnier, en 1702, dans Crémone, qui fut repris par la valeur française. Le lendemain de ce combat, le quatrain suivant courut dans l'armée :

Palsembleu la nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal;
Nous avons retrouvé Crémone,
Et perdu notre général.

amiral de Tourville, vainqueur à Bevesier des flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande, et qui prit, au cap Saint-Vincent, en 1693, une revanche du désastre de la Hogue; c'est Jules de Noailles, qui défit les Espagnols à la bataille de Torcilles (1694), et se couvrit de gloire en Catalogne; c'est Catinat, ce guerrier philosophe, célèbre par les journées de Staffarde et de la Marsaille; c'est Villars, qui sauva la France à Denain[1].

Les promotions trop nombreuses de 1703 furent blâmées. La prodigalité de cette récompense pouvait en diminuer le prix. Cependant, il faut reconnaître que ces nominations furent motivées par l'augmentation considérable des forces de

[1] « En 1702, Villars, qui avait résolu d'être maréchal ou de périr, marcha aux Impériaux, avec une armée inférieure, vers Friedlingen, et donna la bataille qui porte ce nom. J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *Nous sommes coupés !* A ce mot tous les régiments s'enfuirent; il court à eux et leur crie : *Allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le roi !* Les soldats répondent en tremblant *vive le roi*, et recommencent à fuir. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. » (VOLTAIRE.)

L'armée proclama Villars maréchal de France sur le champ de bataille, et le roi confirma le jugement de l'armée.

Louis XIV. « L'armée de cinquante mille hommes « qu'il avait reçue de Louis XIII, dit Voltaire, s'é- « levait, à la fin de son règne, à quatre cent cin- « quante mille hommes, y compris les troupes de « la marine. » Voici les nouveaux maréchaux de cette époque : le marquis de Chamilly; Victor-Marie duc d'Estrées; le marquis de Château-Regnaud; Vauban; le marquis de Rosen; Nicolas marquis d'Huxelles; le comte de Tessé; Camille duc de Tallart; Nicolas marquis de Montrevel; Henri duc d'Harcourt, et Ferdinand comte de Marsin.

Château-Regnaud parvint, par son courage et son génie, au grade de vice-amiral. Avec deux vaisseaux seulement, il prit ou dispersa un convoi de cent trente navires hollandais, escorté par huit bâtiments de guerre, commandés par Ruyter. Vauban fit construire trente-trois places, conduisit cinquante-trois siéges, et se distingua dans plus de cent batailles ou combats. Voltaire l'a appelé le premier des ingénieurs. Saint-Simon le proclame le plus honnête homme de son siècle.

« Le roi, en 1705, dit le P. Daniel, usa d'une « très-grande distinction envers tous les maré- « chaux de France qui vivaient alors; il les fit « tous chevaliers de ses ordres, et leur donna le

« cordon bleu. Il n'y eut que M. de Catinat qui « n'accepta pas cet honneur par une modestie « singulière, laquelle, avec tant d'autres qualités « qu'il avait pour la guerre et pour le cabinet, « fit toujours une partie de son caractère[1]. »

Jacques duc de Berwick, le vainqueur d'Almanza[2]; Charles-Auguste comte de Matignon; Jacques seigneur de Bezons, et Montesquiou, comte d'Artagnan, sont les quatre derniers maréchaux créés par Louis XIV.

Il est remarquable que le duc d'Orléans ne fit pas une seule nomination pendant les sept années de sa régence; en 1724, *monsieur le Duc* inaugura, pour ainsi dire, son ministère par les promotions suivantes : Victor-Maurice comte de Broglie; Antoine-Gaston comte de Roquelaure; le marquis d'Alègre; Louis duc de La Feuillade; Antoine duc de Grammont; Jacques Leonor

[1] Fabert refusa aussi cette distinction. Ces deux maréchaux devaient compter sur une vérification complaisante de leurs titres de noblesse. Ils ne voulurent pas, pour décorer leurs manteaux d'une croix, abaisser la fierté de leur âme par un mensonge.

[2] Il était fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Arabella Churchill, sœur du fameux Marlborough. Berwick eut la tête emportée par un boulet de canon au siége de Philisbourg, en 1734. Villars s'écria, en apprenant sa mort : « Cet homme a toujours été heureux. »

comte de Medavy, et Leonor-Marie comte Dubourg.

Les comtes de Medavy et Dubourg avaient battu complétement les Impériaux : le premier à Castiglione en 1706; l'autre à Rumersheim en 1709.

Alain, marquis de Coëtlogon, vice-amiral, s'était distingué dans onze batailles navales. Il comptait sur le maréchalat. Désespéré d'avoir été oublié en 1724, il se retira au noviciat des jésuites de Paris. Sept jours avant sa mort, arrivée en 1730, le cardinal de Fleury lui envoya le bâton de maréchal.

De 1733 jusqu'au commencement de la guerre de 1741, Louis XV éleva à cette dignité : Armand-Charles duc de Biron; Jacques-François marquis de Puységur; le marquis d'Asfeld; Adrien-Maurice duc de Noailles; Louis de Montmorency-Luxembourg; François duc de Coigny, célèbre par les journées de Parme et de Guastalla; François-Marie de Broglie, général habile et négociateur de la triple alliance en 1725; Louis marquis de Brancas; Louis-Auguste de Chaulnes; Louis marquis de Nangis; Louis prince d'Isenghien; Jean-Baptiste duc de Duras; le marquis de Maillebois, qui battit les Autrichiens et les Piémontais au Tanaro en 1745, et le duc de Belle-Isle, fameux par sa retraite de Prague.

Les autres maréchaux de ce règne furent : Maurice comte de Saxe, le premier capitaine sous Louis XV, trois fois vainqueur des Anglais à Fontenoy, à Rocoux et à Laufeldt; Jean-Baptiste-Louis, marquis de Maulevrier; Claude-Guillaume marquis de Balincourt; le marquis de Lafare; François de Harcourt; Guy-Claude comte de Laval; Gaspard duc de Clermont-Tonnerre; Louis-Charles de La Motte Houdencourt; le comte de Lowendahl, l'élève et l'ami de Maurice de Saxe, et qui prit d'assaut Berg-op-Zoom, place fortifiée par Cohorn et défendue par une nombreuse garnison [1]; Louis-François duc de Richelieu, le libérateur de Gênes et le héros de Mahon; Jean-Charles de Saint-Nectaire; Jean-Hector marquis de Latour-Maubourg; Daniel-François vicomte de Lautrec; Louis-Antoine duc de Biron; Charles-François, duc de Luxembourg; Louis-César comte d'Estrées; Charles comte de Thomond; Gaston-Charles-Pierre duc de Mirepoix;

[1] Ce brillant fait d'armes accrut beaucoup la réputation militaire de Lowendahl, déjà établie par d'importantes conquêtes, et lui valut le bâton de maréchal. La calomnie l'accusa de s'être enrichi pendant ses campagnes. A la mort de Lowendahl, Louis XV envoya des commissaires pour prendre connaissance de sa fortune; ils ne trouvèrent que des dettes et des lauriers dans la succession du vainqueur de Berg-op-Zoom.

le comte de Bercheny; le comte de Conflans; le marquis de Contades; le prince de Soubise, dont la victoire de Luttzelberg n'a pas effacé la honte de Rosbach[1]; Guy-Michel duc de Lorge; le marquis d'Armentières; Jean-Paul duc de Brissac; et avant ces trois derniers personnages, Victor-François duc de Broglie, tacticien consommé, qui défit les Hanovriens à Sundershausen, et les Prussiens à Corbach.

Un an après son avénement au trône, Louis XVI créa maréchaux de France : Anne-Pierre duc de Harcourt; Louis duc de Noailles; le chevalier de Nicolaï; le duc de Fitz-James; Philippe, duc de Mouchy, qui protégea de sa personne le roi au 20 juin, et périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de soixante-dix-neuf ans; Emmanuel-Félicité duc de Duras, guerrier habile, homme de lettres distingué, et courtisan plein de grâces, et le comte de Muy, qui, après une carrière longue et honorable, fut ministre de la guerre en 1774.

La seconde promotion de ce règne eut lieu

[1] Louis XIV consolait Villeroy de ses défaites. Soubise, après sa déroute de Rosbach, fut nommé, par Louis XV, ministre d'État avec une pension de cinquante mille livres. Ce maréchal était l'ami de la marquise de Pompadour. Il est juste d'ajouter qu'à la mort du roi, Soubise, seul de tous les courtisans de Versailles, ne quitta le corps de son maître que dans les caveaux de Saint-Denis.

en 1783, elle comprit : Guy-André de Montmorency duc de Laval; Charles-Eugène-Gabriel marquis de Castries, ministre probe et sévère, qui chercha à rendre à la marine son ancienne splendeur; le prince de Beauvau, ministre d'État en 1787, et membre de l'Académie française; le comte de Mailly, qui, en 1790, eut le commandement de l'une des armées décrétées par l'assemblée nationale[1]; le marquis d'Aubeterre; Philippe-Henri marquis de Ségur, ministre de la guerre en 1781; Emmanuel duc de Croy; le comte de Vaux, qui en trois mois soumit la Corse en 1769, et obtint le bâton de maréchal après soixante ans de services; François-Gaston duc de Lévis, et Jacques de Choiseul, marquis de Stainville, ministre très-influent de Louis XV jusqu'à la mort de madame de Pompadour, et qui fut renversé par la honteuse faveur de madame Dubarry[2].

Le nombre des maréchaux fut considérable-

[1] Le 10 août 1792, ce noble vieillard pénétra jusqu'au monarque, et tirant son épée, un genou en terre, il lui jura de mourir à ses côtés. Il fut décapité en 1794.

[2] Choiseul fut ministre des affaires étrangères, de la guerre et de la marine. Les actes les plus importants de son administration sont le pacte de famille conclu entre la France et l'Espagne, le 15 août 1761, et le renvoi des jésuites en 1762.

ment réduit par le décret de l'assemblée nationale, du 4 mai 1791. Cependant, dans le cours de la même année, cinq promotions nouvelles furent faites en faveur de citoyens qui avaient à la vérité donné des gages de leur patriotisme à la cause populaire. C'étaient Charles-Hector comte d'Estaing, amiral et commandant de la garde nationale de Versailles, en 1789; Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, amiral, lieutenant général des armées navales du roi, en 1777, et commandant l'*escadre bleue* au combat d'Ouessant[1]; le comte Duchaffault de Craon, amiral; le baron de Luckner, et le comte de Rochambeau, qui commanda à côté de Washington et eut l'honneur de concourir à l'affranchissement de l'Amérique.

Le 21 février 1793, la convention supprima le maréchalat en haine des institutions monarchiques; il fut rétabli en 1804. Napoléon présenta alors à la France, fatiguée d'innovations et de ruines, les souvenirs brillants de la monarchie qu'il voulait reconstruire; le bâton de maréchal fut l'un des puissants auxiliaires dont il se

[1] « A son retour, le duc d'Orléans reçut l'accueil le plus flatteur du peuple, des grands et de la cour, quoique déjà ses ennemis cherchassent à ternir sa réputation de bravoure par des rapports invraisemblables, et qui ont été depuis solennellement démentis. »

(Biographie universelle classique, édition 1829.)

servit pour entretenir et exalter cette passion de la gloire qui remplaçait l'amour de la liberté étouffée sous les lauriers d'Arcole et de Marengo.

Par décret impérial du 29 floréal an XII, il nomma quatorze maréchaux d'Empire, et donna ce titre à quatre sénateurs qui avaient commandé en chef[1]. Sept autres généraux gagnèrent cette dignité sur les champs de bataille, de 1807 à 1813. Pour la plupart sortis des rangs du peuple, ils ne durent leur illustration qu'à leur mérite et à leur épée. Il nous suffira de citer leurs noms pour rappeler leurs victoires :

Le prince de Wagram, le grand-duc de Berg, le duc de Conégliano, le comte Jourdan, le prince d'Essling, le duc de Castiglione, le prince de Pontecorvo, le duc de Dalmatie, le comte Brune, le duc de Montébello, le duc de Trévise, le prince de la Moscowa, le prince d'Eckmühl, le duc d'Istrie, le duc de Valmy, le duc de Dantzick, le marquis de Pérignon, le comte Serrurier, le duc de Bellune, le duc de Reggio, le

[1] Le titre VI du sénatus-consulte du 28 floréal an XII porte : « Les grands officiers de l'Empire sont, 1° les maré-« chaux de l'Empire, choisis parmi les officiers les plus dis-« tingués ; leur nombre n'excède pas celui de seize ; ne font « pas partie de ce nombre les maréchaux qui sont séna-« teurs... Les places de grands officiers sont inamovi-« bles...., etc. »

duc de Raguse, le duc de Tarente, le duc d'Albuféra, le marquis de Gouvion Saint-Cyr, et le prince Poniatowski.

Louis XVIII ne pouvait répudier cette glorieuse part de l'héritage de l'Empire; il reconnut tous les maréchaux qui avaient survécu à leurs triomphes, et en fixa le nombre par son ordonnance du 12 août 1818.

La restauration fit les promotions suivantes : le duc de Coigny, le marquis de Beurnonville, le duc de Feltre, le marquis de Vioménil, le marquis de Lauriston, le comte Molitor, le prince de Hohenlohe, le marquis Maison, et le comte de Bourmont.

En nommant maréchaux de France le comte Gérard, le comte Clausel, le comte Lobau, le comte de Grouchy, et en assimilant le grade d'amiral à la dignité de maréchal en faveur de l'amiral Duperré et de l'amiral Truguet, Louis-Philippe a continué la pensée de Louis XIV et celle de Napoléon : comme le grand roi, il a élevé à la plus haute dignité militaire deux marins célèbres, et il a accordé à d'illustres généraux une récompense qu'ils auraient reçue du grand capitaine.

GALERIE DE LOUIS XIII.

« Le corps de logis du milieu du palais de « Louis XIII avait trois ouvertures dont les « portes étaient de fer doré. Par ces portes, on « entrait dans un vestibule pavé de marbre, com- « muniquant de droite et de gauche à deux appar- « tements. Le vestibule, sous Louis XIV, était « un long espace vide, au-dessous de la grande « galerie. C'est par là que le jour on passait de « la cour de marbre dans le parc, dont le pas- « sage était fermé la nuit. Seize colonnes de « marbre, d'ordre dorique, le décoraient : il « était à jour et séparé des deux côtés par une « grille, et orné des statues de Diane et d'Apollon ; « il avait à sa droite, du côté du parc, à l'un de « ses bouts, le logement du dauphin ; à gauche, « l'aile des bains[1]. »

Cet ordre de choses changea sous Louis XV. Il fit resserrer et fermer le péristyle du côté des jardins, et construire de nouvelles chambres du

[1] Consulter Monicart et Félibien, et les plans de Sylvestre.

côté du midi, pour agrandir l'appartement du dauphin; du côté du nord, pour loger la princesse Louise, sa fille.

Ces constructions confuses, et l'amas de petits cabinets qui s'y rattachaient, ont disparu pour faire place à une magnifique galerie, précédée d'un élégant vestibule d'où l'on peut maintenant, grâce à l'abaissement de la cour de marbre, jouir tour à tour de la vue des jardins et de l'aspect de l'avenue de Paris : c'est un des embellissements les plus utiles et les plus heureux du palais de Versailles. Dans ce vestibule, placé au-dessous de la chambre de Louis XIV, on voit les statues des deux grands génies qui écrivirent, pour l'éducation des enfants de ce monarque, *Télémaque* et l'*Histoire universelle;* et les images des chanceliers L'Hopital et D'Aguesseau, qui tous deux conservèrent, dans des cours corrompues, le courage de la franchise et la pureté de la vertu.

Deux statues ornent aussi la *galerie de Louis XIII*, celle de ce prince et celle d'Anne d'Autriche. Les panneaux sont décorés de sujets historiques relatifs aux règnes de Louis XIII et de Louis XIV, ainsi que de portraits de la même époque; et parmi les grands tableaux, la *bataille de Rocroy*, par Scheffer; la réparation faite à

Louis XIV au nom du pape Alexandre VII, de Ziegler ; l'entrée du roi à Dunkerque, par Van-der-Meulen, fixent l'attention ; elle s'arrête aussi sur l'entrevue de Louis XIV et de Philippe IV dans l'île des Faisans : ce dernier acte du rôle politique de Mazarin, la jeunesse de Louis prêt à recevoir la main de la fille du roi d'Espagne, le caractère distinctif de ces figures espagnoles et françaises, ce tapis étendu pour marquer la limite qui sépare la France et l'Espagne, tout justifie l'intérêt de curiosité que ce tableau inspire.

SALLES DES MARÉCHAUX.

(Les six dernières salles.)

Ces salles formaient autrefois l'*appartement des Bains*, parce que les deux premières pièces, celles qui sont le plus rapprochées de la galerie Louis XIII, avaient été destinées par Mansard à contenir des bains, comme nous l'avons déjà dit, sur le témoignage de Félibien.

Cet appartement était celui du comte et de la comtesse de Toulouse [1]. Le prince était l'honneur, la vertu, la droiture, la vérité, l'équité même; et la princesse (Marie-Victoire-Sophie de Noailles) était séduisante de grâces et d'amabilité. Le roi dans sa jeunesse allait souvent passer la soirée chez elle : là, content parce qu'il était libre, il se livrait avec abandon aux jouissances de l'esprit, et au plaisir d'une conversation enjouée dans

[1] « En 1711, pendant la maladie du comte de Toulouse, le roi interdit le passage de la galerie et du grand appartement, même aux princes du sang, parce qu'au-dessous, le comte de Toulouse en aurait eu du bruit. » (SAINT-SIMON.)

des soupers dont mademoiselle de Clermont, mademoiselle de Sens et mademoiselle de Charolais faisaient avec la comtesse de Toulouse le charme et l'ornement.

Plus tard, ce même appartement, avec les pièces qui forment aujourd'hui les salles *des guerriers illustres*, fut habité par Mesdames, filles de Louis XV, madame Adélaïde, madame Victoire, madame Sophie, madame Louise. Madame Adélaïde perdit de bonne heure l'éclat et les grâces de sa figure; elle avait de l'esprit, de l'instruction; son ardeur pour la musique la porta jusqu'à apprendre à jouer du cor et de la guimbarde. Madame Victoire était belle, douce et charitable. Madame Sophie, au contraire, était laide, sauvage et peureuse. Madame Louise avait l'âme élevée, une piété sincère, et une simplicité qui lui fit quitter le palais des rois pour aller vivre et mourir dans le couvent des carmélites de Saint-Denis. Elles adoraient le roi, leur père, et elles lui donnèrent dans ses derniers moments des preuves d'un dévouement admirable.

« Louis XV, dit madame Campan, descendait tous les matins chez madame Adélaïde : souvent il y apportait et y prenait du café qu'il avait fait lui-même; madame Adélaïde tirait un cordon de sonnette qui avertissait madame Victoire de

la visite du roi; madame Victoire en se levant pour aller chez sa sœur sonnait madame Sophie qui, à son tour, sonnait madame Louise. Le soir, à six heures, Mesdames interrompaient la lecture que je leur faisais pour se rendre avec les princes chez le roi; cette visite s'appelait le *débotté* du roi, et était accompagnée d'une sorte d'étiquette. Les princesses passaient un énorme panier qui soutenait une jupe chamarrée d'or et de broderies; elles attachaient autour de leur taille une longue queue, et cachaient le négligé du reste de leur habillement par un grand mantelet de taffetas noir, qui les enveloppait jusque sous le menton. Les chevaliers d'honneur, les dames, les pages, les écuyers, les huissiers portant de gros flambeaux, les accompagnaient chez le roi; en un instant tout le palais, habituellement solitaire, se trouvait en mouvement. Le roi baisait chaque princesse au front, et la visite était si courte, que la lecture interrompue recommençait souvent au bout d'un quart d'heure. »

Ces six dernières salles contiennent les portraits des maréchaux, depuis Jacques d'Étampes marquis de La Ferté-Imbault (1651) jusqu'au maréchal Grouchy (1831).

SALLES DES GUERRIERS CÉLÈBRES.

Ces deux pièces faisaient partie sous Louis XIV de l'appartement de madame de Montespan, qui se prolongeait depuis la salle des gardes de la prévôté de l'hôtel, en face du vestibule actuel de la chapelle au rez-de-chaussée, jusqu'au vestibule à colonnes qui était derrière l'escalier des ambassadeurs. « Le roi descendait toujours en « bas à la chapelle (alors au salon d'Hercule), et « en sortant de la messe il entrait chez madame « de Montespan; le soir, après souper, madame « de Montespan montait chez lui avec madame « la duchesse [1]. »

Il se passa dans cet appartement une anecdote assez jolie pour être racontée : Une femme de chambre de confiance s'était rendue la nuit à Paris chez Clément, fameux accoucheur, qui, accoutumé à de pareilles aventures, se laissa conduire les yeux bandés dans un superbe appartement. On éteignit les bougies. Un homme

[1] Mémoires de Dangeau.

caché sous les rideaux du lit lui dit de ne rien craindre : « Je ne crains, réplique Clément, « que d'être dans la maison de Dieu où l'on ne « peut ni boire ni manger. » — « Rassurez-vous, » reprit l'inconnu ; et en même temps il va lui-même à une armoire, y prend un pot de confitures et le lui apporte avec du pain. Dès que Clément eut mangé il voulut boire ; la même main lui versa deux ou trois rasades l'une après l'autre. « Mais vous, dit l'accoucheur, ne boiriez-« vous pas bien aussi un verre de vin ? Si vous « voulez que la malade soit promptement et heu-« reusement délivrée, il faut boire à sa santé. » Louis XIV (car c'était lui-même) ne se fit pas prier, et quand madame de Montespan eut mis au jour l'enfant qu'elle portait dans son sein, on banda les yeux à Clément, on lui mit une bourse de cent louis dans la main, et on le reconduisit chez lui rue Saint-Antoine avec les mêmes cérémonies.

Sous Louis XV, pendant que madame Adélaïde logeait encore au premier étage, ce même appartement fut arrangé avec le soin le plus galant pour madame de Pompadour. Le Bel, le fameux Le Bel, ministre des plaisirs secrets du roi, logeait à côté de la favorite.

On a réuni dans les deux grandes salles qui

ont succédé à ces boudoirs, les portraits des guerriers français qui, sans avoir été revêtus des dignités de grand amiral, connétable ou maréchal, ont commandé des armées: c'est Dunois, l'illustre compagnon de Jeanne d'Arc; c'est Jean sans Peur, duc de Bourgogne; Bayard; François de Guise, le libérateur de Metz et de Calais; Henri le Balafré, son fils, vainqueur à Dreux; le grand Condé; Dumouriez; Hoche, Marceau, Joubert, enlevés tous trois si jeunes à l'amour de la patrie; Eugène Beauharnais, si patient et si intrépide aux bords glacés de la Béresina; et tant d'autres qui se sont acquis une juste célébrité à la tête de nos armées.

VESTIBULE DE LOUIS XV.

SALLES DES MARINES.

De la dernière salle des guerriers célèbres, on passe dans le vestibule de Louis XV. Ce vestibule, de création toute nouvelle, a été pratiqué dans l'emplacement d'une cuisine que quelques plans indiquent avoir été celle de madame de Pompadour. A côté, le long de la cour de marbre jusqu'au vestibule de Louis XIII, se trouvaient et la salle des gardes à la porte de laquelle Damiens frappa Louis XV, et plusieurs autres petites pièces qui servaient de dépendances à l'appartement de Mesdames, filles de Louis XV. Ce rez-de-chaussée a été disposé de manière à recevoir des tableaux; ceux qu'on y voit représentent des actions navales qui honorent la marine française.

On y remarque cette bataille de Malaga où le comte de Toulouse, en 1705, battit les Anglais, et qui fut célébrée par Esménard dans son poëme de la

Navigation; les divers combats où, sous Louis XVI, d'Estaing, de Grasse, de Vaudreuil et Lamotte-Piquet, se signalèrent avec tant de distinction; le combat *du Formidable* dans la rade d'Algésiras, le 5 juillet 1801, et de *la Syrène* contre une division anglaise, le 22 mars 1808; la lutte acharnée de la frégate française *la Pomone* contre les frégates anglaises *l'Alceste* et *l'Active*, combat qui fait tant d'honneur au courageux sang-froid du vice-amiral Rosamel; la bataille de Navarin, dont le vainqueur fut enlevé si jeune encore à la France; et la prise d'Alger, où l'amiral Duperré acheva ce que Charles-Quint et Louis XIV avaient tenté vainement.

Presque toute cette collection est due aux pinceaux de MM. Gudin, Langlois, Garneray, Crépin et Gilbert.

SALLE DES ROIS DE FRANCE.

(Pourtour de la cour de marbre, vieux palais.)

Après avoir traversé le vestibule de Louis XIII, on entre dans la *salle des Rois*, qui remplace d'anciennes petites pièces du vieux palais destinées au service de la garde-robe du roi et de la reine, et la salle des gardes de la duchesse de Berri, fille du régent [1], lorsque cette princesse habitait l'appartement du dauphin, en 1714. Ces pièces étaient obscures, ramassées, sans grandeur; elles ont changé de face grâce aux travaux ordonnés par Louis-Philippe, et elles ont aussi reçu des tableaux et des portraits.

Dans l'emplacement où se trouve la collection générale des rois de France, Marie-Antoinette avait fait disposer une salle de bains et un salon de stuc, où l'on descendait des petits appartements par un escalier qui aboutissait à la place

[1] « Madame la duchesse de Berri, outre les douze gardes que le roi a ordonné qu'elle eût, voulait en avoir dix-huit autres, pour relever tous les jours les douze gardes et remplacer même ceux qui pourraient être malades ou absents; mais le roi n'a pas jugé que cela dût être. » (DANGEAU.)

de la niche du poêle qu'on a fait mettre dans cette longue pièce.

C'est une noble idée que d'avoir convié les soixante-douze rois de France aux magnificences de Versailles, et au spectacle de toutes les gloires du beau pays sur lequel ils ont régné. Clovis se reverra avec joie dans les plaines de Tolbiac; Charlemagne contemplera sans envie le grand homme qui comme lui, mais dix siècles plus tard, porta une épée terrible, protégea l'université, ceignit la couronne de fer, et dota la civilisation d'immortels capitulaires ; Hugues Capet, en voyant la longue suite des princes de sa race, se félicitera d'avoir ramassé la couronne tombée du front des fainéants ; Louis le Gros applaudira aux triomphes du tiers état, dont il avait préparé la création par l'affranchissement des communes ; Philippe-Auguste admirera la grande page où un brillant pinceau a retracé cette bataille où il fut roi, soldat et vainqueur; saint Louis reverra avec une douce émotion le chêne à l'abri duquel il rendait la justice ; le premier des Valois, Philippe VI, se rira de la présomption des Flamands et du coq de Cassel ; Charles V le Sage remerciera Duguesclin l'intrépide, des lauriers de Cocherel ; Charles VII sentira qu'il est beau d'avoir chassé l'étranger de son pays, et, retrouvant sous ses

yeux Agnès et Jeanne d'Arc, se rappellera ses amours et sa gloire; Louis XI confiera à Notre-Dame d'Embrun qu'il n'avait point fait assez pour abaisser l'aristocratie, puisque, deux siècles après, elle avait reparu, sinon puissante, du moins si brillante, dans un palais dont la forteresse de Plessis lez Tours n'eût été que le corps de garde; Louis XII remerciera la postérité d'avoir confirmé en lui le surnom de *père du peuple*, qui lui avait été décerné dans les états de 1506; François Ier, si galant, si fier de Fontainebleau et de la protection qu'il accordait aux lettres et aux arts, sera jaloux peut-être de celui qui fit Versailles et qui eut Le Brun pour peintre, Racine pour poëte, et La Vallière pour maîtresse; Charles IX baissera les yeux devant le vertueux L'Hôpital; Henri III regrettera Jarnac et Moncontour, dont le souvenir eût pallié la honte de ses faiblesses; Henri IV, au cœur si français, jouira de voir son image et sa mémoire toujours chères au peuple qu'il a tant aimé; Louis XIII s'étonnera de trouver, à la place de *son petit château de cartes*, la plus splendide des résidences royales; Louis XIV bénira la main qui a sauvé de l'abandon la merveille de son règne, et, sous ces lambris, étincelants des plus beaux souvenirs de sa vie, au milieu de ce cortége de grands hommes qui ont immortalisé son siècle, le grand roi se croira

revenu à ces jours fortunés où la beauté, le génie et la gloire faisaient de lui un demi-dieu; Louis XV cherchera le boudoir de madame de Pompadour, et ne sera pas peu surpris d'y rencontrer le duc de Guise; Louis XVI reverra le cabinet où il traça de sa main les instructions de l'infortuné La Peyrouse, qui, comme lui, devait disparaître dans une tempête; Louis XVIII reconnaîtra que chez un peuple généreux et ami de la liberté, les révolutions n'ont pas effacé de sa mémoire l'auteur de la charte; enfin, en regardant Louis-Philippe au milieu de tous les représentants de la monarchie française réunis par ses soins dans ce palais, on appréciera encore mieux la noble réponse de ce prince à M. Dupin, président de la députation de l'Institut, en 1837 : « J'avais « souvent gémi, dans le cours de ma vie, que « des vanités mesquines ou des craintes mal « entendues eussent entrepris de rejeter dans « l'oubli les glorieux souvenirs des règnes anté- « rieurs à celui du monarque régnant; et aus- « sitôt que j'en ai eu le pouvoir, je me suis « empressé de mettre en évidence que j'étais « animé par d'autres sentiments, et que, loin « de redouter la représentation d'aucun souvenir « français, mon cœur s'était toujours associé à « toutes les gloires de la France, et n'avait jamais « connu la triste crainte d'être éclipsé par aucune « d'elles. »

SALLE DES VIEUX CHATEAUX.

Parmi ces anciens monuments si fertiles en souvenirs, on remarque Fontainebleau, colossale mosaïque de toutes les architectures depuis saint Louis jusqu'à nos jours, dont tous les plafonds ne formaient sous François Ier et sous Henri II qu'un même ciel éclairé par le croissant de Diane, et qui a vu naître Louis XIII et abdiquer Napoléon; Chambord, bâti par François Ier et qui eut une destinée si singulière[1]; Saint-Germain, le siége de la cour avant Versailles; Rambouillet, que le comte de

[1] « En 1797, le château de Chambord, par brevet du prétendant (Louis XVIII), fut octroyé, avec le brevet de duc, à Pichegru, pour prix de sa trahison;

En 1799, transféré, par le même prince, sous la sanction de Paul Ier, à Barras, pour appât d'une défection;

Après le 18 brumaire an VIII, offert par la commission de constitution au premier consul Bonaparte, qui le refusa;

En 1808, donné à Charles IV, ex-roi d'Espagne, par le traité de Bayonne;

En 1810, par décret impérial, donné au prince Berthier;

En 1820, vendu, par les héritiers du prince, à la commission de souscription publique pour le duc de Bordeaux. »

(Témoignages historiques, par Desmarets, 1833, p. 229.)

Toulouse céda à Louis XV qui en aimait la situation favorable aux plaisirs de la chasse; Saint-Cloud, séjour de la maison d'Orléans qui l'avait fait décorer par Mignard, et embellir par de merveilleuses cascades; Clagny, d'où madame de Montespan venait faire collation avec Louis XIV et Marie-Thérèse à Trianon; Sceaux, où la duchesse de Maine jouait la comédie avec Baron, et conspirait avec Cellamare; Marly qui partageait avec Versailles les affections de Louis XIV; enfin, Versailles avec toutes les phases qu'il a subies, avec son petit parc et ses premiers bosquets, avec ses grands jardins et ses fêtes.

Le *bassin de la Syrène*, la *grotte de Téthys*, qui occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui le vestibule de la chapelle; les *Réservoirs*, les *bassins de la Couronne*, la *fontaine de la Pyramide*, la *cascade de l'Allée d'eau*, l'*Allée d'eau* qui conduisait à la *fontaine du Dragon*, la *fontaine du Dragon*, la *fontaine du Pavillon* située dans un cabinet de verdure, le *Berceau d'eau*, le *Marais*, le *Théâtre* élevé dans un petit bois au milieu de plusieurs bassins de marbre, et qui vit tour à tour danser Louis XIV, et Molière jouer la comédie; le *bassin de Cérès*, la *Montagne d'eau*, le *bassin de Flore*, la *salle du Festin*, dont le milieu figurait une île où l'on pénétrait par des

ponts; le *bassin d'Apollon*, l'*Ile* ou la *Grande pièce d'eau*, le *bassin de Saturne*, les *bosquets des Dômes*, le *bassin de Latone*, le *bassin de Bacchus* et le *Labyrinthe* formaient les embellissements du petit parc. Pour orner les fontaines du Labyrinthe, on avait tiré des fables d'Ésope trente-huit sujets, dont on avait fait en pierre une représentation fidèle, et que Benserade, par ordre du roi, avait réduits en autant de quatrains, dont je ne citerai qu'un exemple :

« Que tu me parais beau, dit le loup au limier,
Net, poli, gras, heureux et sans inquiétude!
Mais qui te pèle ainsi par le cou? — Mon collier.—
Ton collier ! fi des biens avec la servitude ! »

Le *grand Canal* et la *Ménagerie* appartenaient au grand parc. Cette ménagerie, située à gauche du grand canal en descendant le tapis vert, était une charmante retraite où l'on avait rassemblé les oiseaux les plus rares, et des animaux de toutes les espèces et de tous les pays. Le bon Denis a mêlé à la description qu'il en a faite, en ce qu'il appelle des *vers héroïques*, une particularité remarquable :

« Pour la bouche du roi l'on y nourrit des veaux
« De lait et jaunes d'œuf.... ça les rend bons et beaux. »

Ces jardins furent de bonne heure, sous Louis XIV, le théâtre des fêtes qu'il se plaisait

à donner à sa cour. La relation de celle dont ils furent témoins en 1668 nous en a révélé l'éclat. Après un intermède pastoral composé par Molière et mis en musique par Lully, on passa pour souper dans le *bosquet des Dômes* où l'on avait dressé quatre tentes magnifiques sous lesquelles étaient huit tables accompagnées de leurs buffets et éclairées par des girandoles de cristal allumées *de dix bougies de cire blanche.* Au milieu s'élevait un *rocher* surmonté de Pégase qui dominait les figures d'Apollon[1] et des neuf Muses. « Le pied du rocher était revêtu, parmi les co-« quilles et la mousse, de quantité de pâtes, de « confitures, conserves, d'herbages et de fruits « sucrés qui semblaient être crûs parmi les pierres « et en faire partie. Il y eut cinq services, chacun « de cinquante-six grands plats. Le roi était servi « par Monsieur le Duc. Un grand bal succéda au « souper; il eut lieu dans une superbe salle qui

[1] Cette allégorie flattait Louis XIV, et dans un ballet donné à la cour, il parut sous les traits d'Apollon. Benserade, à cette occasion, lui adressa ces vers :

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné, de Phaéton;
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.
Il n'est pas là de piége où vous puissiez donner. —
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuie, et qu'un homme vous mène!

« n'était pas *toute de feuillages : on y avait figuré*
« *le marbre et le porphyre ;* et une grotte de ro-
« caille, et des jets d'eau mêlés à la flamme des
« bougies et retombant sur des lits de fleurs,
« ajoutaient aux délices de ce lieu enchanté.
« Tous les bosquets étaient illuminés ; et un feu
« d'artifice *qui remplit le ciel d'éclairs et l'air*
« *d'un bruit qui fit trembler la terre*, mit fin à
« cette brillante féerie. »

CHAPITRE V.

Aile du Sud.

L'*aile du Sud*, qui fut bâtie par J. H. Mansard, porta d'abord le nom d'*aile des Princes*, parce qu'elle était destinée à loger les enfants de France. De là le nom de *cour des Princes* à la petite cour qui sépare cette aile du corps central du logis; d'*escalier des Princes* à l'escalier par lequel on monte à son premier étage.

Les fils du grand Dauphin, le duc de Berry, le duc d'Anjou (depuis, Philippe V, roi d'Espagne) et le duc de Bourgogne, occupèrent, dans leur enfance, avec leurs gouverneurs, le duc de Montausier, le duc de Beauvilliers, et Fénelon leur précepteur, l'extrémité du premier étage de l'aile du Sud, du côté de la pièce d'eau des Suisses; on l'avait choisie comme la partie

la plus salubre et la plus gaie[1]. Louis XV, à l'âge de quatre ans, y logea aussi jusqu'à la mort de Louis XIV, c'est-à-dire, de 1714 à 1715. Au même étage, était l'appartement de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Plus loin, dans la direction du corps central, c'était la seconde femme de ce prince, la Palatine, Charlotte de Bavière, si fière, si originale et si spirituelle. Plus loin encore, sur la même ligne, le duc de Chartres (depuis régent de France), avec Françoise-Marie de Bourbon, son épouse, si belle et si gracieusement nonchalante.

Au rez-de-chaussée, logeaient deux autres filles de Louis XIV, mademoiselle de Nantes, qui épousa Louis III, duc de Bourbon, et qui avait l'esprit caustique et brillant de madame de Montespan, sa mère, « belle petite chatte « qui, en jouant et minaudant agréablement, « faisait sentir ses griffes; » et mademoiselle de Blois, à qui madame de La Vallière avait donné

[1] « Cet endroit vaste et grand où les enfants de France
Ont leur logement réservé,
Jouit d'un air toujours pur, élevé;
Et d'un double horizon l'influence bénigne
Est la plus salutaire à la race enfantine. »
(MONICART.)

ses grâces en lui donnant le jour, et qui devint cette charmante princesse de Conty, héroïne de roman, dont les sauvages mêmes adorèrent l'image, sous le nom de la déesse Monas.

Au bout de cette suite d'appartements, à l'endroit où l'aile des Princes rencontrait le rez-de-chaussée du corps central, était le petit théâtre où Lulli et Quinault charmèrent tant de fois la cour par la mélodie de leurs chants. C'est là que Louis XIV fit jouer l'opéra d'*Armide*, que le public de Paris n'avait pas accueilli favorablement; le roi fut content, et Versailles et Paris applaudirent.

Sous Louis XVI, cette aile fut également habitée par les enfants de France, par les frères du roi et par les princes du sang. Il y avait pour ces derniers, quand ils rendaient visite en corps au roi, une singulière étiquette : ils marchaient ensemble précédés de leurs livrées, qui étaient rangées par ordre renversé, c'est-à-dire, celle du duc de Penthièvre en première ligne, celle du duc d'Orléans en dernière. Dans les derniers temps, la livrée du duc d'Orléans, qui était colonel général des hussards, excitait une attention particulière, parce que, indépendamment des autres gens de service qui portaient les cou-

leurs éclatantes de la maison, on remarquait sept nègres, habillés en hussards, dont le costume, tout brodé d'argent était encore relevé par des dolmans en peaux de tigres.

De nos jours, les immenses travaux exécutés par ordre du roi Louis-Philippe, ont donné aux appartements de l'aile du Sud une physionomie toute nouvelle.

REZ-DE-CHAUSSÉE.

GALERIE NAPOLÉON.

Les appartements qui sont devenus la galerie Napoléon, étaient habités, sous Louis XV, jusqu'au vestibule qui les partage, par ce comte de Charolais, si froidement cruel, qui tira un jour, sur un toit, un maçon comme une pièce de gibier, et le tua impunément!... et par sa sœur, mademoiselle de Charolais, qui était, au contraire, d'une excessive sensibilité[1].

Sous Louis XVI, le même appartement était occupé par la princesse de Lamballe, si jeune, si belle et si malheureuse, et par la princesse Louise de Bourbon-Condé, morte religieuse au

[1] Passionnée pour les plaisirs, elle n'avait pas toujours le courage de résister à leur entraînement, et elle était souvent obligée de s'éloigner de la cour pour des soins qui exigeaient du mystère. Son suisse, qui n'était pas dans le secret, répondit un jour à une personne qui envoyait savoir des nouvelles de la princesse : « Mademoiselle se porte aussi « bien que son état le permet, et l'*enfant* aussi. »

Temple, en 1824. La seconde partie de ce vaste rez-de-chaussée, depuis le vestibule jusqu'à la salle de Marengo, était occupée par les enfants de France, Louis, dauphin, fils de Louis XVI, mort au Temple pendant la révolution, et par Madame, fille du roi, depuis duchesse d'Angoulême. En 1788, ils eurent envie de l'appartement habité par le comte de Provence (depuis Louis XVIII), qui était au rez-de-chaussée de la partie gauche du corps central du palais, où sont aujourd'hui les maréchaux de France; le prince le céda à regret; et l'on raconte qu'à cette époque, pour chercher une compensation à cette contrariété, il invita le concierge chargé de présenter l'état des logements, à vouloir bien y comprendre une dame qui était l'objet de ses préférences. Louis XVI crut devoir résister à ce désir. Alors le prince eut recours à l'adresse; d'après ses conseils, le concierge porta dans le nombre des pièces destinées au comte de Provence, deux chambres de plus, avec cette désignation mystérieuse : *Pour les extraordinaires de Monsieur;* l'état fut approuvé, et *Monsieur* s'applaudit de sa ruse.

Au bas de l'escalier des Princes, dans un des vestibules, le buste colossal de Napoléon annonce qu'on va parcourir la galerie consacrée aux souvenirs de ce grand homme. Cette ga-

lerie se compose de douze salles séparées par un vestibule à colonnes, de création nouvelle, et terminées par une salle de plus grande dimension, *la salle de Marengo*. Ces douze salles ont été nouvellement décorées; tous les panneaux sont couverts d'attributs militaires, de médaillons, de batailles en raccourci, et des noms des combats célèbres qui n'ont pu trouver place dans cette galerie. Ces ornements sont dus au pinceau de M. Alaux et de MM. Adam frères. Chacune des salles se trouve désignée par l'année à laquelle se rapportent les sujets des tableaux; ces tableaux représentent la marche victorieuse de Napoléon, depuis 1796 jusqu'en 1809.

Regardez ce jeune homme pâle et maigre, à l'œil d'aigle, aux longs cheveux, franchissant les Alpes, enveloppé d'un manteau rouge qui flotte au gré des vents[1], c'est Bonaparte, Bona-

[1] Après la première campagne d'Italie, Bonaparte, qui s'était déclaré le protecteur de David, le rencontra un jour chez le secrétaire général du Directoire : « Je vous peindrai, « lui dit l'artiste, l'épée à la main sur le champ de bataille. « — Non, répondit Bonaparte, ce n'est plus avec l'épée « que l'on gagne des batailles; je veux être représenté « calme sur un cheval fougueux. » L'idée ne fut pas perdue : David s'en souvint, et l'exécuta, quelques années plus tard,

parte encore presque inconnu. Il va haranguer son armée : « Soldats d'Italie, leur dira-t-il, vous « êtes mal nourris et presque nus, je vais vous « conduire dans les plus fertiles plaines du monde; « vous y trouverez la terre promise, vous y trou- « verez honneurs, gloire et richesse. » Il a déjà tenu parole à Montenotte, à Millésimo, à Mondovi, et son aide de camp Murat a porté au Directoire vingt drapeaux pris à l'ennemi. Mais les Autrichiens défendent le passage de l'Adda; il ordonne à six mille grenadiers de traverser au pas de course le pont de Lodi; ils le franchissent à la baïonnette, culbutent les soldats de Beaulieu, et, dans la joie de la victoire, ils imaginent de rendre un singulier hommage à la jeunesse de leur général; ils le saluent du titre si fameux de *petit caporal.* Bientôt, il se fait soldat lui-même à Arcole avec Augereau, pour ranimer le courage de ses troupes; il saisit un drapeau et s'écrie : « N'êtes-vous donc plus les « vainqueurs de Lodi? » et le drapeau à la main,

dans le portrait équestre du premier consul, gravissant le Saint-Bernard.

David fit deux répétitions de ce portrait. Dans l'original, Bonaparte monte un cheval gris pommelé; dans la première répétition, faite pour la bibliothèque des Invalides, le cheval est noir; dans la deuxième, le cheval est brun. Cette dernière est placée à Versailles.

il s'élance sur le pont au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. Le champ de bataille de Castiglione le retrouve encore triomphant; Mantoue, Milan, Venise lui ouvrent leurs portes, et au mois d'avril 1797, à Léoben, il répond aux plénipotentiaires de l'empereur : — « La « république n'a pas besoin d'être reconnue, elle « est en Europe comme le soleil sur l'horizon. » Et du ton de la victoire il dicte les préliminaires de la paix. On voit autour de lui tous ces guerriers qui, jeunes, aventureux, jetant leur vie au hasard des combats, commençaient leur fortune et leur gloire, et se préparaient à devenir les lieutenants du nouvel Alexandre.

Nous entrons dans la troisième salle de la galerie; le beau ciel bleu de Rome et de Naples a disparu. Ce soleil rougeâtre, ces sables brûlants, ces oasis au milieu du désert, ces minarets, l'éclat inaccoutumé des costumes, ces têtes couronnées du turban, ces masses gigantesques de pierres qui se perdent dans les nues, tout nous dit que nous sommes en Égypte; et ne croirait-on pas que, pour mieux la représenter à nos yeux, Guérin, Gros et Girodet ont trempé leurs pinceaux dans les riches couleurs de l'Orient?

Le 1er juillet 1798, Bonaparte a mis le pied

sur les bords du Nil. Le lendemain, l'antique cité d'Alexandre est tombée en son pouvoir. Il marche, il marche entouré de Kléber, Desaix, Lannes, Murat, Rampon, Régnier, Dugua, Menou, Cafarelli; son visage rayonne d'enthousiasme : « Soldats, s'écrie-t-il, songez que du « haut de ces pyramides quarante siècles vous « contemplent. » Et il entre vainqueur dans le palais de Mourad Bey. Le Caire le proclame *le brave des braves de l'Occident, la prunelle droite du grand Allah.* Bientôt la ville se révolte, et Bonaparte punit tour à tour et pardonne. De nouveaux triomphes couronnent son audace; mais sous les palmes du Mont-Thabor sa pensée inquiète se reporte vers la France. Il part après avoir fait graver sur la colonne de Pompée les noms des quarante premiers soldats morts en Égypte, « quarante noms sortis des villages de « France et associés ainsi à l'immortalité de Pom- « pée et d'Alexandre [1]. »

La France a salué de ses acclamations le vainqueur de l'Égypte; le 18 brumaire a renversé le Directoire; Bonaparte est proclamé consul, et la bataille de Marengo [2] affermit son pouvoir et les destinées de la France.

[1] Thiers, Histoire de la révolution française.

[2] La dimension des tableaux relatifs à la bataille de Ma-

Bientôt un trône s'élève, et le premier consul y monte empereur.

Avant de passer le Rhin et le Danube pour assister aux exploits de la grande armée, reposons-nous sous ce beau vestibule créé par Louis-Philippe. La statue en bronze de Napoléon, faite par Seure, d'après celle qui est sur la colonne, a cela de remarquable qu'elle est juste de la grandeur du modèle, et que l'épée a été moulée sur celle de ce héros : elle est entourée de l'image en marbre de l'impératrice Joséphine et des statues de Cambacérès, de Lebrun, qui, après avoir été consuls avec Bonaparte, devinrent les premiers dignitaires de l'Empire.

Poursuivons. Quel est ce guerrier qui remet au 76e régiment de ligne ses drapeaux retrouvés dans l'arsenal d'Inspruck? C'est Ney, le brave des braves, le premier soldat de la grande armée.

Plus loin, des feux improvisés éclairent comme

rengo, n'ayant pas permis de les placer à leur ordre chronologique dans la galerie Napoléon, on les a réunis au bout de cette galerie, dans une seule et même salle où l'on trouve, indépendamment des tableaux, une magnifique colonne en porcelaine de Sèvres, qui représente les principaux traits de la vie de Napoléon. En face de la croisée du milieu, du côté de l'orangerie, on a placé sur la terrasse la statue colossale en bronze de ce grand homme, qui était destinée à l'arc de triomphe.

par enchantement le camp français, à l'aspect de Napoléon visitant les postes; c'est l'anniversaire du couronnement, c'est la veille de la plus belle de toutes les batailles; cette nuit de fête va faire place au soleil d'Austerlitz.

L'aigle impérial plane sur les tours de Vienne et de Berlin. La neige d'Eylau est rougie de flots de sang, et le Niémen recueille dans les embrassements des deux empereurs, la confidence des grands projets qui devaient fixer les destinées du monde.

L'année suivante, la main qui avait signé la paix de Tilsitt reçoit les clefs de Madrid. Mais impatient de se venger de l'Autriche, l'empereur s'élance des Pyrénées sur les bords du Danube; il assiste en pleurant à Essling aux derniers moments d'un compagnon, d'un ami, de ce Lannes dont il avait pressenti la gloire sur les bords du Nil; enfin, pour gage de la paix, il reçoit en 1810 la main de la fille des Césars.

Tel est le rapide aperçu de la série historique dont se compose la galerie Napoléon. Lorsque ceux qui ont pris part à ces brillantes campagnes et qui ont eu le bonheur de survivre aux vainqueurs d'Arcole et de Lodi, iront visiter Versailles, ils ne verront pas sans émotion le tableau de leurs premiers succès; ils n'entendront pas sans orgueil murmurer autour d'eux

ces paroles de leur ancien général : « Ils étaient « de l'armée d'Italie [1] ! »

[1] « Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté et dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Pô, le Tésin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour..... Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie..... Lorsque vous rentrerez dans vos foyers, vos concitoyens diront en vous montrant : « Il était de l'armée d'Italie ! »

(Extrait de la proclamation de Napoléon Bonaparte.)

GALERIE DE SCULPTURE.

Cette grande et belle galerie, tout entière de la création de Louis-Philippe, a succédé aux corridors et aux garde-robes qui faisaient face aux cours de la surintendance, et qui jadis étaient abandonnés aux usages les plus vulgaires de la domesticité. On y déposait les chaises à porteurs; et telle était la liberté de certains abus, que le maréchal de Mouchy, gouverneur du palais sous Louis XVI, n'osant point donner l'ordre de les détruire pendant qu'il était à Versailles, profita d'un voyage qu'il fit, pour prescrire pendant son absence l'enlèvement de toutes ces chaises, et des mesures de police très-sévères, afin de ramener dans ces corridors la propreté qui en était bannie.

Cette galerie, construite en pierre, dallée en marbre, voûtée à doubles arceaux, a cent mètres de longueur. On y voit des statues et des bustes de généraux célèbres depuis 1790 jusqu'en 1815. Les statues sont dans des niches faites dans

les baies des portes communiquant autrefois aux anciens appartements, et répétant un nombre égal de croisées éclairées du côté de la cour de la surintendance. Les bustes sont placés devant les pilastres, et au bout de cette galerie se trouve l'escalier des Princes par lequel on monte au premier étage de l'aile du Sud.

C'est dans cette galerie que le roi a fait mettre la statue en marbre du général Hoche, dont la ville de Versailles a fait hommage à S. M., après en avoir fait élever une autre à cet illustre guerrier sur la place qui porte son nom. Nous avons assisté à l'inauguration de cette nouvelle statue, et nous avons uni nos applaudissements à ce témoignage solennel de reconnaissance de sa ville natale, en faveur d'un héros dont l'habile historien de la révolution française a retracé le portrait en ces termes : « Des victoires, une « grande pacification, l'universalité des talents, « une probité sans tache, l'idée qu'il aurait lutté « seul contre le vainqueur de Rivoli et des « Pyramides, et que son ambition serait restée « républicaine; en un mot, des hauts faits, de « nobles conjectures et vingt-neuf ans, voilà de « quoi se compose sa mémoire. Certes, elle est « assez belle : ne le plaignons pas d'être mort « jeune! »

On y remarque aussi un bas-relief qui repré-

sente la paix de Presbourg; il est emprunté à l'arc de triomphe du Carrousel.

Cette galerie se recommande surtout à l'attention, par l'hommage rendu aux généraux en chef qui ont péri sur le champ de bataille. Leurs images sont placées sur autant de piédestaux où l'on a inscrit avec leurs noms la date de leur mort. On s'inclinera avec respect devant les Turenne, les Marceau, les Desaix, les Montebello et tant d'autres ensevelis dans leurs triomphes; et pour tout éloge on répétera ce lugubre et glorieux refrain qu'on prononçait tous les jours au nom de La Tour d'Auvergne : « Mort « au champ d'honneur! »

PREMIER ÉTAGE.

GRANDE GALERIE DES BATAILLES.

On monte au premier étage par l'escalier des Princes, où l'on remarque les statues en marbre de Louis XIV et de Louis-Philippe.

Le vaste emplacement occupé par la galerie des Batailles, formait, sous Louis XVI, une série d'appartements habités, au premier étage, par le comte d'Artois (depuis Charles X) et la comtesse d'Artois, Marie-Thérèse de Savoie, morte le 2 juin 1805. Un ancien serviteur du château nous a montré, quand on détruisait les anciennes distributions pour préparer la galerie nouvelle, la cheminée où, en 1788, la veille du jour de son émigration, le comte d'Artois brûla tous ses papiers.

Dans l'année 1836, par ordre du roi Louis-Philippe et grâce à d'immenses travaux dirigés par MM. Fontaine et Nepveu, ces anciens appartements avec leurs entre-sols et leur attique ont fait place à une galerie unique de 120 mètres de longueur sur 13 mètres de largeur, toute recou-

verte en fer. Le plafond à voussures est soutenu aux extrémités et dans le milieu par des groupes de colonnes au nombre de trente-deux. Les deux grands vaisseaux de cette galerie reçoivent le jour d'en haut, et sont interrompus, sans être séparés, par un vestibule à jour et à colonnes, éclairé par des croisées sur les jardins. Dans le haut des deux autres petits vestibules à colonnes qui terminent la galerie, on voit des figures allégoriques peintes à fresque par Abel de Pujol. Sur les pans de murailles de la galerie, les tableaux retracent nos grandes batailles depuis Tolbiac, sous Clovis, jusqu'à Wagram, sous Napoléon : création vraiment magnifique et digne de recueillir ce vaste trophée de gloire, où chaque génération est venue suspendre ses armes et attacher un laurier!

Et d'abord, sous cette armure de fer, le fondateur de la monarchie française déploie un courage sauvage dans les plaines de Tolbiac; ses soldats hésitent; Clovis invoque le *dieu de Clotilde*, il est vainqueur, et la France est chrétienne[1].

Les Sarrasins se sont répandus comme un torrent dans les champs de la Touraine. Charles Martel court à leur rencontre. Abdérame, leur

[1] Tableau de Scheffer.

chef, tombe mort; et les faibles débris de son innombrable armée reculent jusqu'aux Pyrénées [1].

En 772, Charlemagne défait Vitikind et les Saxons sur les bords du *Véser*, et détruit le temple de leurs faux dieux. Ce grand homme met par son courage un terme aux invasions de la barbarie [2].

Un autre peuple, les Normands, n'exerçait pas moins de ravages dans l'intérieur du pays. En 885, sous le règne de Charles le Gros, ils remontèrent la Seine et vinrent mettre le siége devant la ville de Paris, qui consistait alors tout entière dans l'île qu'on nomme aujourd'hui la Cité. Après des efforts opiniâtres, ils furent repoussés par Eudes, qui partagea depuis la couronne avec Charles le Simple. C'est lui que l'on voit à cheval dans le tableau, couvert d'une armure dorée [3].

Un spectacle imposant se présente : on est sur les rives de la Meuse, dans les plaines de Bouvines. Un roi chevalier a fait mettre sur un autel sa couronne aux yeux de son armée : « S'il en « est un parmi vous, s'écrie-t-il, qui en soit plus « digne que moi, je la lui cède et résigne volon-

[1] Tableau de Steuben.

[2] Scheffer.

[3] Schnetz.

« tiers, pourvu qu'il s'engage à la conserver entière « et à ne pas la laisser démembrer. » Tout le camp retentit des cris de vive Philippe! vive le roi Auguste! Ce prince prend son épée, monte à cheval; les prêtres entonnent les psaumes, les trompettes sonnent et la charge commence. Philippe est renversé et foulé aux pieds des chevaux; on agite l'oriflamme autour de lui; il est délivré par ses chevaliers, il fait des prodiges de valeur, ressaisit la victoire et voit fuir l'empereur Othon[1].

Un roi non moins brave et non moins glorieux, saint Louis, se trouve à Taillebourg sur les bords de la Charente, au milieu des mêmes dangers. Emporté par son ardeur et suivi seulement de huit chevaliers, il s'était élancé sur le pont qui conduisait au château occupé par les Anglais. Ses huit compagnons d'armes sont renversés à ses côtés; il reste à découvert, il va être tué ou fait prisonnier; ses soldats accourent et le dégagent, et sa présence leur donne la victoire; le roi d'Angleterre est forcé de quitter la France[2].

Monts-en-Puelle, lieu fortifié entre Lille et Douai, fut, en 1304, témoin tout à la fois de la confiance insouciante du soldat français et de

[1] Tableau d'Horace Vernet.

[2] Delacroix.

son intrépidité dans un jour de bataille : Philippe le Bel, après avoir déjà fait des Flamands un horrible carnage, se reposait sous sa tente, et ses troupes partageaient sa sécurité, lorsque tout à coup les ennemis fondent à l'improviste sur son camp. Il avait quitté sa cotte d'armes et n'avait autour de lui que vingt gentilshommes ; avec eux et sa seule épée il repousse la foule qui le menace, et son armée, excitée par son exemple et la valeur du comte de Valois, met en déroute les Flamands qui laissent plus de trente mille hommes sur le champ de bataille [1].

Ils ne sont pas plus heureux sous les murs de Cassel, en 1328. C'est en vain qu'ils ont mis sur les tours de la ville un étendard où était peint un coq avec ce distique :

Quand le coq chanté aura
Le roi Cassel conquêtera.

Philippe de Valois ne tarda pas à leur donner un éclatant démenti; « tous furent tués et morts « l'un sur l'autre, dit Froissard, sans yssir de la « place dans laquelle la bataille commença [2]. »

Des adversaires plus redoutables, les Anglais, sous la conduite de Jean de Graille, captal de

[1] Tableau de Champmartin.
[2] H. Scheffer.

Buch, sont campés à Cocherel près d'Évreux, et nous voyons apparaître sur la scène militaire Bertrand Duguesclin. « Souvenez-vous, dit-il « à ses soldats, que nous avons un nouveau roi; « que sa couronne soit aujourd'hui étrennée par « vous! » L'armée anglaise mise en déroute, le captal et un grand nombre de chevaliers faits prisonniers, furent les *étrennes* de Duguesclin; et ce ne sont pas les seuls lauriers dont il ait illustré la couronne du sage monarque dont il avait salué par une victoire le joyeux avénement.

Voici venir la jeune fille qui dit à Charles VII: « Je suis envoyée de la part de Dieu pour « prêter secours à vous et à votre royaume, et vous « mande le roi des cieux par moi, que vous serez « sacré et couronné en la ville de Reims, et serez « lieutenant du roi des cieux qui est roi de France. » On lui donne une armure complète avec un étendard blanc semé de fleurs de lis. Déjà elle est sous les murs d'Orléans; elle adresse aux généraux anglais une lettre, afin que « de par Dieu roi du ciel, ils eussent à rendre les clefs de toutes les bonnes villes qu'ils avaient capturées en France. » Elle traverse les lignes ennemies, entre dans la ville le 29 avril 1429, ayant à ses côtés le brave Dunois; et après neuf jours de

combats, où elle déploie partout la plus brillante valeur, elle a la gloire de faire fuir les Anglais.

Le même sort les attendait, en 1450, à Formigny : la journée fut sanglante; Charles VII y combattit avec l'élite des chevaliers; il y justifia le nom de *victorieux* que lui a décerné l'histoire; et la réunion de la Normandie à la couronne fut le prix de sa vaillance.

Ce n'est plus sur son propre sol que la France va prodiguer son sang et son courage; elle franchit les Alpes, et son roi Charles VIII entre à Naples en conquérant [1].

Mais quel est ce champ de bataille où un jeune et brillant monarque fait ses premières armes? C'est Marignan : François Ier consacre son triomphe en se faisant recevoir chevalier par Bayard [2].

Gloire à François de Guise, au grand capitaine qui délivre Calais et fait expier aux Anglais l'orgueilleuse cruauté d'Édouard III et l'humiliation d'Eustache de Saint-Pierre [3] !

Les héros se pressent sous nos yeux : Henri IV, vainqueur et père de ses sujets, entre dans Paris *affamé de voir un roi* [4].

[1] Tableau de Féron.
[2] Fragonard.
[3] Picot.
[4] Baron Gérard.

Le grand Condé goûte dans les plaines de Rocroy

« Le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire [1]. »

Un nouveau triomphe l'attendait dans les plaines de Lens [2].

Et Turenne, à la bataille des Dunes, défait ce Don Juan d'Autriche, si terrible à la tête des bandes espagnoles [3].

Ces deux premiers lieutenants du grand roi semblent annoncer sa présence; en effet, il est là, sous les murs de Valenciennes, entouré de Philippe d'Orléans, son frère, des maréchaux d'Humières, Schomberg, Lafeuillade, Luxembourg et de Lorges; Vauban dirige l'attaque, qui a lieu en plein jour contre l'usage du temps, et la ville est emportée le 17 mars 1677, par l'impétuosité des mousquetaires [4].

Le Piémont est aussi favorable à nos armes. Le guerrier philosophe que ses soldats appelaient *le père la Pensée*, et dont Louis XIV a dit en le créant maréchal : « C'est bien la vertu couronnée, » Catinat défait, le 4 octobre 1693, à

[1] Tableau de Heim.
[2] Franque.
[3] Larivière.
[4] Alaux.

la Marsaille, Victor-Amédée de Savoie, vainement secondé par le génie du prince Eugène[1].

Vendôme n'est pas moins grand à Villaviciosa; il raffermit la couronne d'Espagne sur le front de Philippe V, et, le soir après la bataille, voyant le jeune monarque accablé de fatigue, il fait rassembler au pied d'un arbre les étendards et les drapeaux pris à l'ennemi, et dit à Philippe : « Voici le plus beau lit sur lequel jamais roi ait « couché[2]. »

Dans les champs de *Denain*, l'audacieux Villars
Dispute le tonnerre à l'aigle des Césars,

et la défaite du prince Eugène rend à la France sa sécurité et sa prépondérance en Europe[3].

Le grand siècle est fini. Cependant Fontenoy semble le continuer, et Maurice de Saxe en fait revivre les plus illustres capitaines. Malade, en proie à de vives souffrances, porté dans une voiture d'osier, il parcourait tous les rangs, animait tous les esprits par son courage et par sa gaieté, et l'une des plus mémorables victoires remportée sur les Anglais ne tarda pas à prouver que dans un corps brisé de douleur, l'âme et le

[1] Tableau de Deveria.

[2] Alaux.

[3] Monvoisin.

génie peuvent survivre dans toute leur énergie[1].

Le 2 juillet 1747, le duc de Cumberland se retrouve au village de Lawfeldt en présence de Louis XV qui voit encore les Anglais fuir devant le maréchal de Saxe[2].

Un théâtre tout nouveau pour les Français s'ouvre devant leur courage. Les Américains ont levé l'étendard de l'indépendance; Louis XVI leur envoie un corps auxiliaire; Rochambeau le commande; entouré de jeunes volontaires enthousiastes de la liberté, il a la gloire de combattre et de vaincre à côté de Washington devant York-Town, et l'Amérique est affranchie[3].

Ces mêmes cris de liberté vont retentir en France; l'Europe se coalise pour les étouffer. Le drapeau tricolore se déploie dans les champs de Fleurus au-dessus des épées de Kléber, Lefebvre, Bernadotte, Morlot, Championnet; Jourdan qui les commande bat l'armée autrichienne sous les ordres du prince de Cobourg, et prépare la conquête de la Hollande[4].

Nos armes ne sont pas moins heureuses au delà des Alpes, sous la conduite du vainqueur de

[1] Tableau d'Horace Vernet.
[2] Couder.
[3] Couder.
[4] Mauzaisse.

Rivoli[1]. Mais ce jeune héros en partant pour l'Égypte semble avoir emporté avec lui *la fortune et le drapeau de César;* la France, pressée par Souwarow, allait peut-être succomber; elle est sauvée à Zurich[2] par *l'enfant chéri de la victoire;* et les Autrichiens commandés par l'archiduc Jean sont battus à Hohenlinden[3].

Cependant la couronne impériale, placée sur le front de Napoléon, ranime et rassemble sur un même point la coalition déjà battue en détail et dispersée par nos succès. Le nouvel empereur court à ses ennemis, il les attaque, il les terrasse, et chacune de ses victoires renverse une monarchie; à *Austerlitz*[4] l'Autriche; à *Iéna*[5] la Prusse; à *Friedland*[6] il ébranle la Russie dont son ambition ajourne la ruine; enfin, il fait une halte glorieuse après la journée de *Wagram*[7] qui donne la paix à la France et une nouvelle épouse à Napoléon.

[1] Tableau de Cogniet.

[2] Bouchot.

[3] Schoppin.

[4] Baron Gérard.

[5] Horace Vernet.

[6] Horace Vernet.

[7] Horace Vernet.

En contemplant cette grande page de nos annales militaires, ne se croit-on pas transporté dans les temps fabuleux? ne croit-on pas assister à ces combats de géants dans lesquels Homère faisait intervenir les dieux!

SALLE DE 1830.

Cette magnifique salle, construite à nouveau par Louis-Philippe, et décorée des plus brillants attributs, a été formée de l'ancien appartement occupé, sous Louis XV, par Louis-Philippe d'Orléans, prince qui fut assez populaire pour mériter le surnom de *Roi de Paris*. C'était le grand-père du roi actuel, qui doit aussi à la popularité une royauté, mais plus réelle, c'est la royauté de juillet[1].

Lorsque les ordonnances de 1830, qui confisquaient les libertés du pays, eurent soulevé l'indignation publique, tous les yeux se tournèrent avec espérance sur le duc d'Orléans, qui était à Neuilly, entouré de ses enfants, excepté le duc de Chartres, alors à Joigny, avec son régiment. Une députation vient le trouver,

[1] Ce même appartement, après la mort du duc d'Orléans (18 novembre 1785), fut occupé d'abord par madame Élisabeth, cette sœur admirable de tendresse, de courage et de vertu.

et lui remet l'acte par lequel les députés réunis à Paris l'appelaient à la lieutenance générale du royaume [1]. Il part pour Paris, après avoir embrassé sa femme et sa sœur qui attache à sa boutonnière un ruban aux trois couleurs, et arrive au Palais-Royal. Le lendemain, les députés viennent en corps pour l'accompagner à l'hôtel de ville; il monte à cheval, et il faisait beau le voir seul, au milieu d'une haie de glaives et de baïonnettes, traverser au pas et le chapeau à la main

[1] « Habitants de Paris! la réunion des députés actuellement à Paris a pensé qu'il était urgent de prier S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans de se rendre dans la capitale pour y exercer les fonctions de lieutenant général du royaume, et de lui exprimer le vœu de conserver les couleurs nationales. Elle a de plus senti la nécessité de s'occuper sans relâche d'assurer à la France, dans la prochaine session des chambres, toutes les garanties indispensables pour la pleine et entière exécution de la Charte.

« *Signé*: Corcelles, E. Salverte, J. Lafitte, Bérard, Benjamin Delessert, Guizot, Caumartin, H. Sébastiani, Méchin, Dupin aîné, Faixhans, baron Charles Dupin, Bertin de Vaux, Vassal, Odier, A. Gallot, Louis, Kératry, Girod de l'Ain, M. Dumas, Bignon, Baillot, Duchaffaut, Bernard de Rennes, Ternaux, Persil, Dugas-Montbel, A. Delaborde, Champlouis, Benjamin-Constant, Labbey de Pompierre, Tirlet, Lobau, de Bondy, Camille Perrier, Prévot-Leygonie, Casimir Perrier, Firmin Didot, D. Schonen. »

cette foule innombrable qui se pressait autour de lui avec avidité. Arrivé à l'hôtel de ville, il est reçu par la commission municipale, il embrasse le général La Fayette et paraît avec lui sur le balcon en agitant le drapeau tricolore, en présence du peuple qui fait retentir l'air de nombreux vivat.

Dans la grande salle d'armes, M. Viennet, député, entouré de ses collègues, prononce une adresse à laquelle le lieutenant général du royaume répond : « Je déplore, comme Français, « le mal fait au pays et le sang qu'on a versé ; « comme prince, je suis heureux de contribuer « au bonheur de la nation. »

Telle est la vérité sur ce qui s'est passé à l'hôtel de ville, le 31 juillet 1830; tel est dans toute sa simplicité ce fameux *programme* dont on a fait tant de bruit.

Comme prince, le duc d'Orléans était satisfait; un plaisir lui manquait encore comme père, lorsque le 4 août, le premier régiment de hussards, commandé par le duc de Chartres, arriva à la barrière du Trône, bannières tricolores déployées. Le duc d'Orléans se rend à cheval à sa rencontre, et bientôt le duc de Chartres est dans ses bras. Ce jeune prince était accouru à mai-

ches forcées. « J'aurais eu trop de regrets, disait-« il, si un autre régiment que le mien était arrivé « avant moi à Paris, avec la cocarde nationale. »

Cinq jours après, Louis-Philippe Ier, roi des Français, entre ses deux fils aînés, prêtait serment devant les pairs et les députés du royaume, qui faisaient éclater de toutes parts les cris de *vive le roi!* C'est qu'ils voyaient monter sur le trône un prince éclairé par le malheur, nourri dans l'amour de la patrie et de la liberté, et entouré d'une famille qui promettait à la France un long avenir de vertus et de bonheur.

Le 30 août, les échos du Champ de Mars répétèrent les mêmes acclamations, et ce lieu, plein du souvenir des fêtes consacrées à la patrie et à la liberté, n'a pas vu de plus beau jour que celui où cent mille gardes nationaux, armés comme par enchantement, reçurent des mains de Louis-Philippe ces drapeaux où on lisait cette devise : *Liberté, ordre public :* noble devise, première pensée de cette charte dont l'image, peinte sous les traits de la Vérité par allusion à d'augustes paroles, plane du haut de la voûte resplendissante, comme pour consacrer et protéger tous ces grands souvenirs !

Tels sont les faits représentés dans les tableaux de MM. Gérard, Scheffer, Picot, Larivière, Court et Deveria.

GALERIE DE SCULPTURE,

DITE DE LOUIS XIV.

Cette galerie, également créée par Louis-Philippe, a le même caractère d'architecture et le même aspect que celle du rez-de-chaussée; elle renferme une collection de bustes et statues de personnages célèbres, depuis 1500 jusqu'en 1790. On la désigne sous le nom de Galerie de Louis XIV, parce que le grand roi y domine entouré d'un cortége de héros et de génies, et que son règne semble s'y réfléchir dans les personnages du tableau qu'en a tracé le cardinal Maury. «Ce monarque, dit-il, eut à la tête de ses armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars; Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin commandaient ses escadres; Colbert, Louvois, Torcy étaient appelés à ses conseils; Bossuet, Bourdaloue, Massillon lui annonçaient ses devoirs. Son premier sénat avait Molé et Lamoignon pour chefs, Talon et Daguesseau pour organes; Vauban fortifiait ses citadel-

les; Riquet creusait ses canaux; Perrault et Mansard construisaient ses palais; Puget, Girardon, Le Poussin, Le Sueur et Le Brun les embellissaient; Le Nôtre dessinait ses jardins; Corneille, Racine, Molière, Quinault, La Fontaine, La Bruyère, Boileau éclairaient sa raison et amusaient ses loisirs; Montausier, Bossuet, Fénelon, Huet, Fléchier, l'abbé de Fleury élevaient ses enfants. »

Un siècle qui rend fidèle un si brillant tableau, est une de ces époques privilégiées sur lesquelles l'esprit humain ne se lasse jamais de ramener son orgueil et ses méditations!

ATTIQUE.

GALERIE DE PORTRAITS DEPUIS 1790.

Par la galerie de sculpture du premier étage, on revient à l'escalier des Princes et on monte à l'attique par l'escalier du *pavillon d'Orléans*, ainsi nommé parce qu'il était habité par le duc d'Orléans, père du roi. On entrait dans son appartement par la porte en face du palier d'en haut de l'escalier des Princes. Cette partie de l'attique de l'aile du sud (car l'autre partie a disparu lors de la construction de la galerie des Batailles) formait près *de cent pièces* qui, suivant l'état authentique des logements que nous avons consulté, étaient occupées, en 1777, par

Le duc d'Estissac,
Le duc de Gontaut,
La princesse de Chimay,
Le marquis de Lévy,
Le comte et la comtesse de Tavanne,
Le comte et la comtesse du Châtelet,
La comtesse de Tonnerre,

M. de Bassompierre,
Le duc et la duchesse de Luxembourg,
Madame de Lostange,
Le premier maître d'hôtel de *monsieur*,
Le grand écuyer, etc., etc.

Ces quatre-vingt-dix-huit pièces ont fait place à deux grandes galeries dont l'une fait face aux jardins, et l'autre à la cour de la surintendance; toutes deux sont destinées à une collection de portraits de personnages qui, depuis 1790 jusqu'à nos jours, se sont illustrés soit dans nos assemblées parlementaires, soit dans l'ordre politique ou judiciaire, soit enfin dans les sciences, dans les lettres et dans les arts.

CHAPITRE VI.

Aile du nord.

Les premiers travaux de Mansard avaient eu pour objet d'embellir et d'agrandir le petit château de Louis XIII. Malgré la création des Grands Appartements, on ne tarda pas à s'apercevoir que cette royale demeure était trop petite pour contenir toutes les vanités qui briguaient un logement à Versailles; il fallut l'étendre; on construisit d'abord l'aile du sud, ce ne fut pas assez; mais pour élever une aile parallèle du côté du nord, il fallait faire un grand sacrifice, il fallait détruire une des merveilles de Versailles, la grotte de Téthys, dont La Fontaine nous a laissé cette brillante description :

« Ici, le dieu du jour achève sa carrière ;
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,
Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail les portes du couchant.

On voit aux deux côtés le peuple d'Amathonte
Préparer le chemin sur des dauphins qu'il monte.
Chaque amour à l'envi semble se réjouir
De l'approche du dieu dont Téthys va jouir;
Des troupes de zéphyrs dans les airs se promènent,
Les Tritons empressés sur les flots vont et viennent.
Le dedans de la grotte est tel, que les regards,
Incertains de leur choix, courent de toutes parts.
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix, tantôt au statuaire,
Et tantôt à celui dont l'art industrieux
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage:
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,
Différents en couleur, font maint compartiment.
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaille, à grotesque figure,
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,
Au-dessus d'une niche en face sont rangés.
De mille raretés la niche est toujours pleine :
Un triton d'un côté, de l'autre une sirène,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher;
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher.
Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde:
Le masque la vomit de sa gorge profonde;
Elle retombe en nappe, et compose un tissu
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
D'un voile de cristal alors peu différente,
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.
Quand l'eau cesse et qu'on voit son cristal écoulé,
La nacre et le corail en réparent l'absence:

Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,
Caprices infinis du hasard et des eaux,
Reparaissent aux yeux, plus brillants et plus beaux.
Dans le fond de la grotte une arcade est remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,
Goûte un morne repos, en son antre couché.
Les coursiers de Phébus, aux sanglantes narines,
Respirent l'ambroisie en des grottes voisines.
Les tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait,
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait[1]. »

Cette grotte, pratiquée dans l'emplacement où se trouve aujourd'hui le vestibule de la chapelle, disparut, et l'aile du nord, qui porta longtemps le nom d'*aile neuve*, s'éleva en 1685.

On construisit en même temps *le grand commun* qui seul *logeait, sous clef, trois mille personnes.*

Parmi les hôtes illustres qui les premiers habitèrent l'aile du nord, on peut citer le duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, prince doux, timide, pieux, qui mourut avec fermeté dans un âge où il est si permis de regretter la vie; le prince de Conti, si beau, si brillant, si aimable, qui dut à ces heureuses qualités d'être élu roi de Pologne en 1697; le duc et la duchesse du Maine;

[1] Ce groupe, ouvrage de Girardon, Regnaudin, Guérin et Marsy, fait aujourd'hui l'ornement du bosquet *des bains d'Apollon.*

dies de Molière. Le *bourgeois gentilhomme* était dupé par le marquis emprunteur; le *misanthrope* gourmandait les courtisans *qui ne sentaient pas assez ce que le roi faisait pour eux, en les associant à ses plaisirs, à sa gloire, à son bonheur*; la comtesse d'*Escarbagnas* se moquait d'un Flamand jaloux qu'elle avait épousé; le *malade imaginaire* se disputait avec M. *Purgon*, pour un verre d'eau de Grenade; *Arlequin* prodiguait ses lazzis; enfin *Trissotin*, *sortant des appartements dans un silence d'enthousiasme, récitant ce sonnet que les dames trouvaient plus beau que celui de la princesse Uranie:*

« Dans cet appartement logent mille merveilles;
La voûte est d'un fin or en bosse relevé;
D'un jaspe somptueux est le riche pavé.
Tout est riant aux yeux et friand aux oreilles.
La grâce et la beauté se disputent d'attraits;
La danse aux pieds légers, la savante musique
Pour leur galant séjour ont choisi ce palais,
Et le docte partout est joint au magnifique.

Pour chanter dignement leur éclat sans pareil,
Que ne puis-je emprunter la lyre du soleil,
Quand pour donner le jour il sort du sein de l'onde?

Toutefois, quelque éclat qui brille en ces beaux lieux,
Un coin dans votre cœur, Iris, vaut à mes yeux
Tous *les appartements* du monde. »

Les rôles étaient joués par les principaux seigneurs de la cour; Racine et Boileau, qui assis-

taient à ce spectacle, rirent beaucoup de cette joyeuse parodie, dans laquelle l'esprit caustique de madame de Thianges s'était servi du manteau de Molière, pour *habiller* certains courtisans qu'il était facile alors de reconnaître sous la malignité de ses allusions [1].

La duchesse du Maine aimait aussi à donner des bals masqués; en 1702, elle en donna un dans sa chambre, pendant lequel elle *se tint dans son lit, à cause de sa grossesse!*

On vit succéder à ces hôtes illustres dans l'aile du nord, la princesse de Modène, fille du régent, qui répétait sans cesse en Italie « Que je « m'ennuie! » et qui vint finir doucement ses jours dans cette France qu'elle n'avait pu oublier; le prince de Conti, le vainqueur de Coni, qui fut brave sur le champ de bataille, loyal et ferme à la cour, et qui mourut au Temple dans une honorable disgrâce, le 2 juillet 1776; mademoiselle de Sens, fille du duc de Bourbon, jolie et spirituelle convive des petits soupers de la comtesse de Toulouse; et le comte d'Eu, fils du duc du Maine, qui se distingua à la bataille de Dettingen, et mourut en 1776.

[1] Madame de Thianges mourut en 1693, dans l'appartement qu'avait occupé madame de Montespan.

REZ-DE-CHAUSSÉE.

GALERIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Après avoir traversé le vestibule de la chapelle où, à la place d'Alexandre visitant Diogène, on voit aujourd'hui un bas-relief représentant *Louis XIV couronné par la Victoire*, on entre dans onze pièces de plain-pied qui donnent sur le jardin. Ce rez-de-chaussée était autrefois partagé par un escalier qui aboutissait au premier étage, dans la galerie de sculpture, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le tombeau de Mazarin.

Les premières pièces, avant l'escalier, formaient, en 1789, l'appartement du prince de Condé, Louis-Joseph de Bourbon, qui commanda les émigrés et vint mourir à Paris, le 13 mai 1818; l'appartement au delà de l'escalier était celui du prince de Conti, celui dont le

duc de Montpensier parle dans ses mémoires, qui partagea, dans les prisons de Marseille, la captivité de la famille d'Orléans, en 1793, et mourut à Barcelone sans avoir revu la France.

Dans la première salle, on remarque Clovis recevant les saintes eaux du baptême; le large front de Charlemagne enfantant les Capitulaires et l'Université; et saint Louis choisi, en 1255, pour médiateur entre Henri d'Angleterre et les barons de son royaume.

Dans la seconde, c'est le plus bel hommage rendu au courage et à la loyauté; ce sont les Anglais à Randan, venant déposer les clefs de la forteresse sur le cercueil de Duguesclin, et mêler leurs larmes à celles des Français. Clisson héritera de son épée de connétable, qui ne se rapetissera pas dans sa vaillante main.

Dans la troisième, on admire la clémence de Louis XII.

Dans la quatrième, on gémit de voir tomber dans les champs de Ravennes, tant d'espérances avec Gaston de Foix. Plus loin, c'est Henri III fondant, le 1er janvier 1579, l'ordre du Saint-Esprit, dont le but politique était de détacher les grands seigneurs du parti protestant

pour les ramener au parti de la cour[1]; c'est Henri IV, toujours bon et magnanime; le cardinal de Richelieu, en habits de guerre, sous les murs de Pignerol, en 1630; Louis XIV faisant son entrée à Arras, en 1667, avec Marie-Thérèse, et se plaignant sur les bords du Rhin, en 1672, de *sa grandeur qui l'attache au rivage.*

On s'arrête dans la huitième salle pour contempler Turenne, qui *meurt enseveli dans sa gloire;* on remercie l'auteur du tableau de *Dangeau reçu par Louis XIV grand maître de l'ordre de Saint-Lazare*, de nous avoir conservé la représentation fidèle de l'ancienne chapelle qu'a remplacée le salon d'Hercule; et, parmi les plénipotentiaires du congrès de Rastadt, en 1714, on retrouve avec intérêt, à côté l'un de l'autre, le maréchal de Villars et le prince Eugène, qui, deux ans auparavant, s'étaient mesurés avec leurs épées dans les plaines de Denain.

Dans la neuvième, la réception de Méhémet Effendi, en 1721, attire l'attention par l'origina-

[1] Le livre sur lequel signèrent les premiers chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, au nombre de vingt-sept, existe à la bibliothèque du Louvre; tous les chevaliers, reçus depuis 1579 jusqu'en 1789, y ont également apposé leur signature.

lité des costumes et par le concours immense de curieux qui se pressent pour entrevoir l'ambassadeur turc.

Enfin, dans la dernière pièce de cé rez-de-chaussée, on retrouve avec plaisir cette bataille de Lawfeldt, où le maréchal de Saxe rajeunit les lauriers de Fontenoy; et on sent se changer en regrets les vœux qui accompagnaient l'infortuné La Pérouse recevant les instructions de Louis XVI.

Il est inutile de faire observer que ce n'est là qu'une esquisse légère, imparfaite, fugitive, des nombreux tableaux et des médaillons historiques qui tapissent ces murailles vivantes. On remarquera que, parmi ces souvenirs, on n'en rencontre aucun qui rappelle nos guerres ou nos discordes civiles; le roi a soigneusement écarté toutes les scènes, quelque glorieuses qu'elles aient été en particulier pour certains hommes, où le sang français avait coulé sous le glaive français.

GALERIE DES STATUES ET TOMBEAUX DES ROIS DE FRANCE.

Une voix s'est fait entendre sous les voûtes de Saint-Denis ; elle a dit aux rois couchés dans leurs tombeaux : « Levez-vous et venez dans le palais de Louis XIV, mêler la majesté du trône à la majesté des gloires de la France ; » et ils se sont levés, et ils sont venus, le sceptre en main et la couronne sur la tête, prendre, dans cette royale galerie, la place qu'ils ont occupée dans l'histoire.

On y voit tous nos rois depuis Clovis jusqu'au fils de François Ier ; et, à côté d'eux, plusieurs reines et princesses, entre autres cette Blanche de Castille, mère si tendre, femme si vertueuse, régente si habile et si sage, et cette Valentine de Milan, dont les pieuses larmes demandèrent vainement à la justice du roi une vengeance qu'elles ne devaient obtenir que de la hache de Tanneguy !

PREMIER ÉTAGE.

LA CHAPELLE.

Il y a eu trois chapelles dans le palais de Versailles; la première, sous Louis XIII, était dans l'aile gauche du vieux château, à côté de l'escalier de marbre, comme nous l'avons expliqué plus haut;

La seconde était dans l'emplacement devenu le salon d'Hercule;

La troisième est celle que l'on voit aujourd'hui. Commencée en 1699, elle ne fut complétement achevée qu'en 1710. Louis XIV, et par conséquent toute sa cour, la trouvèrent admirable; Saint-Simon seul ne partagea pas cet enthousiasme. « Cette belle chapelle, dit-il, qui « a tant coûté de millions et d'années, si mal « proportionnée, qui semble vouloir écraser le « château, n'a été faite ainsi que par artifice. « Mansard ne compta les proportions que des « tribunes, parce que le roi ne devait presque

« jamais y aller en bas, et il fit exprès cet hor-
« rible exhaussement par-dessus le château, pour
« forcer par cette difformité à élever tout le châ-
« teau d'un étage; et sans la guerre qui arriva,
« pendant laquelle il mourut, cela se serait fait. »

Il fallait bénir la nouvelle chapelle. Cette cérémonie devint le sujet d'un schisme entre le cardinal de Janson, grand aumônier, et le cardinal de Noailles, archevêque de Paris. Le premier revendiquait cet honneur comme un droit de sa charge; le second alléguait qu'il avait officié avec sa croix, devant le roi, dans la chapelle: madame de Maintenon plaida pour lui; le cardinal de Noailles fut préféré; il bénit la chapelle le 5 juin 1710.

Par lettres patentes d'avril 1682, Louis XIV avait institué, pour desservir la chapelle d'alors, quatorze missionnaires avec un traitement de 300 livres chacun par an, à prendre sur le domaine de Versailles. Le nombre de ces missionnaires fut porté à vingt et un après l'établissement de la nouvelle chapelle. « Ils devront tous
« les jours chanter le *Domine salvum* et célébrer
« une grand'messe, afin qu'ils ne cessent de lever
« les mains au ciel, tandis que nous partageons
« nos soins entre l'administration de la justice
« et la défense de nos sujets, et de répandre dans

« notre cour la bonne odeur de l'exemple et de « la piété chrétienne. » Ainsi s'exprimait l'acte d'établissement de la chapelle de Versailles[1].

Louis XIV allait tous les jours à la messe, et il tenait à ce que toute sa famille et les principaux personnages de sa cour remplissent régulièrement ce devoir. Il réprimandait ceux d'entre eux qui ne s'y conduisaient pas avec décence; et il approuva le curé qui refusa de baptiser l'enfant du concierge que la duchesse de Bourgogne devait tenir, parce que cette princesse était venue en habit de chasse, avec un justaucorps et une perruque[2].

La quête se faisait toujours par une dame de la cour désignée par la reine, ou, à son défaut, par la dauphine.

Cette chapelle fut témoin, en 1710, du mariage du duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, avec *Mademoiselle*, fille du régent : « Les tri« bunes étaient magnifiquement remplies. Après « la messe, le curé apporta son registre sur le « prie-Dieu du roi où il signa et les seules per« sonnes royales, mais aucun prince ni princesse « du sang, sinon les enfants du duc d'Orléans.

[1] Manuscrit de la bibliothèque du roi.

[2] Dangeau.

« Les mariés dînèrent chez la duchesse de Bour-
« gogne, qui tint après jusqu'au soir un grand
« jeu dans le salon qui joint la galerie à son
« appartement, où toute la cour abonda.... Le
« roi soupa dans la pièce qui a un œil-de-bœuf,
« joignant la chambre, sur une table à fer à che-
« val, où ils allèrent se mettre quelques instants
« après. Ils étaient vingt-huit rangés en leur rang,
« à droite et à gauche, le roi seul au milieu,
« dans son fauteuil avec son cadenas. Au sortir de
« la table, le roi alla dans l'aile neuve à l'appar-
« tement des mariés. Toute la cour, hommes et
« femmes, l'attendait en haie dans la galerie, et
« l'y suivait avec tout ce qui avait été du souper.
« Le cardinal de Janson fit la bénédiction du
« lit, et le roi donna la chemise à M. le duc de
« Berry [1]. »

C'est aussi dans cette chapelle que fut baptisé la même année le fils du régent, Louis d'Orléans, prince dévot, charitable et savant, qui légua sa bibliothèque à l'abbaye de Sainte-Geneviève, aujourd'hui le collége de Henri IV, où ses arrière-petits-fils suivent le cours de leurs études et jouissent des bienfaits de l'éducation publique.

[1] Mémoires de Saint-Simon.

En 1724, Louis XV fit dans cette chapelle une grande promotion de chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit; il y eut trois cardinaux, trois évêques et cinquante-deux chevaliers :

« On a fait des échafauds dans les bas côtés de la chapelle et de la tribune, on a défait la balustrade du côté de l'évangile pour passer les manteaux qu'on avoit mis derrière l'autel sur des tables, depuis l'autel de Saint-Philippe jusqu'à celui de Saint-Charles. On a fait deux trosnes; un au milieu du bas de la chapelle sous la tribune du roy, et le deuxième au coin de l'évangile.

« Cette cérémonie s'est faite le samedy 3 juin, veille de la Pentecoste : après le dîné du roy on a tenu le chapitre, après lequel on est venu deux à deux sur un pont de bois qu'on avoit dressé depuis l'escalier de marbre jusqu'à la chapelle.

« D'abord ont paru les six hérauts de roy revêtus de leurs habits de cérémonie faits en façon de dalmatiques; ensuite les hérauts de l'ordre, puis l'huissier portant la masse, ensuite trois officiers sur une même ligne, savoir : M. de Breteuil, maître des cérémonies; M. Dodun, trésorier, à la droite; M. de Maurepas, secrétaire, à sa gauche; après eux, M. de Pompone, chancelier, tous revêtus du grand habit de l'ordre, qui ont

fait leur révérence à l'autel, puis au trosne du roy.

« On n'entroit dans la chapelle qu'avec un billet du capitaine des gardes. Les officiers de l'ordre ont fourni trois garnitures de cierges pour le grand autel, trois pour les lampes, douze bougies pour les girandoles, et une livre de bougie, le tout pesant 101 livres dont nous avons eu les restes. Et les Augustins ont eu l'offrande des chevaliers, qui étoit d'un cierge à poignée de trois quarts, avec un demy louis de dix livres. Ils étoient cinquante-sept, et le roy donna quinze demy louis. Le lendemain de la Pentecoste, au service deux louis, c'est ce qu'ils ont eu icy, et chaque chevalier nouveau leur a dû donner trente livres [1]. »

Cette chapelle fut témoin, sous ce règne, de plusieurs mariages illustres. Le 25 août 1739, Louise-Élisabeth de France, fille de Louis XV, y épousa l'infant Don Philippe, fils de Philippe V, représenté par le duc d'Orléans; le 23 février 1745, le cardinal de Rohan y donna la bénédiction nuptiale à Louis de France, fils de Louis XV, et à Marie-Thérèse Antoinette, infante d'Espagne,

[1] Extrait du règlement pour la chapelle de Versailles. (Manuscrit de la bibliothèque du roi.)

fille de Philippe V; et deux ans après, le même prince y épousa Marie-Josèphe de Saxe, fille de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne; le 16 mai 1770, Marie-Antoinette, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté et de la puissance, y reçut une main trop faible pour soutenir le poids d'un sceptre; le 5 avril 1769, Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, s'unit à Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre; et l'on raconte que pour recevoir la bénédiction nuptiale, il ne s'était point placé au côté de l'autel où il devait être. On lui en fit l'observation; aussitôt, il sauta légèrement par-desssus la queue de la robe de la mariée pour se placer de l'autre côté. Cette étourderie de jeunesse étonna la gravité de la cour, et les vieux courtisans murmurèrent de cet attentat aux règles de l'étiquette; enfin, le 21 août 1775, Marie-Adélaïde-Clotilde de France, fille de Louis de France, dauphin, fils de Louis XV, épousa dans cette même chapelle, Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, représenté par *Monsieur*. Cette princesse était dans son enfance d'une si énorme grosseur, que le peuple lui avait donné le sobriquet de *Gros-madame*.

Cette chapelle a, à l'extérieur, 135 pieds de longueur; à l'intérieur, 105 pieds depuis la porte jusqu'à l'autel. Sa largeur extérieure est

de 69 pieds; intérieure, de 55 pieds; elle a 79 pieds de hauteur.

Tous les arts ont été conviés à l'embellir. L'architecture extérieure est couronnée par une corniche corinthienne, au-dessus de laquelle règne une balustrade. Les pilastres qui en soutiennent les travées servent de socle à vingt-huit statues de pierre.

Saint Thomas.....	par Manière.
Saint Jacques le majeur...	Théodore.
Saint Jacques le mineur....	Manière.
Saint André.....	Théodore.
Saint Paul.....	Poirier.
Saint Pierre.....	*id.*
Saint Jérôme.....	Coustou.
Saint Augustin.....	*id.*
Saint Grégoire.....	Le Pautre,
Saint Ambroise.....	*id.*
Saint Luc.....	Vauclève.
Saint Matthieu	*id.*
Saint Marc.....	*id.*
Saint Jean	*id.*
Saint Basile	Poultier.
Saint Anasthase.....	*id.*
Saint Chrysostôme.....	Flamen.
Saint Grégoire de Naziance.	Hurtrel.
Saint Philippe.....	Flamen.
Saint Barthélemi.....	
La Foi.....	Slodz.
La Justice	Garnier.

La Charité.....	par	Lorrain.
La Religion.....		Barrois.
Saint Simon.....		Lemoine.
Saint Jude.....		*id.*
Saint Barnabé.....		Bourdy.
Saint Mathias.....		Lapierre.

La décoration intérieure de la chapelle offre un ensemble merveilleux; le maître-autel est de marbre et de bronze doré. Sur les archivoltes des arcades de la nef, il y a des bas-reliefs dont le sujet est pris de la passion de J. C. Le premier à main droite en entrant, représente Jésus chez Hérode; le premier à main gauche, le couronnement d'épines.

Dans la *chapelle du Saint-Sacrement*, on voit un grand tableau de Sylvestre, représentant J. C. qui va faire la pâque avec ses disciples; dans la *chapelle de Saint-Louis*, la bataille de Massour où saint Louis, vainqueur, prit un soin si touchant des blessés.

La tribune du roi est en face du grand autel. On y avait pratiqué de chaque côté une lanterne pour prier avec plus de recueillement; ces lanternes, qu'on fermait l'hiver avec des châssis en glaces, servirent d'abord à Louis XIV et à madame de Maintenon.

Les *tribunes de pourtour* sont décorées de seize colonnes d'ordre corinthien, d'une élégance et d'une légèreté admirables.

Sur les archivoltes de chacun des vitraux, il y a deux *Vertus :*

1re croisée.	La Charité, allaitant un enfant. La Religion, une croix à la main.
2e	La Prudence, avec un miroir. La Justice, avec des balances.
3e	La Discrétion, avec un cachet. La Patience, avec un joug.
4e	L'Humilité, une couronne à ses pieds. La Sagesse, avec des ailes d'ange.
5e	La Modération, avec un mors. La Mortification, une discipline à la main.
6e	La Libéralité, avec la corne d'abondance. Le Zèle, tenant un livre.
7e	La Clémence, appuyée sur un lion. La Miséricorde, avec une branche d'olivier.
8e	La Vigilance, avec une lampe. L'Éternité, ayant pour emblème un serpent qui se mord la queue.
9e	L'Adoration, avec un encensoir. La Contemplation, les yeux vers le ciel.
10e	La Piété, avec des raisins, du blé, des médailles. L'Obéissance, un frein sur les épaules.
11e	La Modestie, sous un voile. La Pureté, tenant un tamis d'où sort de l'eau.
12e	La Tempérance : un vase renversé est auprès d'elle. La Force, tenant un rameau de chêne.
13e	L'Espérance, avec son ancre. La Foi : elle porte un calice avec une hostie.

Les peintures des tribunes sont dans l'ordre ci-après, en commençant par la tribune à main droite en entrant :

1° — Les Apôtres, par Boulogne aîné et par Boulogne jeune.

2° — Le Ravissement de saint Paul, par Boulogne aîné.

3° — Dans le plafond au-dessus de l'orgue, un concert de musique céleste. Un ange tient une banderole, sur laquelle on lit *Domine, salvum fac regem.*

4° — Dans le plafond qui suit, saint Pierre, vêtu de bleu et de jaune, et tenant une de ses clefs à la main.

5° — Dans le plafond triangulaire, trois anges répandant des fleurs.

6° — Dans le plafond qui suit, le martyre de saint André, à demi couché sur sa croix, et levant les yeux au ciel, et la vocation de saint Philippe à l'apostolat.

7° — Dans la tribune au-dessus de la chapelle de la Vierge, saint Simon le Cananéen, soutenu par des anges : il montre, d'une main, la scie qui coupa son corps en deux; de l'autre, le ciel qui l'attend.

8° — Saint Mathias à genoux sur des nuages, et portant la lance dont il a été percé.

9° — Dans le dernier plafond, saint Thomas présentant la hache, instrument de son martyre.

Dans la *chapelle de la Vierge*, on admire une *Assomption*, par Boulogne le jeune. Le même peintre a représenté dans l'arcade au-dessus de l'autel, l'*amour divin;* dans l'arcade à droite de

l'autel, la *Pureté;* dans la troisième arcade, l'*Humilité;* enfin, sur l'autel même, l'*Annonciation*: c'est le moment où Marie répond à l'ange Gabriel : *Ecce ancilla Domini!*

On remarque dans la *chapelle de Sainte-Thérèse*, auprès de celle de la Vierge, l'extase de cette sainte, par Santerre.

La majesté de Dieu se révèle dans les peintures de la voûte, que remplit le beau tableau de Coypel, représentant *le Père Éternel dans sa gloire avec J. C. et le Saint-Esprit.*

Dans les trumeaux de l'attique, on voit les douze prophètes, six de chaque côté :

A droite.....	Malachie.	A gauche....	Zacharie.
	Joël.		Michée.
	Jacob.		Abraham.
	David.		Moïse.
	Jérémie.		Isaïe.
	Aggée.		Daniel.

Quatre bas-reliefs représentant les quatre évangélistes ornent encore la voûte principale, aux extrémités de laquelle on voit, du côté de la tribune du roi, la grande figure de Charlemagne; du côté du sanctuaire, la pieuse image de saint Louis.

Lafosse a peint dans la voûte du chevet la résurrection de Jésus-Christ; enfin, la descente du

Saint-Esprit, peinte par Jouvenet, occupe toute la voûte qui est au-dessus de la tribune du roi.

Le torrent révolutionnaire, lors même qu'il roulait dans ses flots l'athéisme et l'impiété, a respecté ce temple où tout parle de la grandeur de Dieu, où tout retrace les magnificences du ciel. Le roi Louis-Philippe s'est donc borné à faire restaurer les dorures, et à doter la chapelle du saint mobilier nécessaire à l'exercice du culte. Sa Majesté a en outre fait placer des deux côtés du maître-autel, les statues en marbre de Louis XIII et de Louis XIV, mettant la France sous la protection de la Vierge.

DEUXIÈME GALERIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Cette longue suite d'appartements sur le jardin était autrefois habitée par les enfants d'Artois, les ducs d'Angoulême et de Berri, et par le prince de Poix, leur gouverneur. C'est dans la première pièce, à côté du vestibule de la chapelle, que le 15 août 1785, M. d'Agoult, major de cour, arrêta, dans ses habits sacerdotaux, le cardinal de Rohan, si fameux par le scandale de l'affaire du collier [1].

On admire aujourd'hui dans cette même pièce le tableau que les artistes ont proclamé le chef-d'œuvre de Gros, *la Peste de Jaffa;* production sublime dont le souvenir aurait dû protéger les dernières années de ce grand artiste, contre ces chenilles de la critique qui se traînent partout où il y a un laurier à ronger ou à flétrir.

Dans la seconde pièce, le camp de Boulogne se déploie sous nos regards; Napoléon est là, et sa pensée, fixée sur l'Angleterre, rêve la gloire de Guillaume le Conquérant! Mais sa destinée l'en-

[1] Voir les Mémoires de madame Campan, tom. II.

traîne sous le ciel de l'Allemagne, et sa main victorieuse s'empare de l'épée du grand Frédéric; il visite le tombeau de ce monarque qui fut à la fois législateur et philosophe, historien et poëte, soldat et général. Quel spectacle que le vainqueur d'Iéna devant l'ombre du vainqueur de Rosbach! O toute-puissance d'un grand homme! Frédéric meurt, et la Prusse n'est plus; Napoléon paraît, et la France renaît plus glorieuse et plus belle!..... Mais lui aussi repose aujourd'hui dans la tombe, et cette tombe est un abîme de méditations.

Dans la quatrième salle, on aime à voir briller sur le front cicatrisé des invalides recevant en 1808 la croix des mains de l'Empereur, ce rayon d'honneur et de joie; et l'on se chauffe au bivouac de Wagram, dont les feux ne sont que le prélude du vaste incendie qu'allumeront le lendemain sur le champ de bataille trois cent mille coups de canon. Plus loin, on admire sous les murs de Ratisbonne, le sang-froid de Napoléon, remontant à cheval sans laisser à son chirurgien le temps de panser sa blessure; et l'intrépidité d'un de ses lieutenants dans l'île de Lobau, dont le nom est devenu pour lui un titre d'honneur et de gloire.

Une fille des Césars est montée sur le trône,

et, depuis ce jour, l'étoile du nouveau Charlemagne a pâli de jour en jour; c'est en vain qu'il cherche à la ranimer au feu de Hanau et de Montmirail. Son épée tombe de sa main, non pas vaincue, mais fatiguée de gloire; et sa couronne passe au front des Bourbons. L'aigle s'est reposé dans l'île d'Elbe; il fond de nouveau sur le palais des Tuileries, et puis il disparaît sans retour pour aller mourir sur le rocher de Sainte-Hélène :

« Soldats français, tressez sa couronne funèbre;
Dépouillez de leurs fleurs le Borysthène et l'Ebre,
Le Tage et l'Éridan;
Appelez en tribut l'Égypte et la Syrie,
Unissez au laurier qui croît dans l'Illyrie
Les palmes du Liban.

« Quelle foule au désert court en pèlerinage?
Gloire, gloire au héros! sa tombe est l'héritage
Des siècles à venir.
Que de jeunes guerriers, remplis de sa mémoire,
Iront devant son ombre étudier la gloire
Et rêver l'avenir [1]. »

Le portrait de Louis XVIII, par Gérard; la prise du Trocadero, de Paul de Laroche; le grand tableau du sacre de Charles X, par Gérard; et la conquête d'Alger, se font remarquer dans les

[1] Extrait d'une Épître de l'auteur sur la mort de Napoléon. 1824.

salles 8 et 9. La dernière est pleine de souvenirs de 1830; c'est Louis-Philippe signant ce beau programme de son règne : « *la Charte sera* « *désormais une vérité;* » c'est la reine Amélie avec madame Adélaïde visitant l'Hôtel-Dieu, et laissant de généreuses et douces consolations dans cet asile de douleur; c'est le duc d'Orléans, à Anvers, auprès du maréchal Gérard vainqueur des Hollandais; à Mascara, auprès du maréchal Clausel vainqueur des Arabes.

Nous n'avons fait qu'esquisser à traits rapides cette grande galerie historique; il faudrait un volume pour retracer en détail tous les souvenirs qu'elle renferme.

DEUXIÈME GALERIE DES STATUES ET TOMBEAUX DES ROIS DE FRANCE.

Cette seconde galerie a le même caractère que celle du rez-de-chaussée; on y voit l'image des rois et princes de la maison de France, depuis Henri II jusqu'à Louis XVI. Nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, parce que nous l'avons déjà traité en parlant, dans le corps central, de la *salle des rois*. Nous nous bornerons à faire remarquer le beau mausolée du cardinal Mazarin, et deux autres tombeaux que la piété fraternelle y a fait placer, sur le modèle de ceux qui existent, l'un à Westminster, celui du duc de Montpensier; l'autre à Malte, celui du comte de Beaujolais.

Le duc de Montpensier, après s'être distingué à la bataille de Jemmapes, où il mérita les éloges publics de Kellermann, fut enfermé avec son père et son frère à Marseille [1]; devenu libre, il

[1] Ce prince a tracé les détails de sa longue captivité dans des *Mémoires* qui ont été publiés, et qui sont écrits avec charme et intérêt.

passa en Amérique, où il retrouva le duc d'Orléans son frère, et revint mourir en Angleterre, le 18 mai 1807.

Voici l'épitaphe placée sur son tombeau : elle a été composée par le général Dumouriez :

« Princeps illustrissimus et serenissimus
Antonius Philippus, dux de Montpensier,
Regibus oriundus,
Ducis Aurelianensis filius natu secundus,
A tenerâ juventute
In armis strenuus,
In vinculis indomitus,
In adversis rebus non fractus,
In secundis non elatus,
Artium liberalium cultor assiduus,
Urbanus, jucundus, omnibus comis;
Fratribus, propinquis, amicis, patriæ,
Nunquam non deflendus,
Utcunque fortunæ vicissitudinem
Exceptus,
Liberali tamen Anglorum hospitalitate
Expertus,
Hoc demùm in regum asylo
Requiescit. »

Le comte de Beaujolais était d'une charmante figure et d'un heureux naturel; il avait quelque chose de cette étourderie entreprenante qui caractérise les Français. Un jour (c'était l'époque où

le premier consul méditait une descente en Angleterre) il lui prit fantaisie de visiter de près le camp de Boulogne; il s'embarqua sur une corvette qui devait aller reconnaître les côtes, essuya le feu des batteries françaises, et revit ainsi pour un moment les rivages de cette patrie dans laquelle il n'a pas eu le bonheur de revenir; il mourut à Malte, le 30 mai 1808, à l'âge de 28 ans.

Au milieu de cette galerie de sculpture, en face du tombeau de Mazarin, se trouve l'ancien *pavillon de Noailles*. Grâces aux grands travaux ordonnés par le roi Louis-Philippe, et exécutés par M. Nepveu son architecte, ce pavillon est devenu une dépendance naturelle des salles déjà si nombreuses consacrées à cette vaste collection de tableaux; c'est là que seront placés ceux destinés à continuer la série historique qui date de 1830.

ATTIQUE.

GALERIES DE PORTRAITS JUSQU'EN 1792.

Dans le premier chapitre de ce livre, nous avons expliqué ce qu'était cette immense collection de portraits qui couvre les murs du second étage disposé tout entier pour la recevoir par les soins de Louis-Philippe. « C'est une collec-« tion de personnages illustres de tous les temps, « de tous les pays; c'est la représentation uni-« verselle de tout ce qui a brillé sur la terre, « de tout ce qui a honoré l'humanité, de tout « ce qui a fixé l'attention de l'histoire. »

On y a joint une collection générale des médailles françaises.

Ce sera, pour l'historien comme pour l'artiste, une mine féconde, inépuisable; c'est l'histoire des arts en même temps que l'histoire du monde; il y a des portraits de tous les âges et de toutes les écoles; on assiste à la marche des siècles; ils apparaissent tour à tour avec leurs costumes,

leurs usages, leurs ridicules, leurs progrès, leurs célébrités; en un mot, cette précieuse galerie pourrait à elle seule devenir le sujet d'un grand et bel ouvrage, en dehors des limites que nous nous sommes imposées pour le livre que nous publions.

Nous nous contenterons de présenter quelques courtes observations qui ne seront pas sans intérêt.

Cette collection se compose en grande partie de portraits originaux.

Dans la première salle, est le portrait de saint Louis de Sicile, issu de la branche d'Anjou, qui fut cordelier, puis évêque de Toulouse, né en 1275, mort en 1298. Riche peinture, dont les ornements, à la manière du temps, sont en relief et rehaussés d'or, exécutée à la manière du Giotto, et que l'on pourrait sans trop d'erreur attribuer à ce maître, né en 1276, et mort en 1326.

Le Giotto n'aura exécuté le portrait de saint Louis qu'après sa canonisation; car, à cette époque, la peinture, essentiellement religieuse, ne consacrait ses pinceaux qu'au culte et à la décoration des églises, et ne perpétuait le souvenir que de ceux qui, par leur vertu et leur

piété, avaient conquis la vie éternelle, et pouvaient être voués à la prière et à l'intercession des âmes pieuses.

Saint Louis fut canonisé par le pape Jean XXII, en 1317; son corps fut alors levé de terre, et déposé dans une châsse d'argent, en 1319. Le portrait dont il est ici question date de cette époque, et peut avoir orné la châsse qui contient le corps de ce saint. On ne peut affirmer l'authenticité de la ressemblance; il est même probable que le Giotto l'aura exécuté d'imagination, et que, comme les saints et les madones des églises, il n'est qu'une vérité religieuse ou de culte. Ce monument, à notre époque, est donc plutôt une page de l'histoire de l'art au treizième siècle, qu'un document historique.

Dans la même salle est placé l'un des plus anciens monuments historiques de la peinture en France: c'est le tableau de la famille des Ursins, où tous les personnages, au nombre de treize, y sont représentés *d'après nature*, et rangés en file selon l'ordre de leur naissance, dans une chapelle dont les voûtes sont ornées de dorures, avec une inscription au-dessous de chacun d'eux, indiquant leurs noms et leur profession. Le premier est Jean Juvénal, conseiller au Châtelet

et chancelier de Louis, dauphin, duc d'Aquitaine; mort en 1431.

Ce tableau a été déjà exposé dans le musée des monuments français; et M. Lenoir, dans son catalogue, le classe avec les monuments du règne de Charles VI. Il en attribue l'exécution à Jacquemin Gringonneur, peintre cité dans le compte présenté, en 1392, par Charles Poupart, pour avoir fourni à Charles VI « *trois* « *jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de* « *plusieurs devises, et qui lui furent payés* 56 « *sols parisiens.* »

Sans discuter le nom du maître qui a pu composer cette œuvre historique, exécutée à la manière de Martin Schoen, et ôter un nom équivoque pour en placer un autre incertain, l'on peut avec certitude avancer de plusieurs années l'époque de ce tableau, et le classer parmi les curiosités du règne de Charles VII, en plaçant la date de son exécution vers 1450, car il n'a pu être exécuté qu'après la mort de Juvénal des Ursins, arrivée en 1431, puisqu'il nous représente sa femme, Michelle de Vitry, en costume de veuve; d'ailleurs le dernier des enfants qu'on y voit, *Jacques Juvénal des Ursins*, archevêque et duc de Reims, y est représenté avec les in-

signes de sa dignité, comme le dit son inscription, et dont il ne fut revêtu qu'en 1444.

On peut donc, sans craindre d'erreur, placer la date de ce tableau vers 1450.

L'un des fils de Juvénal l'aura fait exécuter pour le placer au-dessus du tombeau de ses père et mère, enterrés dans l'église de Notre-Dame de Paris, chapelle Saint-Remy, appelée depuis chapelle des Ursins, et accordée par les chanoines et le chapitre de cette église, à Michelle de Vitry, pour elle et sa postérité, par lettres du 14 juillet 1443, et où il était encore placé avant 89.

Un tableau d'un autre genre, non moins curieux, représente l'*assemblée du parlement de Bourgogne, créée à Dijon, le* 18 *mars* 1476, *par Charles le Téméraire*, et tenue par ce prince. Le nom et la fonction de chacun des personnages qui y figurent se lisent au-dessus de la tête de chacun d'eux.

On remarquera aussi le portrait de Guillaume de Montmorency, chevalier d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, né sous Charles VII, et mort en 1531; tiré de l'église de Saint-Martin de Montmorency, qu'il avait fait rebâtir, et où il fut enterré, ainsi que l'indique

l'inscription placée au-dessous de ce portrait, et ainsi conçue :

Le baron de Montmorency
Nommé Guillaume près ainsy,
Quest cy pourtrait. L'an mil en date
Cinq cent vingt cinq pour bon acte
Reddifia ce temple icy.

Guillaume de Montmorency fut le père du célèbre connétable Anne de Montmorency.

Le bal donné à la cour de Henri III, à l'occasion du mariage d'Anne de Joyeuse et de Marguerite de Lorraine, célébré le 24 septembre 1581, offre une diversité de costumes et un grand nombre de portraits du temps qui attirent une juste curiosité.

Au-dessus du précédent, on voit une autre fête donnée à la même cour, qui a le même intérêt historique.

Plus loin on lit sur un portrait de Charles XII l'inscription suivante :

« Voicy l'unique portrait que Charles XII de « glorieuse mémoire, roi de Suède, a jamais per« mis qu'aucun peintre tirât de luy après son « avénement à la couronne.

« On croiroit même qu'il se fût repenti d'a-

« voir donné cette permission, puisque le por-
« trait étant achevé il en coupa lui-même le vi-
« sage avec un canif, et qu'on a pourtant tâché
« de raccommoder ayant eu l'honneur de servir
« un si grand monarche, en qualité de son
« peintre, et étant le seul qui ait pu donner à
« la postérité ses véritables traits par le présent
« portrait, que je fis à Lund en Scanie, l'an 1718,
« la même année que ce héros fut tué au siége
« de Fredricshall en Norwège; je me fais gloire
« d'y souscrire mon nom.

« DAVID VON GRAFT. »

Le portrait du czar Paul Ier attirera plus encore l'attention, lorsqu'on saura que ce portrait est celui que Napoléon avait fait placer aux Tuileries, sous les rideaux de son lit, lorsqu'il cherchait à détacher Paul Ier de l'alliance anglaise. Une note, publiée *à propos*, fit parvenir cette particularité à la connaissance de l'empereur de Russie : il fut tellement flatté de cet honneur qu'il se sépara de l'Angleterre pour devenir l'allié de la France... Résolution qu'il expia cher dans la nuit du 12 mars 1801....!

L'OPÉRA.

A l'entresol d'un superbe escalier[1] nouvellement construit par ordre de Louis-Philippe, à l'extrémité de l'aile du Nord, se trouve la *salle de l'Opéra*.

On sait la passion que Louis XIV avait pour les représentations théâtrales; cependant il n'avait pas songé à leur consacrer une salle spéciale[2]. On jouait sur des théâtres mobiles que l'on dressait tantôt dans les bosquets, pour la *princesse d'Élide* de Molière, en 1664, ou pour l'*Iphigénie* de Racine, en 1668; tantôt dans la cour de marbre, pour l'*Alceste* de Lulli, en 1674.

Louis XIV, non content de briller dans les carrousels, aimait, dans sa jeunesse, à figurer sur le théâtre, à danser dans des ballets devant sa

[1] Le bas de cet escalier était primitivement une petite salle des gardes qui précédait le salon du prince de Condé; on y voit aujourd'hui le tombeau de Michel Letellier, père de Louvois, ministre de Louis XIV.

[2] On construisit plus tard la petite salle de comédie dont parle Monicart, à l'endroit où l'aile du Sud se rejoignait au corps central du palais.

cour; il y renonça, après avoir entendu ces vers de *Britannicus*, dont il profita, sans jamais les pardonner entièrement à l'auteur :

« Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre. »

Mais ce monarque garda toute sa vie le goût de la danse, de la musique et de la comédie. Madame de Maintenon, ingénieuse à lui plaire, avait organisé *une troupe* qui se composait de la duchesse de Bourgogne, du comte et de la comtesse d'Ayen, du comte de Noailles, de mademoiselle de Melun, et du vieux Baron, à qui l'utilité de ses conseils faisait pardonner sa qualité d'acteur. Cette troupe jouait devant le roi, tantôt des pièces saintes, comme Absalon, Joseph, Athalie; tantôt des pièces de Molière[1].

« [1] Il y eut comédie chez madame la duchesse de Bourgogne. *On a fait faire un théâtre* dans la grande pièce de son appartement. Le spectacle fut fort beau. Il n'y avait que des dames considérables et des courtisans. Le théâtre est magnifique et agréable, et on l'y laissera jusqu'au carême, afin que madame la duchesse de Bourgogne puisse encore voir la comédie dans son appartement après ses couches. »

(Dangeau. 1710. — 9 janvier.)

Madame de Pompadour aimait beaucoup le spectacle, et Louis XV ordonna de construire dans l'aile Gabriel une salle de Comédie qui n'existe plus, et dans l'aile du Nord, une salle d'Opéra. Cette salle, commencée par Gabriel en 1753, fut achevée, en 1770, par l'architecte Leroy, et inaugurée le 16 mai de la même année, pour le mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette.

En 1781, à l'occasion de la naissance, si impatiemment désirée, du dauphin, les gardes du corps obtinrent du roi la permission de donner un bal paré dans cette grande et belle salle. La reine ouvrit le bal par un menuet qu'elle dansa avec un simple garde, auquel le roi accorda le bâton d'exempt. « La fête fut des plus « brillantes, dit madame Campan; tout alors « était joie, bonheur et tranquillité. »

Huit ans plus tard, le 1er octobre 1789, les gardes du corps donnèrent une seconde fête dans la salle de l'Opéra, un repas aux officiers du régiment de Flandre, et Marie-Antoinette y parut aussi; elle y parut belle de toute la majesté d'une reine et de toute la tendresse d'une mère... Mais que les temps étaient changés, et qu'elle devait payer cher l'enthousiasme héroïque mais imprudent qu'excita sa présence!

Depuis ce jour, on n'avait touché à cette salle que pour vendre, pendant la révolution, les glaces qui décoraient les loges. Le roi vient d'y porter la main, cette main qui répare, qui féconde, qui embellit; et, dans quelques jours, l'Opéra de Versailles sera rendu au culte des arts avec ses dorures, son éclat et ses magnificences. La Poésie, la Danse, la Musique y seront conviées; la Musique avec la lyre de Meyerbeer; la Danse, non plus en perruque et en vertugadins, mais avec des ailes de Sylphide; la Poésie, sous les traits de Célimène récitant les vers de Molière, aussi beaux, aussi vrais que le jour où, pour la première fois, ils charmèrent ce Versailles dont ils vont réveiller les échos. C'est ainsi que S. M. Louis-Philippe veut que se termine la fête qu'il donnera, le 26 avril [1], aux deux Chambres, à l'Institut et à l'Armée, dans ce palais embelli par tous les arts et dédié à toutes les gloires de la France!

[1] Jour anniversaire de la naissance de la Reine.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

LETTRE A.

LOGEMENTS DU CHATEAU DE VERSAILLES.

ANNÉE 1789.

AILE DU NORD.

GALERIE BASSE DE LA CHAPELLE.

1. Monseigneur le prince de Condé.
2. Monseigneur le duc de Bourbon.
3. Monseigneur le prince de Conti.
4. Salle de l'Opéra.
5. M. le grand aumônier du roi.
6. Prédicateur du roi.
7. Lieutenant des gardes du corps.
8. Lieutenant des gardes du corps.
9. Le premier aumônier du roi.
10. M. le prince de Tingry.
11. Le maréchal de Mouchy.

GALERIE HAUTE DE LA CHAPELLE.

12. Salon de la Chapelle.
13.
14. Messeigneurs les ducs d'Angoulême et de Berri.
15. M. le gouverneur du château.
16.
17. Foyer de l'Opéra.

AILE GROS PAVILLON. — PREMIER ÉTAGE.

18. Madame la comtesse de Chatelux.
19. Madame la duchesse de Laval.
20. Lieutenant des gardes.
21. Madame de Riantz.
22. Madame la duchesse de Beauvilliers.
23. La duchesse de Lorges.
24. Le duc de Grammont.
25.

ATTIQUE GROS PAVILLON.

26. Madame de Donnissan.
27. Lieutenant des gardes.
28. Lieutenant des gardes.
29. Madame de Beauvilliers, dame de madame Adélaïde.
30. La princesse de Chymai, dame de madame Adélaïde.
31. La duchesse de Duras.
32. Le maréchal de Beauveau.
33. Le marquis de Brézé.

ATTIQUE DE L'AILE DU NORD.

34. M. de Ventimille.
35. Le marquis de La Suze.

36. Le comte de Tavannes.
37. Le marquis de Boisgelin.
38. M. de Chabannes.
39. La duchesse de Narbonne.

ATTIQUE DU GROS PAVILLON.

40.
41. La vicomtesse de Narbonne.
42. Madame de Hastic.
43. Le marquis de Nesle.
44. La marquise de Mesmes.
45. Madame de Chabannes.
46. Le marquis de La Salle.
48. Le chevalier de Talleyrand.
50. La duchesse de Caylus, dame de MADAME.
58. Le concierge du château.
59. L'archevêque de Narbonne.

AILE DU NORD.

ENTRE-SOLS DANS L'ESCALIER DE LA CHAPELLE.

65. Le commandant des Suisses.
66. La sacristie.
67. Suisse de la chapelle.
68. Tribune de M. le gouverneur.
69. Salle de la musique.
70. Missionnaires.
71. Le supérieur de la chapelle.
72. Le confesseur du roi.

CORPS DU CHATEAU.

REZ-DE-CHAUSSÉE A DROITE.

1. Réchauffoir des capitaines des gardes.
2. Garde-robe de madame Adélaïde.
3. Petite salle des gardes.
4. Capitaine de service.
5. Entrée des caves du roi.
6. Madame Adélaïde.
7. Madame Victoire.

REZ-DE-CHAUSSÉE A GAUCHE.

8. Le duc d'Harcourt.
9. M. le dauphin.
10. Garçons de la chambre du roi.
10 A. Garde-robe du roi.
10 B. Petite salle des cent-suisses.
10 C. Salle de la prévôté.
10 D. Garde-robe de M. le Dauphin.
10 E. Salle du grand maître.
11. Salle des ambassadeurs.
12. Salle du conseil.
12 A. Le duc de Penthièvre.
13. Le duc du Châtelet.
13 A. Petite comédie.

ENTRE-SOL SUR LA SALLE DU GRAND MAITRE.

14. L'aide-major de cour.

ENTRESOL DE LA SALLE DU CONSEIL.

15. Le comte de Vaudreuil.

COUR DES PRINCES.

16. Entrée de la petite comédie.

PREMIER ÉTAGE A GAUCHE.

17. Salle des cent-suisses.
18. Pour la chaise de la reine.
19. La comtesse Dossun, dame d'atours de la reine.
20. Le maréchal de Duras.
Les grands appartements.
Le roi.
La reine.
Grande salle des gardes.

ESCALIER O., AILE A GAUCHE.

21. Le chevalier de Crussol, capitaine des gardes de M. le comte d'Artois.
22. L'évêque de Meaux.
23. La duchesse de Mailly.
24. Madame de Polastron.
25. M. de Chamilly.
26. La duchesse de Mailly.
27. Le duc de Fleury.
28. Le grand aumônier de la reine.
29. La princesse de Berghes, dame du palais de la reine.
30. Le prince d'Hénin.
31. La garde de la reine.

ESCALIER M.

32. } Le maréchal de Richelieu.
33. }
34. La princesse d'Hénin.
35.
36. Petits appartements du roi.
37. Le duc de Maillé.
38. } Le maréchal de Noailles.
39. }

COMBLE AU-DESSUS DU ROI.

40. Premier valet de chambre du roi, de quartier.
41, 42, 44. Petits appartements du roi.
45. Le duc de Villequier.
45 A. Le duc de Cossé.

AILE DU MIDI.

GALERIE BASSE DES PRINCES, REZ-DE-CHAUSSÉE DU JARDIN.

1. La duchesse de Bourbon.
   Mademoiselle de Condé.
   La princesse de Lamballe.
2. Enfants de France.
3. La gouvernante.
4. Madame.
5. Monsieur.
6. La comtesse de Bourbon-Busset.
7. Le grand chambellan.
8. M. de Montyon.
9. Le marquis d'Avaray.

10. Le comte de Montmorin.
11. } Le duc de Brancas.
12. }
13. Marquis d'Avaray.
14. La comtesse de Châlons.

GALERIE HAUTE DES PRINCES.

14. Madame Élisabeth.
15. Madame Diane de Polignac.
16. Monseigneur le comte d'Artois.
17. Madame la comtesse d'Artois.
18. Madame Élisabeth.
19. M. le grand écuyer.
20. M. le major des gardes du corps.
21. La princesse de Chimay.
22. La duchesse de Luxembourg.
23. Garde-robe de la reine.
24. La duchesse de Luynes.
25. Le maréchal de Lévis.
26. M. de Bombelle.
27. Le grand maître de la garde-robe.
28. La marquise de la Roche-Aymon.
29. Le marquis de la Roche-Aymon.
30. Le duc de Gontaut.
31. Madame de Bassompierre.
32. } Apothicairerie du roi.
33. }
34. Le maréchal de Castries.
35. La comtesse d'Adhémard.
36. Le prince de Montbarey.
37. La marquise de Séran.
38. Garde-robe de Madame.

39. Premier aumônier de madame Adélaïde.
40. Le duc de Fronsac.

AILE DU MIDI.

41.
42. Madame de Sommièvre.
43. Le marquis de Béranger.
44. Le premier aumônier de la reine.
45. La comtesse de Marsan.
46. Madame de Balbi.
47. Madame de Lostanges.
48. Monseigneur l'archevêque de Paris.
49. La duchesse de Lavauguyon.
50. Mlle de Grammont, dame du palais de la reine.
50 *bis*. M. de Fougières.
51. } L'aide-major de la cour.
52. }

COUR DES PRINCES.

61. Le duc d'Escars.
62. Entrée de M. le duc de Coigny.
63. Premier médecin du roi.

GALERIE HAUTE. GRAND ESCALIER DES PRINCES.

66. M. le duc d'Orléans.
67. La duchesse d'Orléans.
68. La vicomtesse de Narbonne.
69. Deuxième entrée du premier chirurgien.
70. Le duc de Coigny.
71. Le marquis de Créqui.
72. La comtesse de Brionne.
73. Le marquis de Champcenetz.
74. Madame de Mizerie.
75. M. Trancourt.

LETTRE B.

ÉTAT DE LOGEMENTS PRÉPARÉ PAR ORDRE DE LOUIS XVIII.

SERVICE DU ROI.

Grand aumônier de France. M. l'archevêque de Reims.	Le logement de M. le cardinal de Montmorency. Aile du nord.
Premier aumônier. M.	Celui de M. l'évêque de Senlis. Aile du nord.
Aumônier ordinaire. M.	Celui de M. l'abbé de Radonvillers. Partie de la surintendance.
Confesseur du roi. M.	Le petit logement de madame de Riantz, dame de madame Adélaïde. Aile du nord.
Grand maître de la maison du roi. Le prince de Condé. Le duc de Bourbon.	Leur ancien logement. Galerie basse de la chapelle.
Premier maître d'hôtel. M. le duc d'Escars.	Son ancien logement. Cour des Princes.
Grand chambellan de France. M. le prince de Talleyrand.	Celui de M. le duc de Bouillon. Galerie haute des Princes.

Premier gentilhomme de la chambre, de service.	Celui de M. le maréchal de Duras; celui de la princesse de Chimay. Galerie escalier B.
M. le duc de Duras.	
M. le duc de la Châtre.	Celui de M. le duc Fleury. Au-dessus de la reine.
M. le duc de Richelieu.	Celui de M. le maréchal de Richelieu. Au-dessus des grands appartements.
M. le duc d'Aumont.	Le logement qui avait été préparé pour madame la duchesse d'Orléans. Galerie haute des Princes.
Premier valet de chambre du roi, de quartier.	L'ancien logement.
Le ministre des cultes.	Le logement de M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Dans la partie de la surintendance. Premier étage.
M. l'évêque de	

GARDE-ROBE DU ROI.

Le grand maître de la garde-robe. M. le duc de Blacas.	Escalier R. Comble au-dessus du roi.
Maître de la garde-robe, M. le marquis de Boisgelin.	Son ancien logement. Aile du nord.
M. le marquis d'Avaray.	
Premier valet de garde-robe, de quartier.	Escalier R. Comble au-dessus du roi.
Garde-robe du roi, et un garçon de garde-robe.	Escalier d'Épernon M. Sur les grands appartements.

FACULTÉ.

Premier médecin. M. Lefaivre.	Escalier G. Cour des Princes.
Premier chirurgien. M. le père Élisée.	Escalier H. Galerie des Princes.
Chirurgien ordinaire. M. Distel.	
Apothicairerie du roi.	Escalier D. Entre-sols. L'ancienne apothicairerie de la reine.
Le premier apothicaire.	

CÉRÉMONIES.

M. le marquis de Dreux-Brézé.	Son ancien logement. Aile du nord.

ÉCURIES.

Le grand écuyer.	Son ancien logement. Escalier B. Au bout de la galerie des Princes.

CHAMBRE.

MM. les garçons de la chambre. Deux valets de chambre de l'intérieur.	Escalier O.

MAISON MILITAIRE DU ROI.

Gardes du corps. Capitaine des gardes de quartier.	Cour des Cerfs.
M. le duc d'Havré de Croi.	Le logement de M. le maréchal de Noailles; sur les grands appartements. Escalier d'Épernon.
M. le prince de Poix.	Son logement. Galerie haute de la chapelle.

M. le duc de Grammont.	Celui de M. le maréchal de Beauveau. Aile du nord. Attique, escalier de M. le grand aumônier.
M. le duc de Luxembourg.	Celui de M. le prince de Tingry. Aile du nord.
M. le major des gardes du corps.	L'ancien logement du major. Escalier B. Au bout de la galerie des Princes. Escalier E.
M. l'aide-major des gardes.	Attique. Galerie des Princes. L'ancien logement.
M. le second aide-major des gardes.	Escalier N. Cour royale. Entre-sols sur la salle du grand maître.
Capitaine des cent-suisses. M. le duc de Mortemart.	
Grand Prévôt de l'hôtel. M. le marquis de Tourzel.	Son ancien logement. Premier pavillon de l'avant-cour à droite.
Grand maréchal des logis. M. le marquis de la Suze.	Demande le logement de madame la duchesse de Lorges. Aile du nord.
Trésorier de la maison militaire du roi. M. Hüe.	Petite bibliothèque du roi. Au-dessus du cabinet du conseil. Escalier R. Cour royale.
Bouche du roi. M. le contrôleur de la bouche.	Cour de la bouche. Entre-sol sur la bouche du roi. Escalier L.
Argenterie du roi.	Rez-de-chaussée, cour du grand escalier, vis-à-vis le grand commun.
Gobelet du roi. Le chef du gobelet.	Cour de la bouche du roi.

Sommelier du roi.	Cour de la bouche du roi.
Pâtisserie du roi, et chef de la pâtisserie.	Cour de la bouche du roi.
Intendant du garde-meuble. M. le baron de Ville-d'Avray.	Premier pavillon à droite de l'avant-cour. Deuxième étage.

SERVICE DE MONSIEUR.

Premier aumônier. M. de Latil, évêque.	A loger dans l'aile du nord.
Premier gentilhomme de la chambre. M. le duc de Maillé.	Son ancien logement. Attique, sur les grands appartements. Escalier d'Épernon.
M. le duc de Fitz-James.	Le logement de M. de La Châtre. Second pavillon à gauche de l'avant-cour.
Premier maître d'hôtel. M. le comte de Fougières.	Son ancien logement. Aile du midi. Escalier E.
Premier écuyer. M. le comte Armand de Polignac.	Son ancien logement. Premier pavillon, aile du midi.
Gardes du corps de Monsieur. Capitaine des gardes. M. le comte François d'Escars.	Le logement de M. de Crussol. Attique, à gauche. Cour royale.
M. le comte de Puiségur.	Le logement de M. le prince d'Hénin. Attique. Au-dessus de la reine.
Bouche de Monsieur.	Aile du nord; rez-de-chaussée de la chapelle.

SERVICE DE MADAME LA DUCHESSE D'ANGOULÊME.

Dame d'honneur. Madame la duchesse de Sérent.	Le logement de madame la comtesse d'Ossun, dame d'atour de la reine. Cour royale. Escalier O.

Dame d'atours.	
Madame la comtesse de Choisy.	Le logement de la duchesse de Luynes. Attique. Au-dessus de la galerie des Princes.
Premier aumônier.	
M. de La Fare, évêque de Nancy.	Le logement du grand aumônier de la reine. Escalier P.
Six dames du palais.	
Madame la comtesse de Béarn.	Le logement de madame de Luxembourg, dame du palais de la reine. Attique. Au-dessus de la galerie des Princes.
La comtesse de Gontaut-Biron.	Celui de la marquise de la Roche-Aymon, dame du palais de la reine. Attique. Au-dessus de la galerie des Princes.
La marquise de Sainte-More.	Celui de madame la princesse d'Hénin. Attique. Sur les grands appartements. Escalier d'Épernon.
La comtesse de Vaudreuil.	Le logement de la princesse de Berghes, dame du palais de la reine. Attique. Au-dessus de la reine.
La comtesse de Goyon.	Celui de madame de Lostanges. Galerie des Princes. Escalier C.
La marquise de Rougé.	Celui de madame de Polastron, dame du palais de la reine. Attique. Escalier O. Cour royale.
Chevalier d'honneur.	
Le vicomte de Montmorency.	Celui de M. le duc de Saulx-Tavannes. Attique de l'aile du nord. Escalier de M. le grand aumônier.

Premier écuyer. Le comte d'Agoult.	Celui de M. de Tessé, premier écuyer de la reine. Cour royale.
Bouche de madame la duchesse d'Angoulême.	Cour de Monsieur, vis-à-vis le bureau de la guerre.
Garde-robe de Madame.	La garde-robe de la reine. Attique. Au-dessus de la galerie des Princes.

SERVICE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ANGOULÊME.

Premier gentilhomme de la chambre. M. le comte de Damas-Crux.	Le logement de la duchesse de Mailly. Attique. Cour royale. Escalier O.
Premier écuyer. M. le duc de Guiche.	Celui de la garde de la reine. Attique. Au-dessus de la reine.

SERVICE DE MONSEIGNEUR DE DUC DE BERRY.

Premier gentilhomme de la chambre. M. le comte de La Ferronnays.	Le logement de madame de Grammont, dame du palais de la reine. Galerie des Princes. Escalier E.
Premier écuyer. M. le comte de Nantouillet.	Celui de la comtesse de Marsan. Galerie des Princes.
Bouche de monseigneur le duc de Berri.	Cour de Monsieur, vis-à-vis le bureau de la guerre. Rez-de-chaussée de la cour.

SERVICE DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY.

Premier aumônier. M. l'abbé de Bombelle.	Le logement du premier aumônier de la reine.
Chevalier d'honneur. M. le duc de Lévi.	Celui du marquis de Béranger, chevalier d'honneur de Madame. Attique. Escalier D.

Premier écuyer. Le comte de Menars.	Celui de M. le duc de Fronsac. Escalier D.
Dame d'honneur.	Celui de la duchesse de La Vauguion, dame d'honneur de Madame. Galerie des Princes.
Madame la duchesse de Reggio.	
Dame d'atours. Madame la comtesse de La Ferronnays.	Celui de la comtesse de Balbi, dame d'atours de Madame. Galerie des Princes.
Garde-robe de madame la duchesse de Berri.	Celle de Madame. Galerie des Princes.
Six dames pour accompagner. Madame la vicomtesse de Gontaud.	Le logement de la comtesse d'Adhémard. Galerie des Princes.
Madame la comtesse de Bouillé.	Celui de madame la duchesse de Sérent. Galerie des Princes.
Madame la comtesse d'Hautefort.	Celui de madame de Sommierra.
Madame la comtesse Charles de Bethisy.	Celui de la comtesse de Brionne. Cour des Princes.
Madame la comtesse de Lauriston.	Celui de M. de Montbel. Attique. Au-dessus de la galerie des Princes.
Madame la comtesse de Gourg.	Celui de M. le maréchal de Lévis. Attique. Au-dessus de la galerie des Princes.
Premier maître d'hôtel.	Celui de M. de Créqui, premier maître d'hôtel de Madame.

LETTRE C.

AMEUBLEMENT DU ROI,

POUR SON GRAND APPARTEMENT DE VERSAILLES,

FAIT PAR SIMON DELOBEL, TAPISSIER ET VALET DE CHAMBRE DE SA MAJESTÉ ET GARDE DES MEUBLES DE LA REINE.

Le triomphe de Vénus est le sujet de cet ameublement; les tableaux et les reliefs qui en font les ornements, expriment la force de ses charmes, et les amours répandus sur tout l'ouvrage sous la figure de petits plaisirs habillés diversement, marquent assez quelle est la douceur de son empire; et pour montrer le souverain pouvoir qu'elle exerce avec son fils sur les autres divinités, on y a mêlé plusieurs trophées des armes des plus grands dieux.

Pour bien exprimer toutes ces choses, on a employé tout ce que la broderie peut fournir de grand et de délicat, d'ingénieux et de nouveau, de riche et de magnifique. On y a épargné tant qu'on a pu la soie, pour éviter le papillottement des couleurs, pour conserver l'union, et pour ne pas tomber dans le petit, ou ce qu'on appelle colifichet, afin de donner à ce meuble un air de grandeur, de majesté et de pompe.

Il faut présentement descendre dans le détail de ce superbe ameublement; et puisque le lit en fait la plus noble partie, c'est par lui qu'il faut commencer.

Quoique ce lit soit d'une hauteur et d'une largeur toute extraordinaire, et presque du double des autres, néanmoins étant mis en place il conserve toutes ses proportions.

Les cantonnières et les bonnes grâces sont comme six montants qui forment les coins du lit; une grande campane composée de consoles les finit par en bas : elle est ornée d'un petit buste d'or au milieu, et accompagnée de festons et de leurs pendants de plusieurs fleurs d'or liées ensemble, et tout à jour. Au-dessus du chef de cette campane, et sur une rare étoffe d'or-trait, luisante comme une glace, et qui fait le fond de ces montants, est posé un piédestal en forme de trépied porté sur des pieds de biche, appuyé de deux consoles, d'où sortent plusieurs rinceaux d'ornements très-exquis d'or mat, semés de fleurs de point d'Espagne; de petits amours sous des habits de plaisirs, ou folâtrent parmi ces rinceaux, ou jouent de plusieurs sortes d'instruments. On y admire encore des corbeilles d'or et d'argent, remplies de fleurs de même métal, de filigrane, et de point d'Espagne, rehaussées par des soies au naturel et de petits pavillons noués et retroussés avec des guirlandes de fleurs aussi de point d'Espagne.

L'ouvrier a enrichi les milieux de ces montants d'un groupe de ronde-bosse, composé d'un amour aussi grand que nature, qui supporte d'une main une riche médaille, et de l'autre tient des tiges de lis d'or et d'argent. L'attitude de cet amour est toute en l'air; la figure d'or, les draperies volantes, d'argent à fleurs d'or, et rattachées avec des écharpes de fleurs d'or et d'argent de point d'Espagne rehaussées au naturel. La médaille est d'argent dans laquelle on voit une tête d'or en bas-relief et de profil, qui représente d'un côté un Mars désarmé, couronné de feuilles de laurier, et de l'autre une Vénus dont la coiffure est aussi

élégante qu'industrieusement travaillée. Les cheveux de toutes ces figures sont si bien maniés et si légers, qu'il semble que ce soit la nature même. Les médailles sont enfermées dans de précieuses bordures d'or mat ornées et de moulures de relief; de grands trophées, des armes des principaux dieux, accompagnent les deux côtés, et le haut est enrichi d'une tête de Mercure d'or, et de relief. Une petite campane d'un travail très-délicat, à consoles d'argent de filigrane, avec des festons d'or de point d'Espagne, en fait le pourtour.

Trois grandes frises ornées de leurs frontons servent de pentes; le fond est encore de cette étoffe de trait et d'or bruni; des rinceaux d'ornements d'or mat en font le relief, comme dans les cantonnières. Des corbeilles d'argent de filigrane, pleines de fleurs de point d'Espagne et couvertes de petits papillons, en relèvent beaucoup la beauté. Et pour garder ici la même économie, on a rompu le milieu de ces ornements par un morceau de relief. Aux deux côtés d'un grand cartouche d'or mat à rouleaux très-agréablement tournés, il y a deux amours de ronde-bosse qui lui servent de supports. La draperie est d'argent à fleurs de point d'Espagne rehaussées sur le métal au naturel. Ces amours répandent des fleurs sur une Vénus d'or, qui est dans le milieu du cartouche: elle est toute de ronde-bosse, assise et de front dans une attitude noble et majestueuse; une riche draperie d'argent très-gracieusement jetée, et qui forme de beaux plis, lui couvre une partie du corps; sa coiffure est merveilleuse; son air de tête est très-agréable, et les extrémités sont faites avec beaucoup d'art. Le ciel qui est derrière la figure est d'un luisant glacé, et la terrasse d'or mat. Le fronton qui s'élève au-dessus est composé de deux doubles consoles à rouleaux et feuillages de relief,

desquelles sortent de grands trophées de plusieurs armes des dieux, sur lesquelles celles de l'amour paraissent victorieuses. Une tête d'une Grâce d'or et de relief est au-dessus des trophées; ses ornements de tête sont enrichis de perles et de pierreries; elle est enfin couronnée de fleurs d'or, d'argent, de point d'Espagne, où les lis ont tout l'avantage. Une petite campane double, comme celle des cantonnières, fait le pourtour du haut et des deux côtés de la pente; le bas est garni d'une grande campane, si riche, si bien entendue, qu'elle charme les yeux, et les arrête très-agréablement; et pour relever le triomphe de Vénus, on l'a ornée de bustes de jeunes héros et de jeunes héroïnes qui ont aimé, tous d'or et de relief.

Quatre grands termes d'or de ronde-bosse sont mis aux extrémités des pentes, et sur les sangles du lit, dont la figure depuis les épaules se forme en gaîne, et finit en feuillages; le bas de la gaîne retroussant agréablement les bouts des campanes par leurs coiffures différentes: on reconnaît Hébé, déesse de la jeunesse, couronnée de fleurs; par un ornement de tête galant; Bacchus par des pampres et des raisins, et un dieu des plaisirs par une de ces capelines dont on se sert dans les ballets.

Ces quatre termes servent de supports à quatre grands vases d'or ornés de moulures et feuillages de différents métaux, ombragés par de grands bouquets de plumes de trait nuancés d'or et d'argent; les côtes des plumes enrichies de belles fleurs de point d'Espagne et de filigrane. Ces bouquets produisent en abondance, au milieu d'aigrettes, des tiges de lis d'or, les fleurs d'argent dont le pied est couronné d'autres petites fleurs de point d'Espagne.

Les rideaux sont d'une très-précieuse étoffe, et à deux endroits, toute de broderie de feuillages, de rinceaux et

de grotesques, de plusieurs couleurs relevées d'or et d'argent sur un fond de mosaïque d'or. Plusieurs cartouches en bas-relief, taillés différemment, d'or mat, et d'une excellente broderie sur un fond de trait, en font la bordure: dans les uns, on voit de petits amours de relief, sous des habits de plaisirs; et dans les autres, des corbeilles de fleurs de point d'Espagne. De gros glands d'or garnissent les coins, et une campane d'argent et festons d'or en fait le pourtour.

Ce sont là les beautés que le dehors de ce superbe spectacle étale aux yeux, autant qu'on a pu les décrire. Mais on va trouver dans le dedans des charmes nouveaux, et des grâces toutes singulières.

Comme le dedans d'un lit est toujours d'une étoffe plus légère que celle qui fait le dehors, c'est pour cela que l'ouvrier s'est on ne peut plus servi ici de la beauté de la soie, et de l'agréable diversité de ses couleurs, et qu'il a mis par une prévoyance qui marque une grande entente dans ce qu'il fait, tous les ornements qui sont coloriés sur un fond d'or mat.

Le dossier est un grand rideau de relief, semé de fleurs en broderie relevées de point d'Espagne, bordé d'une crépine de fleurs d'or, d'où pendent plusieurs fleurettes de même ouvrage pour faire la frange. Il est retroussé et noué par festons d'une manière fort galante, avec des guirlandes de fleurs au naturel, toutes de relief et rehaussées d'or et d'argent, dont les pendants, attachés avec de gros nœuds de point d'Espagne, suspendent de chaque côté deux petits cartouches d'or qui enferment des tableaux de coloris qui représentent le souverain pouvoir de Vénus sur tout l'univers : sa puissance dans le ciel, par un Jupiter charmé de la beauté de Ganimède; la terre, dans le printemps que des amours embellissent et couvrent de fleurs, montre qu'elle

n'a point de Beauté que celle que l'amour lui donne; Vénus, portée en triomphe par des dauphins et par des tritons, fait voir son empire sur la mer; et celui qu'elle exerce dans les enfers, par un Pluton qui enlève Proserpine.

Ce rideau est aussi retroussé pour découvrir un grand morceau d'ornements d'une beauté incomparable, composé de consoles à feuillages d'or, d'où sortent des têtes de dauphins qui portent sur un piédestal, en manière de tapis, deux cassolettes d'argent. Le reste est embelli de très-beaux rinceaux mêlés de festons de fleurs rehaussées d'or et d'argent, et au-dessus d'un globe d'argent chargé de fleurs de lis d'or. Deux harpies de relief, qui se jettent en saillie des deux côtés, dont les corps sont d'amours et qui finissent depuis la ceinture en feuillage et rinceaux, arc-boutent un morceau d'architecture qui soutient quatre petits termes d'or, avec leurs chapiteaux à rouleaux, d'où pendent des guirlandes de fleurs peintes, avec des soies au naturel et rehaussées d'or et d'argent: elles viennent se croiser par des nœuds de point d'Espagne sur les gaînes, entre lesquelles il y a des trophées d'armes des principaux dieux.

Ces quatre termes supportent un autre morceau d'architecture fait en corniche, qui, dans le milieu, s'élève en cintre orné de feuillages, de cornes d'abondance et de trophées, pour faire place à un petit pavillon dont la délicatesse et la richesse, le travail et les ornements ne se peuvent exprimer. L'ouvrier y a marqué les places pour enchâsser les pierreries avec tant de choix, que celles qu'il y a mises ont un éclat et un brillant merveilleux. Deux petits amours relèvent les deux côtés du rideau de ce pavillon, et font voir un grand tableau peint à l'aiguille, et d'un fort beau coloris. Et afin qu'il convînt au sujet, on y a représenté dans un paysage fort délicieux, et sur un lit de fleurs,

l'amour endormi, et des nymphes qui, pour se venger des peines qu'il leur a fait souffrir, rompent ses flèches, et coupent les plumes de ses ailes *. Il semble que ce petit dieu, quoiqu'il ait les yeux fermés, se moque par son souris agréable de leur empressement, et se promette d'en avoir bientôt la revanche. Tout ce magnifique dossier est enfermé dans une bordure d'un entrelacs d'argent trait, percé par des fleurons d'or et de point d'Espagne, et bordée d'autres cordons et d'une campane qui fait le pourtour.

La courtepointe conserve encore toutes les beautés et toutes les délicatesses que nous avons marquées dans le dossier; devers le milieu s'élève, sur un piédestal, un buste d'or de Vénus presque aussi grand que nature, tout de relief, et d'une beauté admirable; l'air de cette tête est riant et tout plein d'agréments, la draperie d'argent; et la coiffure ornée d'une guirlande de fleurs d'argent de point d'Espagne; deux grandes boucles de cheveux cordonnés de perles descendent des deux côtés de sa coiffure, et se viennent joindre sur sa gorge par un gros nœud de pierreries.

Au-dessus de ce buste, deux amours, appuyés sur des consoles, soutiennent un magnifique cartouche qui sert de bordure à un tableau au naturel qui représente Vénus couchée sur un lit, et Mars charmé de sa beauté, que des amours déshabillent. Le reste de cette merveilleuse courtepointe est rempli de feuillages enrichis de cornes d'abondance, d'urnes antiques, d'oiseaux, de festons, de trophées, des armes de l'amour liées avec des cordons d'or enfilés de plusieurs billettes d'argent en formes de fleurons, et de tant d'autres riches ornements, que tout cela joint ensemble fait à la vue une diversité de couleurs très-excellentes, à cause

* On voit encore cette broderie.

des métaux qui en sont les rehauts, et qui se mêlent partout dans les tissus des soies; une bordure pareille à celle du dossier en fait le pourtour.

Les soubassements de la courtepointe sont de même entente que le dehors du lit. L'ouvrier a mis, au milieu de plusieurs ornements d'or mat en bas-relief appliqués sur un fond d'or bruni, un tableau où est représentée la déesse des jeux, assise sur plusieurs instruments de musique; elle a une cimbale à la main, et auprès d'elle un petit amour qui lui présente son masque. La bordure de ce tableau est en cartouche et de relief. Deux plaisirs sont aux deux côtés, dont l'un représente la symphonie et l'autre la danse*. Au-dessus est posée une corbeille magnifique remplie de fleurs par deux amours d'or, et tout de relief. Une bordure à campane en fait le pourtour, et le bas est orné d'une autre campane composée de lis et d'autres fleurs de point d'Espagne.

Le plafond est carré, enrichi, sur un fond d'or mat, de plusieurs ornements tout de relief et de différentes couleurs, sans que l'on ait épargné l'or et l'argent qui entrent dans le tissu des soies et qui les rehaussent extrêmement. On y voit un mélange merveilleux et très-bien concerté de trophées, de guirlandes, de fleurs, de cornes d'abondance, de vases et d'urnes antiques, d'une figure très-exquise, et tout de relief; des cartouches d'or remplis d'amours ornent les milieux et sont entre les angles du plafond. Ce carré laisse un vide octogone qui fait un enfoncement montant à pans, dont on a adouci la vive arête par une moulure de feuilles entrelacées. A chaque face des pans, sont deux consoles joignant un piédestal sur lequel est un tapis qui supporte des bustes d'or et de relief, représentant des dieux et des dées-

* On les voit dans les étoffes retrouvées et replacées sur le lit.

ses. Les têtes de ces dernières sont superbement coiffées, et ornées de queues de paon si brillantes, qu'on ne peut pas mieux en imiter les riches couleurs; leurs draperies sont d'argent. Entre chaque buste, il y a des trophées composés des armes des dieux, où des sceptres ornés de fleurs de lis se mêlent, et, au-dessus, une guirlande de fleurs au naturel est rattachée à festons dans chaque angle; et le haut terminé par une grande bordure ovale, sur laquelle est un ornement de feuillages d'or. Dans le tableau qu'elle enferme, on voit une Vénus d'or, de ronde bosse, sortant du bain, dans une attitude toute noble; une draperie d'argent semée de fleurs d'or orne merveilleusement cette figure. Le ciel, qui est d'or glacé, paraît si pur et si serein; les grâces, sous la figure de trois amours, qui lui jettent des fleurs, si légères et si bien en l'air; le magnifique palais qui lui fait fond, d'une structure si admirable; la terrasse d'or mat si bien ciselée, et l'eau si claire, si naturelle, que ce tableau, joint au reste du plafond, est le plus riche et le plus superbe morceau de tout ce lit. Les pentes du dedans contribuent encore à sa beauté, puisqu'on y admire dans les milieux, et sur un fond de trait, un grand cartouche tout de relief, dont les vides sont remplis par des fleurs d'or et d'argent: il enferme une riche médaille; et des deux côtés, des amours d'or de ronde bosse, dont la draperie est rehaussée d'argent, attachent au pourtour du fond de grands festons de fleurs de soie d'or et d'argent, et une campane d'une broderie très-précieuse fait l'ornement d'en bas.

Il semblerait que le reste de l'ameublement ne pourrait jamais répondre à ce prodigieux assemblage de beautés que l'on vient de remarquer; mais on voit avec surprise que le génie de l'ouvrier s'est toujours également soutenu, et qu'il ne s'est point lassé de fournir de nouveaux enrichissements,

sans sortir du même caractère. Car les fauteuils et les siéges qui accompagnent les deux côtés du lit sont dans le même goût, soit pour la broderie aussi superbe par sa richesse que surprenante par ses reliefs *; soit pour la forme qui est toute extraordinaire, et qui a tellement de l'air et de la grandeur du trône, qu'on connaît bien qu'ils sont destinés pour soutenir la majesté du plus grand des rois.

La tenture de tapisserie est aussi somptueuse et aussi excellente, afin que l'œil, de quelque côté qu'il se tourne, soit toujours charmé, et que l'âme soit remplie de ce ravissement que la grandeur des objets magnifiques fait naître.

Les sujets qui y sont traités contribuent tous au triomphe de Vénus.

Tous ces tableaux sont très-savamment peints à l'aiguille et touchés avec de très-vives couleurs; toutes les soies des terrasses, paysages, feuillages et draperies, sont rehaussées et embouties d'or et d'argent, et maniées avec autant d'accord que si c'était avec le pinceau.

Au milieu du haut et dans un grand cartouche d'or à rouleaux, on a mis un globe d'argent chargé de trois fleurs de lis d'or et couronné *d'une couronne impériale;* les vides de ce cartouche sont remplis de grandes fleurs et de trophées d'armes **, qui, aussi bien qu'un petit tableau en bas-relief orné de deux cornes d'Almathée qui est au-dessous, ont rapport au sujet qui est traité dans chaque pièce. Deux grands amours de ronde bosse servent de supports aux armes de Sa Majesté, et attachent de grands festons aux rouleaux du cartouche, qui de là vont joindre dans les coins de la bor-

* On les a replacés.

** Le roi les a fait rétablir.

dure, des consoles qui soutiennent des bustes d'or et de ronde bosse.

Quelques efforts que l'on pourrait faire pour décrire les beautés de ce superbe ameublement, il y en a tant de si admirables, et de si bien concertées, que l'expression n'ôterait point le plaisir de la surprise, et qu'elle serait toujours faible et fort au-dessous de l'idée que ce spectacle laisse à ceux qui l'ont vu. Il faut aussi avouer que depuis que les hommes ont trouvé l'art de la broderie, on n'a jamais rien fait de si beau, qu'il est difficile même de s'imaginer qu'on puisse aller si loin; et qu'enfin il serait incroyable qu'un seul homme ait pu l'inventer, le conduire et l'exécuter avec tant de succès, si l'on ne savait pas que ceux qui ont l'honneur de travailler pour Sa Majesté, reçoivent avec ses ordres des lumières qui les rendent capables d'entreprendre les plus grandes choses; ce qui donne à leur ouvrage la beauté, la grâce et la perfection.

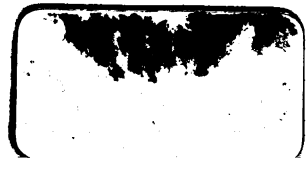
De Soucy.

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

DÉDICACE..... 1
CHAPITRE Ier. — Notice historique..... 1
CHAPITRE II. — Cour du Palais..... 31
CHAPITRE III. — Aperçu général de l'intérieur du Palais..... 45
CHAPITRE IV. — Corps central du Palais. — Escalier de marbre..... 67
Premier étage. — Appartement particulier du Roi. — Ancienne salle des Gardes..... 70
Ancienne salle du grand couvert, sous Louis XIV.... 72
Anciens petits appartements de la reine Marie-Antoinette..... 74
Œil de bœuf..... 76
Chambre de Louis XIV..... 79
Cabinet du Roi..... 89
Les Cabinets..... 96
Chambre de Louis XV..... 99
Salon des Pendules, ancien cabinet des ministres.... 104
Cabinet des Chasses..... 106
Salle du Déjeuner. — Ancien appartement de madame de Maintenon..... 113
Le Confessionnal..... 118
Cabinet de Louis XVI. — Ancienne salle à manger de Louis XIV..... 121
Salles de la vaisselle d'or..... 127
Ancien salon de porcelaines..... 129

Pag.
Bibliothèque 130
Petite salle à manger de Louis XV 131
Ancien cabinet des médailles, aujourd'hui salle des Gouaches de Louis XV et Louis XVI 132
Salle des Croisades 136
Salle des États généraux 138
Salon d'Hercule, ancienne chapelle 142
Grands appartements. — Salle de l'Abondance 146
Salon de Vénus 147
Salon de Diane 149
Salon de Mars 151
Salon de Mercure 156
Salon d'Apollon (Salle du Trône) 158
Salon de la Guerre 161
Grande galerie des Glaces 166
Salon de la Paix 190
Chambre à coucher de la Reine 199
Salon de la Reine 203
Salon du grand couvert de la Reine 207
Salle des gardes de la Reine 209
Salle du Sacre 211
Salle de 1792. — Ancienne salle des Cent-Suisses 214
Salles des Gouaches 219
Salles des campagnes de 1793, 94, 95 221
Appartements. — Rez-de-chaussée. — Salle des Amiraux de France 224
Salle des Connétables 249
Salles des Maréchaux 269
Galerie de Louis XIII 302
Salles des Maréchaux (les six dernières salles) 305
Salles des Guerriers célèbres 308
Vestibule de Louis XV. — Salles des Marines 311
Salle des Rois de France 313

Pag.
Salle des vieux châteaux..... 317
CHAPITRE V. — Aile du sud..... 323
Rez-de-chaussée. — Galerie Napoléon..... 327
Galerie de sculpture..... 336
Premier étage. — Grande galerie des batailles..... 339
Salle de 1830..... 351
Galerie de sculpture, dite de Louis XIV..... 355
Attique. — Galerie de portraits depuis 1790..... 357
CHAPITRE VI. — Aile du nord..... 359
Rez-de-chaussée. — Galerie de l'histoire de France.. 366
Galerie des statues et tombeaux des Rois de France.. 370
Premier étage. — La chapelle..... 371
Deuxième galerie de l'histoire de France..... 384
Deuxième galerie des statues et tombeaux des Rois de France..... 388
Attique. — Galeries de portraits jusqu'en 1792..... 391
L'Opéra..... 398
PIÈCES JUSTIFICATIVES. — Lettre A. — Logements du château de Versailles en 1789..... 403
Lettre B. — État de logements préparé par ordre de Louis XVIII..... 411
Lettre C. — Ameublement du Roi, pour son grand appartement de Versailles, fait par Simon Delobel, tapissier et valet de chambre de Sa Majesté et garde des meubles de la Reine..... 419

FIN.